

L'Exécuteur [041]

– Le maniaque du Minnesota

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Le maniaque du Minnesota

PAR DON PENDLETON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Le maniaque du Minnesota

CHAPITRE PREMIER

Le petit bi-réacteur-taxi effleura en douceur une des pistes orientées est-ouest de Holman Field, l'aéroport de St Paul. La pluie, poussée par le vent violent, cinglait le plexiglas du hublot, à côté de l'unique place de passager, et le monde extérieur n'était qu'un brouillard noir et opaque, percé régulièrement par les petites balises lumineuses bordant la piste. La lumière, à l'intérieur de l'appareil, se reflétait, blafarde, dans le pare-brise arrondi.

L'avion était arrivé par l'est, et avait effectué sa descente sur St Paul dans un ciel lourd et sombre, tout vibrant de ces orages fréquents en été dans le Minnesota, et qui généralement n'éclatent qu'en plein milieu de la nuit. Il était un peu plus de minuit, à présent, et le grand homme en noir songeait avec anxiété à ce qui l'attendait à St Paul.

L'aéroport d'Holman Field occupe tout l'intérieur d'une large boucle en épingle à cheveux formée par le Mississippi ; il déborde un peu sur la circonscription de Ramsey, et sur celle de St Paul-Centre.

Le pilote du Jet achemina lentement son appareil jusqu'à un terminal ouest, où il l'immobilisa sans à-coups. Le terminal était situé tout à fait à l'extrémité de l'aérodrome, loin des secteurs commerciaux et privés où, malgré l'heure avancée de la nuit, régnait encore une activité assez importante.

Mack Bolan tira de sous son siège à dossier inclinable un lourd sac de voyage, et avança dans la coursive centrale. Le pilote, un homme de l'Aéronavale sans uniforme, l'attendait près du sas de sortie. Quand il fit coulisser la lourde porte, une bourrasque de vent chargé de pluie s'engouffra à l'intérieur.

Quelque part, de l'autre côté du fleuve, un éclair cisaila le ciel, suivi presque immédiatement par un sourd grondement de tonnerre. Bolan eut un petit signe de tête à l'adresse du pilote puis, courbant les épaules pour mieux affronter la tempête, descendit les marches métalliques de l'échelle d'accès, pour s'enfoncer dans l'obscurité.

Au-delà de la clôture d'enceinte de l'aérodrome, devant un terminal apparemment inutilisé, une grosse limousine sombre attendait. Bolan la repéra immédiatement, et ralentit son allure malgré la pluie battante tout en continuant à avancer.

Au bout de quelques instants, le plafonnier de la limousine s'éclaira brièvement, montrant le visage soucieux et bien connu du conducteur. Ensuite, tout redevint sombre, mais Bolan avait accéléré le pas, et il courait presque quand il arriva à la voiture. Il se glissa à côté du chauffeur, coinçant son sac de voyage entre ses jambes.

— Comment va-t-elle, Pol ? demanda-t-il immédiatement.

Rosario Blancanales haussa les épaules avec lassitude.

— Elle est dans un sale état, Mack, soupira-t-il. Et sur le plan psychique... comment savoir ?

Après un temps d'hésitation, il ajouta :

— Merci d'être ici, Sergent.

— Cette dernière phrase, tu peux la garder pour toi, rétorqua Bolan.

La limousine s'éloigna de l'aéroport pour gagner l'autoroute Lafayette et traverser le Mississippi, en direction du centre de St Paul. Les deux hommes parlaient peu, plongés l'un et l'autre dans des pensées que cette nuit d'orage n'égayait sans doute pas.

Mack Bolan se demandait s'il avait déjà vu son ami aussi désespéré, aussi accablé. Certainement pas au Vietnam, en tout cas, où la vitalité et la diplomatie de Rosario auprès des populations autochtones lui avaient valu le surnom de « Politicien. » Et plus tard non plus, quand il avait rejoint Bolan dans sa guerre sanglante contre la Mafia. Même aux jours les plus sombres, après le massacre de Balboa, Pol n'avait pas paru vaincu à ce point...

Bolan pourrait-il quelque chose pour lui ? Peut-être...

Blancanales pourtant, malgré l'angoisse et l'épuisement qui se lisaient sur son visage, semblait curieusement soulagé de voir son plus cher et son plus vieil ami à ses côtés. Il paraissait recouvrer peu à peu une ombre de vitalité ; comme si l'arrivée de Bolan, à peine rentré de sa dernière mission en Colombie, venait de remettre en marche un obscur mécanisme interne : la machine fonctionnait à nouveau.

Bolan avait remarqué cette subtile transformation, et il en était heureux.

Ils avaient quitté Holman Field depuis vingt minutes quand Pol rompit brusquement le silence :

— Nous sommes filés ! Aboya-t-il.

Bolan jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, dans l'obscurité striée de pluie.

— Sûr ?

— Positif. Je viens de bifurquer trois fois au hasard pour vérifier. On nous colle au train.

À cinquante mètres derrière eux, deux phares trouaient la nuit, avançant à une allure régulière. Quand Pol accélérât, les phares se rapprochaient ; quand il effleurait le frein, ils reprenaient leur distance.

Une filature en bonne et due forme, pas de doute.

Bolan se tourna vers son ami.

— OK, faut les semer.

— C'est bon, on y va.

Pol écrasa l'accélérateur, et le moteur de la grosse limousine rugit, tandis que le véhicule fonçait, coupant brutalement deux files de voitures, pour brûler un feu rouge et bifurquer à angle droit dans une rue perpendiculaire, à grand renfort de crissements de pneus. Mais les poursuivants ne perdirent pas cinq mètres et, après une rapide queue de poisson en doublant deux voitures, ils s'élancèrent derrière la limousine.

Blancanales était un virtuose du volant et connaissait parfaitement la ville de St Paul. Il fonça sans hésiter dans un dédale de rues, grillant presque tous les stops, franchissant les feux à l'orange, utilisant les parkings et les stations-service pour prendre ses virages à la corde. Rien à faire : les fileurs collaient toujours à la limousine, comme des chiens de chasse sentant le gibier.

La pluie maintenant n'était plus qu'un petit crachin, et les hauts immeubles à usage commercial étaient peu à peu remplacés par des constructions plus basses, puis enfin par des petites maisons d'habitation. Les deux voitures fonçaient à présent dans les rues tranquilles d'un quartier résidentiel. Pol n'avait pas ralenti l'allure et naviguait avec une assurance spectaculaire dans un labyrinthe de ruelles sombres, coupées de temps en temps par des voies plus larges et mieux éclairées. Mais les poursuivants maintenaient le train, parfois même gagnait du terrain.

Ils finirent par se rapprocher jusqu'à une cinquantaine de mètres, et une vilaine flamme orange jaillit de la portière du passager, tandis que retentissait le bruit sec et creux d'une grosse balle dans la malle de la limousine. Bolan jeta un rapide coup d'œil derrière lui, juste à temps pour apercevoir une seconde flamme. Cette fois la balle traversa la vitre arrière, avant de se ficher dans le montant d'une des portières.

Le grand homme en noir entrouvrit son sac de voyage, à ses pieds, et en sortit un pistolet-mitrailleur Ingram M-10 9 mm. Il inséra dans le magasin vertical un chargeur de trente-deux balles, puis vissa à l'extrémité du canon un silencieux de près de trente centimètres de long. Cette arme était une sulfateuse redoutable, mise au point au plus noir des années 60, et destinée à nettoyer l'ennemi viêt-cong dans les zones urbaines du Sud Vietnam. On la surnommait alors la « balayeuse mortelle ». Elle était conçue pour cracher ses balles de 9 mm à un rythme de mille deux cents à la minute, mais Bolan avait transformé un peu la sienne pour la rendre plus économique et plus manœuvrable, si bien que sa fréquence de tir n'était plus que de sept cents balles par minute. C'était largement suffisant quand il s'agissait de tirer à moins de cent mètres. Or cette nuit, Bolan avait bien l'intention de provoquer une confrontation beaucoup plus proche encore.

Il fit sauter le cran de sûreté, propulsant ainsi automatiquement

une cartouche dans la chambre : la « balayeuse mortelle » était prête à cracher. Pol Blancanales jeta un coup d'œil à son passager et, voyant l'arme, secoua la tête avec un sourire grinçant : lui aussi connaissait bien l'Ingram, et ses capacités.

— Donne-moi un peu de champ, Pol, fit l'Exécuteur.

— Monsieur est servi, répliqua le pilote en appuyant sur l'accélérateur.

Derrière eux, les phares vacillèrent avant de se rapprocher, gagnant du terrain.

— Je veux les prendre de face, murmura doucement Bolan. Choisis ton moment.

Blancanales eut un petit hochement de tête, avant de s'agripper au volant, scrutant de son mieux la rue noire. L'instant d'après, il avait repéré son ouverture : une ruelle perpendiculaire très sombre qui arrivait au-devant d'eux à toute allure.

Bolan l'avait vue, lui aussi ; il n'avait pas besoin que Pol lui explique la manœuvre.

— OK, Vieux ! hurla Blancanales pour couvrir le rugissement du moteur. À droite... là... en avant !...

CHAPITRE II

En un mouvement brutal et sec, Pol braqua le volant d'un demi-tour, tout en jouant alternativement à toute allure sur l'accélérateur et le frein. Avec un lugubre hurlement de pneus, la voiture effectua un virage à angle droit à l'entrée de la ruelle obscure. Un cul-de-sac, d'ailleurs, comme le montrèrent immédiatement les phares, bordé de paisibles maisons endormies.

Blancanales écrasa à nouveau l'accélérateur, précipitant son véhicule droit sur la pelouse d'une assez grosse villa. Puis il freina d'un coup en tournant violemment le volant sur la gauche. La voiture pivota sur 180°. Immédiatement, Pol coupa les phares, replongeant la ruelle dans son obscurité initiale.

La voiture n'était pas immobilisée que Bolan déjà avait bondi dehors et s'accroupissait sur le sol, devant le pare-chocs, son Ingram en position de tir. Tous ses sens de combat étaient aux aguets, flairant, scrutant l'hostilité de la nuit.

L'instant d'après, l'autre véhicule s'engouffrait en rugissant dans l'impasse, ses phares longue portée déchirant la nuit, tandis que son chauffeur luttait pour garder le contrôle de son véhicule. L'espace d'un quart de seconde, Pol brancha les phares de la limousine, illuminant comme un éclair la voiture des assaillants. Bolan eut le temps d'apercevoir, à l'intérieur, deux individus durs et crispés essayant de protéger leurs yeux de l'éblouissement brutal et inattendu. Le chauffeur était penché sur son volant, et le passager pointait le canon d'une arme par la vitre entrouverte de sa portière : un canon noir, prolongé d'un silencieux, qui cherchait aveuglément une cible.

Bolan caressa la détente de l'Ingram, et la « balayeuse mortelle » fit entendre un bruit sec, un peu comme une toile que l'on déchire. Il promena méthodiquement le canon du pistolet-mitrailleur de gauche à droite, crachant avec précision deux rafales de douze balles. Une rangée de trous nets et propres fleurit sur le pare-brise de la voiture, mais les mille craquelures dans la glace sécurit dissimulèrent bientôt les visages paniqués des occupants.

Le chauffeur, touché à mort, fit une ultime tentative pour reprendre le contrôle de son véhicule, puis il sombra à jamais, aidé d'ailleurs par une nouvelle rafale qui, cette fois, lui était personnellement destinée.

Le pare-brise explosa, et, brutalement, les deux roues avant bifurquèrent à angle droit en un dérapage beaucoup trop sec qui déséquilibra le véhicule. Après une série de tonneaux, il atterrit les quatre roues en l'air, en travers du trottoir opposé, le capot tristement

enchevêtré dans les restes d'une clôture de bois complètement fracassée.

Un des occupants de la voiture avait été éjecté : son corps flasque et inanimé gisait, recroquevillé, en travers de la chaussée.

Bolan et Pol n'avaient guère le temps de s'attarder sur les lieux : déjà des lumières s'allumaient sous les porches des maisons tranquilles. Les secondes étaient comptées, mais Bolan avait bien l'intention d'en consacrer quelques-unes à essayer de comprendre la signification de cette rencontre sanglante, et surtout à tenter d'identifier l'ennemi.

L'individu écrasé sur le bitume avait un bras curieusement replié derrière son dos, et sa tête ensanglantée formait avec son cou un angle parfaitement insolite. Un filet de sang noir s'écoulait de son oreille gauche, pour se répandre sur la chaussée.

— Tu le connais, Pol ? s'enquit vivement Bolan.

Blancanales secoua catégoriquement la tête.

— Jamais vu !

Bolan jeta un rapide coup d'œil à la voiture retournée, mais une nouvelle maison venait de s'éclairer, juste devant. Dans quelques instants, les résidents ensommeillés de cette rue de la mort se répandraient sur les pelouses de leurs maisons, sur les trottoirs. Bolan et Pol regagnèrent rapidement leur véhicule pour s'éloigner en vitesse.

À quelques centaines de mètres de l'impasse, Pol ralentit l'allure afin de ne pas risquer de se faire arrêter par une voiture de flics en patrouille. À côté de lui, Bolan démontait l'Ingram pour en ranger les pièces encore chaudes dans son sac.

Mais l'Exécuteur agissait machinalement, et son cerveau était bien loin du pistolet-mitrailleur. Il essayait de comprendre et de cerner le jeu qui venait de commencer à St Paul.

La voiture était arrêtée à un feu rouge quand la voix de Pol tira Bolan de ses pensées.

— Je crains qu'il ne faille planquer la tire, grommela-t-il.

Puis avec un sourire grinçant, il ajouta :

— On se croirait revenus au bon vieux temps pourri.

Bolan fronça les sourcils.

— En principe, le bon vieux temps pourri est mort et enterré, mon vieux !

— Tout comme toi, Sergent, ricana Blancanales. Mack Bolan est mort et enterré.

— Comment analyses-tu ce coup de chaud, Pol ? demanda Bolan pour changer de sujet.

— Je n'analyse rien du tout, Sergent. Pas pour l'instant, en tout cas. Je ne vois ni les tenants ni les aboutissants. Franchement, ça me passe au-dessus du bonnet.

Ils poursuivirent la route en silence, chacun plongé dans ses pensées cherchant un indice qui l'amènerait à entrer de plain-pied dans le puzzle fangeux de St Paul.

Mais ils ne trouvaient rien...

CHAPITRE III

Les rues pluvieuses de St Paul, Minnesota, étaient bien loin de la sinistre jungle colombienne, théâtre de la dernière mission de Mack Bolan, aujourd'hui connu sous le nom de Colonel John Phoenix. Mais l'Exécuteur savait depuis longtemps identifier ses champs de bataille et ses ennemis là où il les rencontrait. C'est-à-dire pratiquement partout.

Car il s'agissait bien toujours du même combat ; une des multiples facettes de cet éternel conflit universel. Et dès que l'on entrait dans le jeu, inutile de réclamer un programme pour reconnaître les joueurs. Un jeu, bien sûr, où les perdants ne survivaient jamais.

Bolan était rentré de Colombie quelques heures plus tôt seulement, avide de profiter d'un court repos avant de repartir pour sa guerre sans cesse renouvelée. Là-bas, sa cible était un camp bourré de terroristes. Sa méthode d'extermination n'avait pas changé : destruction totale et définitive. Style Exécuteur garanti !

Et Bolan était heureux de retrouver sa base, la Ferme de l'Homme de Pierre, dans les montagnes bleutées de la paisible Virginie. Là au moins, s'il ne trouvait pas la paix véritable, il avait malgré tout l'illusion de ce qu'elle pourrait être un jour...

Mais il n'avait même pas trouvé cette illusion de paix, cette fois-ci, à son retour de l'enfer tropical.

Rose d'Avril et Aaron Kurtzman l'avaient accueilli, mais quand la jeune femme l'avait embrassé, le regard anxieux de ses grands yeux lumineux n'avait pas échappé à Bolan.

Eh oui, un drame s'était produit ici, aux États-Unis, pendant que Bolan traquait la vermine dans l'odeur putride de la jungle.

Le dernier télex était tombé trois quarts d'heure avant le retour de Bolan. L'Exécuteur avait passé l'heure suivant son arrivée à bavarder paisiblement avec Rose, lui parlant de son dernier face-à-face avec la mort. Il se cantonnait cependant à relater les faits en termes très généraux, comme un homme qui se refuse à inquiéter inutilement sa femme. Mais Rose l'écoutait avec l'oreille experte de quelqu'un qui vit sciemment sur le fil étroit séparant le bonheur du désespoir.

Dans l'immédiat, toutefois, tous deux s'efforçaient de se montrer heureux et détendus.

Le coup de téléphone prévu arriva précisément à l'heure dite, et Aaron, dit l'Ours, alla chercher Bolan, sous le porche de la Ferme de l'Homme de Pierre. Rose d'Avril le regarda s'éloigner avec dans les yeux une infinie tristesse.

Pol Blancanales était en ligne. Sa voix, d'ordinaire ferme et tranchée, semblait presque brisée, et les mots, mal articulés, se bousculaient sur ses lèvres.

— Mack... tu es rentré... Dieu merci... j'avais si peur que...

Il s'interrompt pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

— Du calme, Pol, fit Bolan dans l'appareil. Explique-moi clairement ce qu'il en est. Commence par le début.

— Oh, Mack... doux Jésus... c'est Toni. Je...

J6...

Il s'arrêta de nouveau, mais déjà Bolan avait senti l'essentiel : le SOS de Blancanales avait l'accent bouleversant d'un appel au secours personnel.

Toni Blancanales était la jeune sœur de Pol. Une même encore, mais une sacrée femme, pourtant, dans tous les sens du terme. Pas de doute là-dessus.

Au cours de la campagne sanglante de l'Exécuteur contre la Mafia, Toni avait à plusieurs reprises collaboré avec Bolan. Et depuis la naissance du Projet Phoenix, c'était elle qui s'occupait de la couverture officielle destinée à camoufler les agissements de l'équipe de l'Homme de Pierre, tout en assurant le bon fonctionnement de certaines affaires relevant de l'Équipe Super Ex.

Bolan éprouvait pour elle autant de respect que d'affection.

Il y avait bien longtemps d'ailleurs, ces deux êtres d'exception avaient ressenti l'un pour l'autre une forme d'attraction dépassant le cadre de la tendresse fraternelle. Et Bolan chérirait à jamais le souvenir de cette brève rencontre passionnée qui appartenait désormais à un passé sacré, intouchable.

Il aimait cette jeune femme. À sa façon, bien sûr, il l'aimerait toujours.

Or Toni était à St Paul, et elle avait des ennuis.

— Explique-moi clairement, Pol, insista Bolan dans l'appareil. Qu'est-il arrivé à Toni ?

À l'autre bout du fil, Blancanales prit une profonde inspiration comme s'il rassemblait tout son courage pour parler.

— Elle a été agressée, Sergent, articula-t-il enfin. Battue à mort ou presque, et... et violée.

Ce dernier mot sortit comme un murmure étranglé, mais il retentit à l'oreille de Bolan comme un assourdissant coup de tonnerre. Quelque chose, chez l'Exécuteur, se cabra.

Il retrouva rapidement sa maîtrise de soi, cependant les jointures de sa main, sur le téléphone étaient blêmes.

— Elle a des chances de s'en tirer, Pol ? Elle est à l'hôpital ?

Blancanales hésita, puis d'une voix très basse, un peu entrecoupée, il avoua :

— Elle y était, mais je l'en ai tirée. Je ne pouvais pas la laisser seule là-bas, Mack.

Derrière les mots de son vieil ami, Bolan sentait quelque chose de plus que la fureur révoltée d'un frère outragé : une sorte de tension angoissée, peut-être ?

— Explique-moi clairement ce qu'il en est, Pol, demanda-t-il d'une voix très calme.

— Seigneur Dieu, Mack, je ne sais pas par où commencer. Toni était déjà à l'hôpital quand on m'a averti de... enfin, de ce qui lui était arrivé. Je suis venu ici tout de suite, et là...

Bolan attendit que son ami se reprenne, et l'entendit enfin murmurer d'une voix à peine audible :

— Je ne parvenais pas à y croire, quand je l'ai vue, Sergent. Je veux dire, on aurait pu penser que trois ou quatre salopards s'étaient acharnés à la piétiner, la battre, la massacrer...

Il hésita encore avant de poursuivre :

— Oh, je sais, Sergent, on a vu pire, tous les deux. Mais c'est tellement différent quand ça vous touche de près...

L'Exécuteur comprenait parfaitement son ami. Un coup abominable, et qui le touchait de très près, avait déclenché sa guerre sanglante contre la Mafia, autrefois. Un coup droit dans le cœur. Et le souvenir aussi d'amis martyrs, blessés, torturés, morts, se dressait dans sa mémoire comme autant de pierres tombales bordant la longue route de sa descente aux enfers.

La voix de Pol Blancanales le ramena à la réalité.

— Si tu l'avais vue, cette pauvre gosse, c'était horrible ! J'ai presque eu du mal à la reconnaître. Ils l'avaient mise sous perfusion, et elle avait des pansements partout. Je te jure, Mack, j'ai cru qu'elle était perdue...

— Et les médecins, que t'ont-ils dit ?

— Oh, les salades habituelles. Elle souffrait de contusions multiples, avait pas mal de plaies, et sans doute une légère commotion cérébrale. Elle a quelques côtes fêlées, mais apparemment, rien de vital n'est touché. Et bien sûr, elle a deux ou trois doigts fracturés : elle a sans nul doute tenté de se défendre. Enfin... elle a été violée.

— Cela aurait pu être pire, observa Bolan.

— Je sais, oui, admit Pol.

Il était maintenant au bord de la crise d'hystérie, et Bolan le comprit.

— Calme-toi, Pol, ordonna-t-il de nouveau d'une voix ferme. Il faut tenir le coup. Toni a besoin de toi !

— Elle m'a à peine reconnu, Sergent, bredouilla Pol. Ils l'avaient tellement droguée... Puis, quand elle a cru comprendre qui j'étais, elle s'est mise à pleurer en gémissant qu'elle avait honte...

Bolan le coupa.

— Quand les médecins ont-ils décidé de la faire sortir de l'hôpital ?
La question prit Blancanales de court.

— Oh, ils n'ont rien décidé du tout, répondit-il. C'est moi qui ai pris l'initiative de la tirer de là.

— Comment ça ?

— Écoute, je ne pouvais tout de même pas la laisser là-bas, gisant comme un tas de viande dans la vitrine d'un boucher. À l'intérieur, dans sa tête, elle se détruisait petit à petit. Et l'endroit n'était pas vraiment sûr, si tu vois ce que je veux dire. Alors je me suis assuré que la perfusion n'était que de l'eau sucrée – solution glucosée, comme ils disent –, puis j'ai fauché une blouse d'infirmier bien propre dans une des lingerie, et j'ai « emprunté » un fauteuil roulant qui traînait dans un couloir. Toni était couchée à la maison depuis longtemps quand ces crétins ont enfin découvert sa disparition.

— Tu as pris pas mal de risques, tout de même, Pol, observa Bolan.

— Je sais, mais pour moi il y en avait davantage à la laisser là-bas, à l'air libre, s'obstina Blancanales. J'ai deux ou trois trucs à vérifier, parce que, franchement, quelque chose me chiffonne dans tout ça.

Il s'arrêta, mais au ton de sa voix, on le devinait mort d'angoisse. Puis :

— Écoute un peu, Sergent, il y a certains points vraiment bizarres, dans toute cette affaire... Enfin, je ne sais pas si je me fais bien comprendre, et je n'aime pas parler dans ce téléphone. On sait jamais si la ligne est sûre, de mon côté. Tu ne pourrais pas rappeler ?

Que répond-on à un vieil ami quand il vous explique que sa sœur a été à demi assassinée par quelque vautour pourri ?

On lui répond tout simplement que l'on ferait n'importe quoi pour l'aider, et que l'on irait le rejoindre n'importe où.

Et que l'on tuerait n'importe qui, aussi.

Simple question de devoir vis-à-vis de lui et de sa sœur. Devoir vis-à-vis de soi, également.

— J'arrive ! déclara l'Exécuteur à son ami, sans l'ombre d'une hésitation.

Et le rendez-vous avait été organisé à Holman Field, à deux heures de vol seulement de la Ferme de l'Homme de Pierre, avec un avion léger et rapide.

Bolan s'était offert une heure supplémentaire à la Ferme pour faire ses préparatifs, et avait fixé le rendez-vous à minuit.

Tu peux venir ?

Autant demander : Tu peux tourner le dos à un ami en détresse ?

Réponse : j'arrive !

Mack Bolan était bien incapable de rester sourd à cet appel au secours. Et il en serait incapable tant qu'il lui resterait un souffle de

vie.

Cette faculté qu'il avait de comprendre les autres, de se mettre à leur place, de compatir avec les blessés et les moribonds des champs de bataille lui avait valu le surnom de « Sergent Miséricorde », dans la jungle brûlante de l'enfer Sud-asiatique. Mais son courage et sa détermination face à l'ennemi lui avaient également valu d'être appelé « l'Exécuteur ».

Il fallait être quelqu'un pour porter sans flancher ces deux étiquettes en même temps...

Et Mack Samuel Bolan était vraiment quelqu'un !

CHAPITRE IV

Après avoir loué une nouvelle voiture et abandonné la limousine trouée de balles dans une petite rue déserte, Blancanales et Mack Bolan se rendirent jusqu'à un immeuble d'habitation d'assez bon standing, à l'est de St Paul. Personne ne les suivait.

En grimpant les étages, Pol expliqua brièvement à Bolan les récentes activités de Toni. Elle était installée à St Paul depuis trois mois, habitait et travaillait dans cet immeuble, s'occupant de certaines affaires de Super Ex, sans rapport aucun avec le projet Phoenix.

Les deux hommes arrivèrent devant une porte banale, au troisième étage, et Pol frappa trois coups à la porte – un code, sans doute – avant d'insérer sa clé dans la serrure. Mack Bolan le suivit dans un salon, assez modeste mais confortable, où quelques petites lampes étaient allumées, projetant des ombres étirées aux quatre coins de la pièce.

Toni Blancanales sortit de la chambre à coucher, au fond de l'appartement, pour accueillir les deux hommes. Bolan nota avec effarement le changement physique qui s'était opéré chez la jeune femme depuis leur dernière rencontre.

La sœur du Politicien avait maigri, paraissait épuisée, nerveuse ; elle avait le regard traqué d'un animal pris au piège. Son teint était cadavérique, et de profonds cernes mauves, presque noirs, soulignaient ses yeux.

Ses cheveux mi-longs retombaient en lamentables mèches sur ses épaules, comme si elle ne les avait ni lavés ni brossés depuis plusieurs jours ; et elle portait un ample peignoir destiné à l'évidence à dissimuler au mieux les formes de sa silhouette. Elle en maintenait le col hermétiquement fermé à son cou d'une main crispée.

Elle accueillit son frère et Bolan avec un sourire pitoyable et balbutia de vagues monosyllabes. Puis Bolan la vit se recroqueviller dans un fauteuil, replier ses jambes sous elle, prenant bien soin de les dissimuler sous le peignoir, et serrer nerveusement ses bras autour de ses genoux.

Bolan et Pol prirent place sur le divan, en face d'elle ; pendant de longues minutes, personne ne parla. Bolan en profita pour mieux étudier Toni dont les yeux bougeaient sans arrêt dans toutes les directions, comme ceux d'un petit enfant affolé qui cherche à comprendre ce qui l'entoure.

Les articulations de ses doigts étaient blanches tant la jeune femme était crispée, et elle joignait très étroitement ses mains pour les

empêcher de trembler.

— Vous avez mis longtemps à revenir de l'aéroport, observa-t-elle enfin d'une voix atone.

Son regard se posa furtivement sur Bolan, avant de s'évader à nouveau, comme une souris surprise par un bruit inattendu.

— C'est que nous avons eu un problème, expliqua le Politicien.

— Ah bon ?

Blancanales raconta brièvement à sa sœur sa rencontre avec Bolan à l'aéroport, puis la filature, et enfin la violente confrontation qui en avait résulté.

Le regard apeuré de Toni se posa encore sur Bolan qui, à nouveau, observa la jeune femme attentivement. Il remarqua sur son visage des rides et des ombres qu'il n'y avait jamais vues auparavant. Des rides d'angoisse, bien sûr, et des ombres laissées par la souffrance, le chagrin que les mots et les regards ne savent exprimer. Toni écouta son frère sans l'interrompre.

— Et cela veut dire quoi, exactement ? s'enquit-elle quand il eut terminé.

— Quelqu'un surveillé Pol, répondit Bolan. Pol, ou moi, ou nous deux. À part cela, il est trop tôt encore pour nous perdre en conjectures.

Il hésita un instant avant de poursuivre :

— J'aimerais que tu me racontes toi-même ce qui s'est passé, Toni. Cela nous aiderait peut-être à comprendre.

À l'idée d'évoquer le cauchemar qu'elle avait vécu, Toni pâlit, et parut secouée d'un grand frisson intérieur. Elle chercha à fuir le regard de Bolan et balbutia enfin :

— Je ne sais pas très bien ce que Rosario t'a dit. L'équipe Super Ex a pas mal de contrats tout à fait officiels ici, à St Paul et Minneapolis, les deux villes jumelles du Minnesota. Tu ne te doutes d'ailleurs pas du volume d'affaires qui passe par ici.

Rosario prit la parole pour tenter d'aider sa sœur.

— D'après des études récentes, cette partie du Minnesota vient en septième place, avec San Francisco, pour le nombre de sociétés cotées en bourse qui ont choisi d'y installer leur siège social.

— Tu imagines un peu combien la concurrence est féroce, par ici, reprit Toni. Avec bien entendu tout son cortège d'espionnage industriel, de sabotages occasionnels, et j'en passe... Bref, nous nous occupons d'une petite affaire de contre-espionnage banale, une histoire, d'imitation de brevets, ce genre de chose. J'avais rendez-vous un soir assez tard avec le client pour récupérer du matériel de surveillance et toucher le chèque représentant le solde de nos honoraires.

— Quand était-ce ? Coupa doucement Bolan.

Toni réfléchit un moment avant de répondre :

— Il y a quatre jours, je crois. Mon Dieu, il me semble que ces quatre jours ont duré cent ans !

— Continue ton histoire, petit, la pressa gentiment le Politicien.

Toni se ressaisit un peu et poursuivit :

— Bon, après le rendez-vous, je suis redescendue au parking en sous-sol de l'immeuble, où j'avais laissé ma voiture. Vous savez comme ces parkings sont lugubres et déserts, le soir... Bref, je rentrais le matériel dans le coffre de la voiture, quand... quand cet individu... oui, il m'a saisie par-derrière... je ne l'avais pas entendu approcher... je... jamais...

Elle s'interrompt, comme si les mots restaient bloqués dans sa gorge, et appuya une main crispée sur sa bouche. Ses yeux sombres, épouvantés, fixaient, au-delà du plafond, un point invisible : sans doute le déroulement de l'abominable cauchemar qu'elle avait vécu.

— ... je me suis débattue, croyez-moi, mais... il était tellement plus fort... Il m'a frappée, Mack, et m'a poussée de toutes ses forces sur le siège arrière de la voiture. Il brandissait un couteau... et... et il hurlait qu'il allait me tuer si... si je ne... si...

Bolan sentit une boule dure se coincer dans sa gorge et fit un violent effort pour se dominer, tandis que Toni reprenait d'une voix entrecoupée :

— Il a déchiré mon chemisier, et puis... il... il m'a obligée à me déshabiller. Il... il a... Oh, Seigneur !...

Elle éclata en sanglots, et tout son corps parut s'affaisser comme un pauvre pantin désarticulé. Mais une force obscure pourtant la poussait à parler, comme si, en racontant l'horreur, elle espérait la conjurer à jamais.

— Quand il a eu fini... j'ai senti... je ne sais pas comment... j'ai senti qu'il allait me tuer. Je le savais... il était fou... cinglé... Je ne comprenais pas comment, j'ai eu un sursaut de force, une sorte d'énergie du désespoir, et je me suis mise à le frapper, le mordre, le pousser hors de la voiture. Et j'y suis arrivée. Il est tombé sur le sol ; moi, j'ai claqué la portière et poussé le loquet de verrouillage. Mais j'avais si peur de perdre connaissance !... J'avais mal partout... je saignais. Et il était là, contre la portière, tambourinant à la vitre comme un dément déchaîné... Quand... quand...

Cette fois-ci, les mots refusèrent de sortir. Toni, brusquement, avait perdu le fil de sa pensée et n'avait plus la force de le rechercher.

Au bout d'un long silence, Pol termina l'histoire à sa place :

— Notre client est arrivé au sous-sol pour y récupérer sa voiture, et il a fait peur à cette ordure qui a détalé à toutes jambes. Hélas, le client n'a pas pu distinguer clairement son visage. Bon sang de bois ! Si seulement il était arrivé quelques minutes plus tôt !

— Toni ne serait peut-être plus de ce monde, observa doucement Bolan.

— Oui, j'y ai pensé, murmura la jeune femme. Tu as raison, Mack. À quelques minutes près, dans un sens ou dans l'autre...

Elle frissonna avant d'ajouter :

— Il voulait me tuer. Je le sentais.

— Tu as pu le décrire à la police ? s'enquit Bolan.

La jeune fille hocha nerveusement la tête.

— Oui, et ils ont fait un portrait-robot. Tu sais, Mack, il n'a jamais essayé de me cacher son visage. Je suis sûre qu'il ne comptait pas laisser de témoin derrière lui.

— Eh bien, il s'est trompé, et la police possède au moins une bonne description pour attaquer son enquête, observa Bolan. On t'a montré des photos de suspects fichés à la police ?

— Oh, soupira Toni, j'ai visionné des milliers de photos. J'ai dû voir la tête de tous les repris de justice de St Paul et Minneapolis réunies. Certains ressemblaient un peu à l'homme qui m'a agressée, mais aucun n'était lui. D'après Fran, il n'a sans doute jamais été arrêté avant. En tout cas pas dans le Minnesota.

— Qui est Fran ? S'enquit Bolan.

Les yeux de Toni s'éclairèrent imperceptiblement.

— Fran Traynor, expliqua-t-elle. Inspecteur Traynor, pour être exacte. Une femme qui a monté une brigade spéciale, au sein du département de la police de St Paul, pour s'occuper des cas de... de viol.

— Elle a été formidable avec Toni, intervint Pol. Une femme qui sait vraiment comprendre l'angoisse et le désarroi des victimes. D'après ce que je sais, elle a monté sa propre équipe et l'a formée pour élucider les histoires comme celle qui est arrivée à Toni. Une équipe de spécialistes, en quelque sorte.

Tout en parlant, Pol s'était approché de sa sœur et lui avait passé un bras affectueux autour des épaules. Mais elle se dégagea avec une sorte de panique et, se levant d'un bond de son fauteuil, elle se dirigea vers le petit bar pour se verser une solide rasade de whisky.

Pol, incapable de dissimuler sa tristesse, la suivit des yeux puis se tourna à nouveau vers Bolan.

— C'est la police qui pose un problème, Mack, attaqua-t-il en reprenant sa place sur le canapé. Le premier jour, tout le monde, au siège central, s'agitait et sortait les griffes, bien décidé à débarrasser les rues de St Paul de ce monstre ignoble et pervers. On a confié l'affaire à l'inspecteur Traynor et son équipe.

— Et que s'est-il passé ensuite ? s'étonna Bolan.

Blancanales haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Dès que Toni a donné sa description aux dessinateurs de la

police, tout a changé. Un peu comme si, soudain, tout le monde se figeait, pris dans une sorte de glace paralysante. Les gens présents ont baissé la tête, et Traynor a été muté dans un autre service. Il y a ce gros bonnet, là-bas...

— Oui, l'inspecteur Foss quelque chose, un nom de ce genre, intervint Toni. Je ne me souviens plus exactement.

— En effet, appuya Pol, un nom que j'ai oublié, moi aussi... Il a crié sur tous les toits que l'on ne pouvait pas faire confiance à Toni parce qu'elle était trop bouleversée pour avoir vu quoi que ce soit, et que par conséquent sa description n'était pas digne de foi. Je te jure, Mack, en gros c'est ce qu'il a dit. Et il a même ajouté que vraisemblablement Toni... avait... enfin, avait provoqué l'homme qui l'a attaquée. Tu imagines un peu, Sergeant ?

Pol était hors de lui, et ses yeux lançaient de dangereux éclairs.

— Je lui ai finalement ordonné de laisser ma sœur tranquille, conclut-il d'une voix rauque. Je ne voulais plus le voir à son chevet. Et depuis nous n'avons plus entendu parler de la police de St Paul.

— Je ne saurais rien affirmer de précis, ajouta Toni, mais je crois que la police couvre quelque chose, ou quelqu'un.

Pol, de son côté, secouait la tête.

— Moi, franchement je n'y comprends rien, soupira-t-il. Quelle raison peuvent-ils bien avoir de protéger une brute capable de pareille sauvagerie ?

Bolan leva un sourcil prudent.

— Nous ne savons pas encore si l'on cherche à couvrir quelqu'un, Pol. Il est impossible de sauter aux conclusions sans preuve. Je fais volontiers confiance au flair de Toni, mais il nous faut bien davantage pour accuser la police d'étouffer une affaire de viol doublée de tentative d'assassinat. Quand nous aurons réuni suffisamment de preuves, alors nous découvrirons vite le mobile, mais en attendant...

Il ne termina pas sa phrase, et Toni prit la parole :

— Et si tu ne trouves pas de preuve, Mack, je passerai pour une paranoïaque, nymphomane de surcroît. Mais c'est faux, bon sang ! Je suis normale !

Bolan leva ses deux mains en un geste d'apaisement.

— Je sais, Toni, je sais. C'est pourquoi nous allons commencer à ouvrir l'œil. Et par la même occasion, nous découvrirons peut-être pourquoi ce couple de tueurs nous attendait à l'aéroport.

— On attaque comment ? demanda immédiatement Pol.

— Toi, tu restes avec Toni, déclara Bolan d'un ton qui n'admettait pas la réplique. Elle a déjà frôlé la mort d'assez près, et si quelqu'un s'amuse à appointer encore quelques assassins, mieux vaut qu'elle ne soit pas toute seule.

Blancanales hochait vivement la tête.

— D'accord, tu as sans doute raison. Mais toi, que vas-tu faire ?

— J'aimerais bien voir l'inspecteur Traynor et connaître sa réaction quand elle a su qu'on la mutait de service. Toni, sais-tu comment je peux la contacter ? Je préférerais le faire en dehors de son contexte professionnel.

— Oui, attends une seconde.

Toni alla chercher son sac et en sortit une carte de visite portant le nom et le numéro de téléphone de Fran Traynor. Au dos de la carte était inscrit un autre numéro au crayon : celui de son domicile.

— Elle m'a dit de l'appeler quand je voulais, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, expliqua doucement Toni. Mais maintenant que tout a changé, je... enfin, je ne voulais pas lui créer des ennuis supplémentaires.

Bolan se leva, empocha la carte et consulta sa montre.

— J'ai bien peur qu'il ne me faille la réveiller, soupira-t-il.

Et, se tournant vers Pol, il ajouta :

— Tu n'as pas un joujou, pour maintenir le contact ?

Blancanales hocha la tête avec un mince sourire.

— Attends, j'en ai pour un instant.

Il disparut dans la chambre, et Toni parut se recroqueviller un peu plus encore dans son fauteuil. Bolan s'approcha d'elle :

— Essaie de te détendre et de te reposer, fit-il doucement.

Tout en parlant, il posa gentiment sa main sur l'épaule de la jeune fille, mais elle sursauta et sa bouche se crispa, tandis que ses yeux reprenaient cet air terrorisé et s'agitaient en tous sens, comme s'ils cherchaient un moyen de fuir.

Bolan la regarda intensément pendant quelques instants ; alors, lentement, le visage de Toni s'adoucit, et ses yeux, peu à peu, s'embuèrent de larmes.

— Oh, pardonne-moi, Mack, balbutia-t-elle avec amertume. C'est... c'est plus fort que moi !

Pol Blancanales venait de rentrer dans la pièce. Sentant la tension qui y régnait, il essaya de détendre l'atmosphère en brandissant deux émetteurs-récepteurs miniaturisés.

— C'est un petit bijou auquel j'ai consacré pas mal de mes heures de loisir, annonça-t-il en souriant. Tu dégages l'antenne, et le tour est joué. Dans un rayon de quarante-cinq kilomètres, tu captes et tu envoies ce que tu veux.

Bolan empocha le minuscule appareil, et serra la main de son ami, tout en lançant un lointain « à bientôt » à Toni.

Il descendit l'escalier quatre à quatre pour récupérer la voiture de location de Pol.

Décidément, songeait-il, le nombre des victimes serait toujours illimité. Et pour les prédateurs, la saison était toujours bonne pour

voler, spolier, humilier, violer les pauvres, les humbles, les simples d'esprit arpentant sans méfiance les rues des grandes villes...

Et la capacité de souffrance des êtres humains était illimitée, elle aussi...

À présent, quelqu'un, un être cher à Mack Bolan, souffrait. Et quelqu'un d'autre, le bourreau, se baladait en liberté...

C'était là une injustice flagrante... L'exécuteur était bien décidé à mettre tout en œuvre pour rétablir au mieux l'équilibre de la balance... il lui fallait seulement un peu de chance... et beaucoup d'audace.

Bolan chassa ces sombres pensées de son esprit pour réfléchir à son rendez-vous imprévu avec cette femme inspecteur de police.

CHAPITRE V

Bolan chercha l'adresse de Fran Traynor dans l'annuaire de St Paul, et eut la chance de la trouver. Contrairement à beaucoup d'officiers de police qui préfèrent ne pas figurer sur l'annuaire, la femme-inspecteur était bel et bien inscrite sous son nom. Son numéro de téléphone correspondait à celui qu'elle avait donné à Toni, et elle habitait une petite maison individuelle dans une rue résidentielle très calme d'un quartier relativement bourgeois. L'aube n'était pas encore levée ; toutes les maisons de la rue semblaient profondément endormies.

En passant doucement en voiture devant chez Fran Traynor, Bolan remarqua d'abord que le garage n'était pas attenant à la maison, mais au fond du jardinet, donc assez loin de la rue. Deux véhicules étaient garés dans l'allée d'accès : le premier, une petite voiture de marque étrangère, était stationné le nez contre la porte du garage. Le second était juste derrière : une gigantesque Cadillac noire qui bloquait carrément le passage.

Donc, de deux choses l'une : soit cette dame de la police recevait de la visite ; soit elle avait des goûts de luxe pour les voitures !

Au demeurant, comment imaginer un honnête fonctionnaire de la police capable d'aligner les milliers de dollars nécessaires pour s'offrir une somptueuse Cadillac Détroit ?

Restait donc la seconde hypothèse ; et l'on pouvait alors se demander si le ou les visiteurs de Fran Traynor étaient des familiers, ou si au contraire, ils étaient indésirables...

Brusquement, l'Exécuteur se prit à trouver cette Cad, garée dans l'allée, fichtrement sinistre...

Il en avait trop vu de semblables, tout au long de sa campagne sanglante contre l'hydre immonde de la Mafia, et son ventre se crispait chaque fois qu'il en retrouvait une, tapie dans l'ombre, comme un vautour noir et luisant guettant sa proie.

Certes, il ne devait pas se laisser aller à des conclusions hâtives. Mais comment n'être pas particulièrement sur ses gardes, après le comité de réception qui les avait accueillis, Pol et lui, quelques heures plus tôt, au sortir de l'aéroport ?

Bolan gara la voiture de location un peu plus haut dans la rue. Il vérifia rapidement que le Beretta Brigadier, sous son bras gauche, était chargé, et sortit doucement pour gagner, tel un fantôme, la maison de Fran Traynor.

Il pénétra dans le petit jardin noyé dans l'ombre et, en moins de trente secondes, ce qu'il redoutait se voyait confirmé.

Le bout incandescent d'une cigarette luisait à la place du chauffeur de la Cadillac. Or aucun homme passant la nuit avec une femme ne laisserait son chauffeur attendre dans la voiture.

La bagnole était donc bel et bien un char d'assaut. Peut-être pas de la Mafia, mais certainement assimilé, et étroitement ! Apparemment, le chauffeur attendait le retour de ses troupes d'un instant à l'autre.

Mack Bolan décida que le type avait suffisamment attendu.

Le Beretta glissa silencieusement de son baudrier de cuir, tandis que Bolan s'approchait sans bruit jusqu'à moins d'un mètre de la vitre du chauffeur. Malgré son expérience de ces situations et son intuition qui ne le trompait pratiquement jamais, l'Exécuteur se refusait à supprimer un gars avant de s'être assuré qu'il appartenait bien à la vermine. Non, l'Exécuteur ne versait pas le sang des innocents.

À une si courte distance, Bolan put vérifier que son instinct, une fois de plus, ne l'avait pas trompé : le type au volant était un tueur. Pas de doute : la bosse, sous le bras gauche, était éloquente, tout autant que la coupe de cheveux à trente dollars, et le costume tapageur mais hyperluxueux, qui choquait malgré tout avec le visage épais et vulgaire de celui qui le portait.

Cependant, avant d'abattre cet homme, Bolan avait encore besoin d'une certitude, et pour cela, il lui fallait une ultime vérification... irréfutable, cette fois. Si par hasard son flair et ses yeux l'avaient trompé, si l'individu installé au volant de la Cadillac était un quidam quelconque, ou simplement un garde du corps tout ce qu'il y a de plus légal, alors Bolan n'aurait qu'à se tirer en vitesse et remettre à plus tard sa visite impromptue à Fran Traynor. Sinon...

L'Exécuteur sortit du buisson qui lui servait de couvert et bougea délibérément, maintenant le Beretta contre sa hanche pour qu'il reste invisible. Le chauffeur le repéra aussitôt. Sa réaction rapide, presque instinctive scella son destin : Te museau tronqué d'un fusil à canon scié apparut au-dessus du tableau de bord, renseignant Bolan sur tout ce qu'il désirait savoir.

Jamais un policier ou un garde du corps n'aurait réagi de cette façon sans lancer au moins un avertissement, sauf s'il était directement menacé. Le type était un tueur. Et c'était aussi un homme mort.

Bolan brandit le Beretta, si bien que le silencieux se trouva à moins de trente centimètres du visage du chauffeur, puis il caressa doucement la détente. Le « Belle » toussa son *pfuitt* en douceur, l'homme s'effondra en travers de son siège, tandis que la cigarette toujours allumée voltigeait, pour atterrir sur le plancher éclaboussé de sang de la Cadillac.

Bolan gagna alors l'arrière de la maison : la porte de la cuisine n'était pas fermée à clé, et de la lumière brillait quelque part, à

l'intérieur.

L'Exécuteur pénétra dans la cuisine et se faufila le long d'un couloir vers l'endroit d'où provenait la lumière. Le Beretta à silencieux était en position, prêt à cracher.

Bolan arriva enfin jusqu'à la porte entrouverte de la salle de bains. Il s'immobilisa et dressa l'oreille, tous ses sens aux aguets. Derrière la porte, on entendait des voix qui chuchotaient, ainsi qu'un bruit d'eau, comme si quelqu'un lavait des vêtements à la main.

Bolan jeta un rapide coup d'œil dans l'entrebâillement de la porte : le spectacle qu'il découvrit ne manquait pas d'intérêt !

Deux individus en chemise étaient agenouillés près de la baignoire. Ils avaient soigneusement posé leurs vestes près du lavabo, et avaient retroussé leurs manches de manière à ne pas se mouiller pendant qu'ils effectuaient leur sale besogne.

Car ils étaient en train de noyer consciencieusement dans la baignoire une jeune femme complètement nue.

Ils faisaient leur boulot sans grand entrain, d'ailleurs, observa Bolan. Ils plongeaient la tête blonde sous l'eau et l'y maintenaient de leurs quatre grosses pattes réunies. Et la tête ne se débattait guère. La femme avait sans doute été droguée avant que l'on procède à son exécution.

De temps en temps pourtant, ils lui sortaient la tête de l'eau ; peut-être voulaient-ils que leur victime jouisse un peu plus longtemps de son supplice ? L'espace d'un instant, Bolan aperçut le visage rouge et gonflé à demi dissimulé par une masse de cheveux blonds dégoulinants. Puis un sein apparut aussi, mais déjà les deux ordures recommençaient leur plaisanterie.

Bolan entendait maintenant la conversation des tueurs.

— T'avoueras que c'est du gâchis, marmonnait celui de gauche à son comparse. Une nana pareille, on aurait pu en profiter un peu avant de la liquider !

— Arrête de déconner, tu veux ! aboya l'autre à voix sourde. On t'a dit que ça devait ressembler à un accident. Pas à une partie fine !

— N'empêche que c'est dommage, s'obstina le premier, en reprenant sa besogne pourrie avec une vigueur renouvelée.

Mack Bolan en avait assez vu, assez entendu aussi. D'un coup de pied, il ouvrit la porte de la salle de bains, pointant son Beretta à bout de bras, et le maintenant des deux mains pour bien assurer sa visée.

Un des tueurs se retourna à demi tout en grognant :

— Fous le camp, Joey ! Je t'ai dit de rester...

Mais au lieu de Joey, le gars à genoux vit un long spectre de la Mort noir et grimaçant, immobilisé sur le seuil.

Le type ouvrit grand la bouche, et il en sortit un gargouillis à mi-chemin entre le juron et la supplique.

Le Beretta cracha une fois, et la 9 mm d'acier brûlant alla se ficher droit entre les deux yeux sidérés du tueur qui bascula de côté pour s'effondrer en travers de la cuvette des toilettes. Sous la lumière crue du plafonnier, sa nuque était d'un beau rouge scintillant et visqueux.

Le buteur numéro deux s'était enfin rendu compte que quelque chose n'allait pas vraiment bien, dans cette maudite salle de bains. Il dirigea une main trempée vers sa hanche droite pour saisir son gros flingue, mais elle n'y parvint jamais.

Un premier projectile du Beretta l'atteignit en pleine gorge, et Bolan lui refila en prime un second pruneau qui lui troua la tempe gauche, avant de ressortir de l'autre côté, entraînant un jet immonde de débris d'os, de chair et de matières gluantes.

Rapidement, Bolan replaça le Beretta dans son boudier et avança vers la baignoire pour en sortir la femme nue. Il la hissa hors de l'eau, et la maintint debout sur le plancher de la salle de bains. Elle se mit à tousser, crachant de l'eau par tous les orifices.

Elle avait sur la tempe droite un unique bleu qui déjà virait au violet, et Bolan se souvint alors des paroles de l'un des tueurs : *« Ça devait ressembler à un accident. »*

Le bleu était donc destiné à faire plus vrai : la dame aurait glissé, se serait cogné la tempe contre l'angle de la baignoire où elle serait tombée sans connaissance, tête la première, pour s'y noyer en toute tranquillité...

Une fois la salle de bains nettoyée de toutes les empreintes, et de toutes les traces de violence, même les amis policiers de Fran Traynor n'auraient pas cherché plus loin qu'un simple et regrettable accident.

Rusé, le plan. Pas très original peut-être, mais très professionnel. Cependant, là n'était pas le problème.

Le vrai problème était accroché à Bolan ; il toussait de toute son âme, aspirait l'air avec avidité, et grelottait tout en reprenant vaguement conscience.

Bolan souleva la jeune femme dans ses bras et la transporta hors de ce capharnaüm ensanglanté, jusque dans la chambre à coucher attenante. Il l'allongea sur le lit et alluma la lumière. En passant, il avait attrapé des serviettes de toilette, et se mit en devoir de frictionner la malheureuse de la tête aux pieds.

Peu à peu, il la vit avec soulagement reprendre des couleurs.

Elle allait protester, quand une nouvelle quinte de toux lui fit rendre encore un peu de l'eau que contenaient ses poumons. Mais bientôt, elle avait suffisamment retrouvé ses esprits pour repousser Bolan et s'emparer d'une serviette pour dissimuler sa nudité.

Bolan la laissa et sortit vivement de la pièce. Il retourna d'abord dans la cuisine ; en fouillant dans un placard sous l'évier, il découvrit ce qu'il lui fallait : un gros rouleau de papier essuie-tout, des chiffons,

un paquet de sacs-poubelles en plastique renforcé. Il prit le tout et retourna dans la salle de bains.

Il commença par emballer dans des sacs-poubelles les têtes ensanglantées des tueurs, puis se mit en devoir de nettoyer les murs et la baignoire avec du papier, faisant bien attention de ne laisser aucune trace de sang.

Il ne voulait pas que l'on puisse discerner la présence de ces deux tueurs à gage dans la salle de bains.

Quand tout fut propre, il fourra le papier et les chiffons souillés dans un troisième sac, puis se pencha sur les cadavres pour inspecter leurs poches. D'après leurs cartes d'identité, ils s'appelaient respectivement Philip Ciccio et Joseph Lupo.

Bolan empocha les deux cartes et retourna dans la chambre à coucher. Fran Traynor était debout à côté du lit, drapée dans une grande serviette-éponge nouée à la façon d'un paréo. Elle tenait dans sa main droite un revolver dont le canon court et noir était braqué droit sur Bolan.

— Vous n'avez pas besoin de cette arme, lui dit-il doucement. Je ne suis pas un ennemi.

— C'est vous qui le dites, rétorqua-t-elle d'une voix étonnamment ferme.

Bolan haussa les épaules avec indifférence.

— Si j'avais voulu vous tuer, j'aurais aussi bien pu le faire dans la salle de bains, ou tout simplement laisser ces deux ordures achever ce qu'ils avaient si bien commencé.

L'ombre d'un doute passa dans les yeux de la jeune femme, tandis qu'elle baissait d'un cran le canon de son arme, pointée maintenant sur le bas-ventre de Bolan.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-elle enfin.

Bolan avança doucement d'un pas, mais le revolver se redressa aussitôt, l'immobilisant net.

— Je suis un allié, Fran, déclara l'Exécuteur. Et peut-être un ami aussi.

Pour la première fois, la femme-inspecteur ne parut ni épuisée, ni terrorisée, mais simplement sidérée.

— Je ne suis pas venu chez vous par hasard, cette nuit, reprit Bolan. Je suis venu car j'avais à vous parler.

Le canon du revolver s'abaissa à nouveau, et Bolan avança encore dans la chambre.

— Tout comme ces deux tueurs, n'est-ce pas ? rétorqua Fran Traynor. Ils sont... enfin, ils sont morts tous les deux ?

Bolan hocha la tête.

— Nous devons réfléchir maintenant, et essayer de trouver qui vous les a envoyés.

— *Nous ?*

Visiblement, elle avait du mal à considérer cet inconnu comme un ami, bien qu'il lui ait sauvé la vie.

— Je suis un allié, répéta patiemment Bolan. Donc, pour l'instant au moins, vos ennemis sont aussi les miens.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle à nouveau.

— Nous en parlerons, si vous le voulez bien, quand j'aurai fini de remettre votre maison en état, et que je vous aurai conduite quelque part où vous serez en sécurité.

Le revolver se redressa brutalement.

— Je n'irai nulle part, siffla la jeune femme. Et les cadavres de ces hommes ne quitteront pas cette maison tant que la police n'aura pas fait son enquête.

— À votre aise, soupira Bolan en haussant les épaules. Si vous préférez attendre qu'on vous envoie une équipe de renfort...

Fran Traynor releva la tête avec un air de défi.

— Je peux prendre soin de moi toute seule, monsieur Je-ne-sais-comment ! Et je peux avoir ici, en moins de dix minutes, tout un bataillon de policiers !

Bolan fit un petit signe de tête en direction de la salle de bains.

— Ces gars, là-bas, n'étaient que des pantins, Fran, soupira-t-il. Réfléchissez-y. À votre place, je n'appellerais personne avant d'avoir trouvé qui tirait les ficelles de ces deux Fantoches.

L'argument parut l'ébranler, et le canon du revolver se trouva enfin pointé vers le sol.

— Que proposez-vous ? demanda Fran après un long moment de réflexion.

— D'abord, vous vous habillez. Pendant ce temps je vais vider la poubelle, si l'on peut dire. Ensuite nous partons d'ici, et nous cherchons un endroit où vous serez en sécurité. Là, nous parlerons.

Bolan la laissa pour retourner dans la salle de bains. Il transporta les deux cadavres l'un après l'autre jusqu'à la Cadillac, et les entreposa dans la malle. Puis à son tour, Joey le chauffeur rejoignit ce tas immonde, et Bolan prit sa place au volant. La grosse Cadillac démarra, remonta lentement jusque au premier croisement. Bolan la rangea précisément devant les trois énormes poubelles d'un restaurant qui faisait le coin. Après quoi, il verrouilla les quatre portières de l'intérieur, sortit en laissant les clés sur le tableau de bord, et claqua la portière derrière lui.

En regagnant la maison de Fran Traynor, il récupéra sa voiture qu'il gara dans l'allée menant au garage, à la place qu'avait occupée la Cadillac. Dans la rue, des maisons commençaient à s'éclairer. Le jour n'était pas loin.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Bolan voulait que Fran

Traynor s'en aille de chez elle sans être vue : ni par les voisins, ni par des flics en maraude.

Quand il rentra dans la maison, il trouva la jeune femme habillée et prête à partir. Elle avait posé sur le lit, à côté d'elle, un sac de voyage. Le revolver avait disparu.

Elle eut un geste timide vers son petit bagage.

— Au cas où cela durerait plusieurs jours, murmura-t-elle d'une voix mal assurée.

— Excellente idée, admit Bolan. Mais j'espère que vous n'en aurez pas pour trop longtemps.

— Eh bien allons-y, maintenant, fit-elle d'une voix absente. On ne se sent plus vraiment chez soi, ici.

CHAPITRE VI

Bolan conduisit Fran Traynor à un motel assez tranquille et confortable, non loin du centre de St Paul. Il demanda une chambre à un réceptionniste tout ensommeillé, et signa le registre sous le nom de M. et M^{me} Frank La Mancha, un nom d'emprunt dont il comptait se servir pendant son séjour à St Paul. Il regagna ensuite la voiture pour aller la garer juste devant la chambre, à l'extrémité de l'aile gauche du motel.

Il entra dans la chambre avec Fran. Quand il se retourna après avoir soigneusement verrouillée la porte, il vit la jeune femme à côté du lit, en train de fouiller dans son sac. Il soupira.

— Je croyais que nous avions dépassé le stade du revolver, fit-il d'une voix lasse.

Elle rougit tout en sortant un porte-cartes en cuir quelle ouvrit pour le tendre à Bolan non sans une certaine fierté : c'était sa carte d'inspecteur de police.

— Je tiens à ce que vous sachiez à qui vous avez affaire, déclara-t-elle d'une voix ferme.

— Je sais très bien qui vous êtes, Fran. Je vous l'ai dit.

Elle rougit à nouveau, et Bolan la trouva soudain étonnamment attirante.

— Oh... et puis flûte ! Réussit-elle à articuler, toute gênée, avant de se laisser tomber sur le lit.

— J'ai un certain nombre de questions à vous poser, déclara Bolan en la dévisageant attentivement.

— Hé, pas si vite, jeune homme ! fit-elle en élevant la main. J'ai moi-même des milliers de questions, dont la première est : qui êtes-vous ? Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais je ne suis pas au mieux de ma forme, et ma patience s'en ressent...

Décidément cette fille était solide ! Elle venait de subir un supplice atroce, humiliant de surcroît, et, sans désespérer, elle retrouvait son rôle de flic. Oui, elle avait du nerf !

— Pour l'instant, contentez-vous du nom que j'ai donné à la réception, rétorqua Bolan. Pour le reste, disons que nos chemins se sont croisés à un moment opportun pour tous les deux.

— Opportun pour moi, oui, mais pour vous... ?

Bolan haussa les épaules et se laissa tomber dans un fauteuil au pied du lit.

— Si vous étiez morte, vous ne pourriez pas répondre à mes questions, soupira-t-il.

— Et qui vous dit que je vais y répondre ?

— Attendez de les avoir entendues.

— OK.

Bolan reprit, après quelques instants de silence :

— J'ai besoin de certains renseignements sur une de vos affaires.

Elle plissa légèrement des yeux :

— Laquelle ?

— Le viol de Toni Blancanales.

Il eut l'impression de l'avoir giflée en plein visage. Elle ne mit pas longtemps à retrouver sa contenance, mais visiblement Bolan l'avait touchée au cœur.

— Pourquoi vous intéressez-vous à cette histoire ? demanda-t-elle enfin.

— Disons que je m'intéresse à la justice en général.

— Vous savez très bien que je ne peux dévoiler aucune information, dans un cas de viol, fit-elle soudain très professionnelle. Vous perdez votre temps.

— Je ne vous demande pas de me donner des détails croustillants, reprit Bolan avec un sourire. Cela ne m'intéresse absolument pas. Par contre, j'aimerais savoir s'il y a une enquête, et si elle avance.

Elle réfléchit quelques instants et baissa les yeux pour répondre :

— Les affaires de viol sont parmi les plus difficiles à élucider. Surtout si le coupable ne connaissait pas sa victime.

— Ou quand un de vos supérieurs vous met des bâtons dans les roues, peut-être ?

Bolan avait lâché délibérément sa petite bombe ; il observa attentivement le visage de l'inspecteur Traynor. Il y découvrit ce qu'il attendait : une lueur de rage et de dépit, et sans doute quelque chose de plus profond encore. Mais presque aussitôt, la jeune femme redressa fièrement la tête pour regarder son interlocuteur bien en face.

— Écoutez, fit-elle, je crois que nous devrions abandonner ce...

— Pourquoi vous a-t-on éjectée de votre brigade spéciale contre les viols, Fran ? Coupa doucement Bolan. Pourquoi maintenant précisément, et pas le mois dernier ou l'année prochaine ?

Elle parut se figer sur place.

— Écoutez, d'abord on ne m'a pas...

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase, et ses épaules s'affaissèrent, comme si brusquement elle était épuisée.

— Bon, d'accord, reprit-elle enfin, j'ai été éjectée.

— Pourquoi ? Insista Bolan.

Elle secoua vigoureusement la tête, et ses boucles blondes presque sèches lui balayèrent le visage :

— Non ! Vous me demandez de vous révéler des secrets de couloirs de l'institution à laquelle j'appartiens. Je ne peux pas. Vous n'êtes

qu'un simple civil, après tout !

Bolan sortit alors de sa poche, une carte de la Police Fédérale avec sa photo, portant le nom de La Mancha. Il la tendit à Fran Traynor :

— Je ne suis pas un simple curieux, déclara-t-il froidement.

— En quoi la Police Fédérale s'intéresse-t-elle à Toni Blancanales ? demanda Fran.

— En rien. La Police Fédérale se fiche de Toni Blancanales. En revanche, elle se passionne pour les membres de la police qui s'efforcent de brouiller les pistes, dans le cas de certaines enquêtes.

Fran Traynor eut alors un air soucieux.

— Ecoutez, je n'ai jamais rien laissé entendre de semblable. Vous me prêtez des propos qui ne sont pas les miens.

— Pourquoi vous a-t-on mutée, Fran ?

— Je n'en sais rien. Ils ont prétendu que c'était une promotion, évidemment. Je montais dans la hiérarchie, etc. Adieu ma brigade contre le viol, on m'envoyait aux relations publiques.

— Ce n'est pas vous qui avez demandé votre transfert, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! Ils ont affirmé qu'ils avaient besoin de femmes dans les hautes sphères, et toute la salade habituelle... Voyez un peu tous les ennuis que cela m'attire déjà, ajouta-t-elle en réprimant un long frisson.

— Quand vous dites « ils », vous parlez de qui ?

— Oh, essentiellement Jack Fawcett, ou plus précisément le Commissaire Fawcett, de la brigade criminelle.

— C'est lui qui s'occupe habituellement des mutations de postes et des promotions ?

— La décision de me faire passer aux relations publiques venait de plus haut.

— D'où, exactement ? S'enquit Bolan.

— Navrée, mais je n'en ai aucune idée.

— Et vous enquêtiez sur quelle affaire, lorsque l'on vous a mutée ?

Fran Traynor hésita, et réfléchit avant de se lancer, d'une voix un peu hésitante.

— Voilà : j'essaie de démontrer une hypothèse qui me tient à cœur. Depuis deux ans et demi, nous avons eu à St Paul cinq cas identiques de viol suivi de meurtre.

Bolan la regarda, sidéré :

— Identiques, dites-vous ?

Elle hocha la tête avec conviction : visiblement, sa théorie la passionnait.

— Presque similaires, si vous préférez. Les rapports du médecin légiste étaient cinq copies conformes : toutes les victimes avaient été violées avec beaucoup de brutalité, elles étaient retrouvées nues et la

gorge tranchée... Je vous passe les ignobles détails.

— Et la brigade criminelle n'est pas d'accord sur ces similitudes ?

— Oh, le Commissaire Fawcett veut bien admettre que certains éléments sont assez semblables, mais il assure qu'il ne s'agit pas d'un seul et même coupable parce qu'il s'est écoulé trop de temps entre chaque cas.

— C'est-à-dire... ?

— Eh bien, le premier cas s'est produit il y a deux ans et demi, comme je vous l'ai dit. Les deux suivants ont eu lieu presque simultanément, mais onze mois après le premier. Et il s'est écoulé encore dix mois pour les deux derniers qui se sont produits, là encore, à seulement un jour ou deux d'intervalle. Généralement les psychotiques, quand ils se mettent à violer ou assassiner, ne s'arrêtent pas jusqu'à ce qu'ils se tuent ou se fassent prendre. Savez-vous qu'un tiers des assassins se suicide ? Mais revenons à ma thèse. À mon avis, s'il s'est écoulé un laps de temps si long entre les crimes dont je vous parle, c'est parce que le coupable a été interrompu : il peut avoir été arrêté pour un autre délit, ou renvoyé dans un hôpital psychiatrique, par exemple. Je ne crois pas vraiment à l'hypothèse de la prison, car dix ou onze mois sont des délais bien courts pour obtenir un jugement, une condamnation, et une libération sur parole.

— Vous n'avez pas songé à un individu échappé de prison, ou même d'un asile ? S'enquit Bolan.

— Mais bien sûr ! s'exclama Fran avec enthousiasme. C'est mon idée depuis le début. Si j'arrive à trouver un homme qui a été emprisonné ou interné pendant les périodes de temps qui nous intéressent, mais qui s'est échappé précisément aux moments où ont été commis les viols, alors ma théorie sera prouvée de manière irréfutable.

— Et où en êtes-vous de vos recherches, à présent ? demanda Bolan.

Elle baissa les yeux.

— Nous avons vérifié les registres de la prison d'État. Résultat négatif. Je commençais à attaquer les établissements psychiatriques quand on m'a mutée à l'étage supérieur. Je dois cependant vous dire que, d'après le médecin légiste qui a examiné Toni Blancanales, celle-ci a été violée par le même individu. Seulement, il n'a pas eu le temps d'aller jusqu'au bout. Toni est donc le seul témoin vivant.

— Qui s'occupe de l'enquête Blancanales, à présent ?

— Enfin... disons que le Commissaire Fawcett dirige les opérations ; en collaboration bien sûr avec les membres de mon ancienne équipe.

— Comment expliquez-vous que la Brigade Criminelle accepte de se charger d'une affaire de viol ?

Fran eut un sourire amer.

— Les gens de la Criminelle sont au-dessus de nous. Ils prennent les cas qu'ils veulent, et les autres n'ont rien à dire.

— Et qui continue d'enquêter pour prouver le bien-fondé de votre théorie, Fran ?

— Mes collègues de la brigade. Ma mutation ne change rien. Tôt ou tard, ils achèveront la vérification de tous les établissements psychiatriques, j'en suis sûre.

— Débrouillez-vous pour que cela ne tarde pas trop, lui conseilla gravement Bolan.

Fran Traynor prit la mouche.

— Vous n'avez pas d'ordre à me donner, monsieur ! s'exclama-t-elle. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je vous parle de tout cela quand j'ignore même ce que vous cherchez !

— Je m'intéresse à la justice, je vous l'ai dit. Et si votre théorie sur ces cinq viols se révèle exacte, croyez-moi, vous aurez levé un gros lièvre, et pas simplement un pauvre cinglé obsédé sexuel. J'aurai sans doute besoin d'une photo du portrait-robot de l'agresseur de Toni, ainsi que de toutes les informations pertinentes visant à montrer le bien-fondé de votre thèse.

Fran se raidit.

— Vous êtes très exigeant, La Mancha ! Je ne ferai rien qui risque de compromettre la police de ma ville.

— Je ne vous ai rien demandé de semblable. Mais si certains de vos supérieurs essaient de couvrir un ou plusieurs coupables, alors vous avez le droit de vous élever publiquement contre eux. Vous ne leur devez strictement rien.

Fran ne répondit pas tout de suite. Elle finit cependant par marmonner :

— Il faudra que j'y réfléchisse...

Bolan hocha la tête.

— En tout cas, vous êtes bien consciente de la situation : notre coupable a raté Toni. Il est donc resté sur sa faim. Nous disposons de combien de temps, à votre avis, avant qu'il ne frappe à nouveau ?

— Je vous ai dit que je voulais réfléchir ! gronda Fran.

Mais sa voix était plus angoissée que furieuse.

Bolan inscrivit un numéro de téléphone – celui de l'appartement de Pol – sur un bout de papier, et se leva.

— Quand vous aurez pris votre décision, vous pourrez me joindre à ce numéro. Et regardez bien où vous mettez les pieds, aujourd'hui !

— Faites-moi confiance, rétorqua-t-elle en souriant... Merci de vous être trouvé là. Vous savez, reprit-elle, je devrais faire une déclaration à la police pour ce qui s'est passé chez moi, cette nuit.

— À votre place, je m'en garderais pour l'instant, assura Bolan.

Voyez plutôt si quelqu'un a l'air surpris de vous voir arriver au bureau, ce matin. Quant au Commissaire Fawcett, je l'enverrai récupérer vos visiteurs du soir dès que je le verrai.

Il sortit de la chambre. Dehors, les premières lueurs de l'aube éclaircissaient le ciel. Décidément, Bolan avait passé avec cette dame-inspecteur, bien plus de temps que prévu. Pourtant, il avait le sentiment que ce n'était pas du temps perdu.

Hélas, il sortait de son entrevue avec Fran Traynor en possession de peu d'éléments susceptibles d'éclaircir la situation. Si la thèse de Fran était juste... et s'il y avait véritablement quelqu'un qui couvrait un ou plusieurs coupables... alors...

Mais hélas, que de « si » !

Certains faits pourtant se dégageaient :

D'abord, on avait bel et bien envoyé des tueurs chez Fran Traynor. Donc ce « on » s'intéressait à sa théorie sur les cinq viols, et par conséquent à Toni Blancanales.

Ensuite, si Toni était le seul témoin oculaire vivant, la seule personne à pouvoir identifier un jour le coupable, le mystérieux « on » pouvait désirer la mettre hors d'état de nuire dans les plus brefs délais.

Enfin, le fou sanguinaire et détraqué que Bolan était venu exterminer à St Paul courait encore en liberté dans les rues, et il avait faim. Il attendait sa chance pour frapper une nouvelle fois. Or, si la théorie de Fran Traynor était juste, ce monstre n'était pas seulement un malade sexuel coupable de six viols, mais un homme cinq fois meurtrier.

CHAPITRE VII

Le Commissaire Jack Fawcett était fatigué et d'une humeur massacrante, mais il se moquait pas mal que tout le monde s'en rende compte.

Il détestait qu'on le tire de son lit aux lueurs de l'aube, pour lui faire traverser toute la ville et se pencher avec componction sur les débris répugnants de deux cadavres criblés de balles. Cela n'avait pourtant rien de nouveau ni d'exceptionnel pour un commissaire de la Brigade Criminelle ; mais pour Jack Fawcett, c'était toujours une corvée, même après quatorze ans de service. Et il ne s'y habituerait jamais.

Il observa d'un œil morne les gendarmes en uniforme qui s'efforçaient de contenir les curieux ensommeillés, pour la plupart en pantoufles et robe de chambre, qui étaient sortis des maisons bordant l'impasse et contemplaient avec une avidité morbide les restes silencieux et sanglants d'une macabre explosion de violence.

Derrière Fawcett, à l'est, le ciel virait au rose, sur la ligne d'horizon. Mais la petite rue était encore sombre, éclairée seulement par les projecteurs des voitures et de la dépanneuse de police.

Et flûte, à la fin ! Si Jack Fawcett ne dormait pas, pourquoi les autres dormiraient-ils ?

La dépanneuse venait de remettre la grosse voiture sur ses roues, et les deux représentants du médecin légiste s'efforçaient d'en sortir un cadavre en piteux état, coincé entre le siège du chauffeur et le volant. Ils y réussirent et l'étendirent sur la chaussée pour un bref examen préliminaire. À la droite de Fawcett gisait, étalé en travers de la rue, un second cadavre en costume d'alpaga.

Un jeune inspecteur, frais émoulu du centre de formation de la police, s'approcha du Commissaire Fawcett avec un air triomphant. Il avait à la main une grosse enveloppe de papier brun dont le contenu cliquetait avec un bruit métallique. Il ouvrit son enveloppe pour montrer à Fawcett de scintillantes capsules de balles :

— Des 9 mm, annonça-t-il fièrement. Nous en avons trouvé plus d'une douzaine, par là-bas, précisa-t-il avec un geste du pouce pour indiquer le milieu de l'impasse.

Fawcett grommela vaguement quelque chose, peu enclin à s'appesantir sur des évidences à cette heure indue du petit matin.

Mais le jeune inspecteur, trop désireux de montrer son savoir et ses compétences à un de ses supérieurs, ne se laissa pas démonter pour autant.

— Sans doute une Uzi, reprit-il avec un sérieux inébranlable, ou un M 79 Smith and Wesson. Bien sûr, on peut penser aussi à...

— Et les cadavres, coupa brutalement Fawcett, on a retrouvé leur artillerie ?

Le jeune inspecteur parut interdit, brusquement, puis hochait lentement la tête.

— Euh, oui, monsieur, fit-il. Nous avons récupéré un 38 avec silencieux près de l'endroit où le véhicule s'est retourné, et le chauffeur portait sur lui un 45. Le 38 avait été utilisé très récemment.

Fawcett exhiba un sourire sardonique.

— Règlement de comptes en bonne et due forme, marmonna-t-il comme pour lui-même.

— Comment cela ?

Fawcett ricana tout en pointant un index vengeur sur la scène, au milieu de l'impasse.

— Vous avez des yeux pour voir, non ? fit-il, agressif. Ces crapules ont rappliqué ici toutes voiles dehors, prêtes à mitrailler. Seulement elles n'étaient pas vraiment prêtes, si vous me comprenez.

— D'après vous, c'est un règlement de comptes du Milieu ? s'enquit le jeune homme, tout excité, soudain.

Le Commissaire Fawcett haussa les épaules avec fatalisme.

— Quoi d'autre ?

L'inspecteur fronça les sourcils :

— Peut-être une... enfin, une bagarre entre extrémistes... ou... ?

Fawcett ricana méchamment :

— Quand et où avez-vous vu des extrémistes se balader après minuit en costard d'alpaga ?

Le jeune inspecteur rougit, et se détourna à demi de son supérieur pour cacher sa confusion. Fawcett sentit alors qu'il était en train de se faire un ennemi à vie. Il baissa le ton pour demander d'une voix un peu radoucie :

— Écoutez, pourquoi vous n'achevez pas le constat, après quoi vous pourrez commencer le rapport. Vous savez faire cela, j'imagine ?

L'inspecteur retrouva immédiatement son enthousiasme, comprenant qu'on le chargeait provisoirement de l'enquête.

— Oui, monsieur ! Tout de suite, monsieur ! Aboya-t-il.

Fawcett crut un instant qu'il allait se mettre au garde-à-vous...

Le jeune homme s'éloigna à la hâte, pour donner des ordres sonores et péremptaires à deux sergents en uniforme, avant de se précipiter pour examiner les restes de la voiture criblée de balles.

Fawcett s'approcha alors à pas lents de l'assistant du Coroner, un homme d'un certain âge qu'il connaissait depuis toujours et qui parfois savait se comporter en ami. Il était accroupi près du cadavre du chauffeur. En voyant venir Fawcett, il leva sur lui un oeil sarcastique :

— Tiens, tiens, fit-il, je croyais que vous n'étiez de service qu'après le lever du soleil ?

Fawcett eut un sourire grinçant, et flanqua une grande tape sur l'épaule du gars.

— Je bosse quand on me sonne, grogna-t-il. Quelqu'un pense sans doute que cette viande froide est de premier choix, alors on me l'a réservée.

Un des représentants du médecin légiste leva un sourcil intéressé.

— Ce quelqu'un pourrait bien avoir tapé juste, observa-t-il. Je n'ai pas vu de truc de ce genre depuis au moins deux ou trois ans !

— Dois-je vous demander ce qui a provoqué la mort de cet individu ? S'enquit Fawcett sans dissimuler son sarcasme.

L'assistant du coroner s'accroupit sur ses talons et eut un sourire grinçant.

— Vous avez le choix, fit-il aimablement. Nombreuses blessures par balles dans la tête et dans le thorax. Lésions internes importantes à première vue, dues au choc du retournement de la voiture. Ces gars-là ont eu une sacrée nuit !

— Vous croyez qu'ils appartenaient au Syndicat ? s'enquit Fawcett en baissant le ton.

L'assistant du médecin légiste hocha la tête :

— Pardi ! À part ceux-là, qui s'amuse encore à ces petits jeux, de nos jours ?

— Personne en effet, soupira Fawcett avec lassitude. Bon, ajouta-t-il, vous me ferez passer une copie de votre rapport.

L'assistant sourit tout en allumant une cigarette.

— OK, mais le définitif seulement.

Le Commissaire Fawcett grommela vaguement quelques mots avant de tourner les talons pour regagner sa voiture banalisée.

Il s'apprêtait à en ouvrir la portière quand un individu très grand, vêtu d'un élégant costume sombre surgit brusquement à côté de lui, comme venu de nulle part. Fawcett cligna des yeux par deux fois et jeta un rapide regard alentour, se demandant d'où diable sortait ce type.

— Jack Fawcett ? demanda la grand inconnu avec un mince sourire !

Le commissaire plissa des yeux d'un air méfiant :

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu sortit rapidement une carte officielle, qu'il ouvrit l'espace d'une seconde et rempocha sans laisser le temps à Fawcett de la lire.

— La Mancha, de la Police Fédérale, fit-il, tout sourire disparu. Nous avons certaines choses à nous dire.

Fawcett poussa un profond soupir résigné.

— Je vois, fit-il.

L'inconnu leva un sourcil surpris.

— Comment cela ?

— Oh, chaque fois que les syndiqués commencent à se tirer dedans, les Fédés ne sont pas loin.

L'homme qui répondait au nom de La Mancha eut un geste du menton en direction des officiels qui s'activaient auprès de la voiture criblée de balles et des deux cadavres.

— Parce que vous pensez que c'est un coup du Syndicat ?

— Que diable ! Bien sûr ! Aboya Fawcett. C'est signé !

L'inconnu faisait le tour de la voiture de Fawcett, maintenant, et, sans même demander son avis au commissaire, il s'installa à la place du passager.

— Allons faire un tour, voulez-vous ? Suggéra-t-il aimablement. Je suis garé un peu plus loin.

Jurant doucement dans sa barbe devant l'attitude délibérément supérieure du flic fédéral, le Commissaire Fawcett se glissa au volant, et mit sa voiture en route.

— St Paul et Minneapolis sont généralement des villes bien tranquilles, Jack, observa La Mancha.

Fawcett haussa les épaules, agacé que cet inconnu l'appelle par son prénom.

— Bien sûr, bien sûr, mais avec ces brutes du Syndicat, on ne peut jamais savoir. Ils se seront laissé entraîner dans une histoire de vendetta, je suppose.

— Peut-être...

La Mancha ne cachait pas son scepticisme, et Fawcett se raidit tout en lui lançant un regard de biais.

— Vous n'êtes pas de cet avis ? demanda-t-il.

La Mancha ne répondit pas ; il changea de sujet.

— Comment ça se passe, à la Criminelle, ces temps-ci, Jack ?

— La Criminelle ? Oh, rien de bien particulier. Pourquoi ?

— J'ai entendu dire que vous aviez sur les bras un détraqué qui n'aime pas beaucoup les femmes ?

Et voilà : froid, tranquille, le tout assorti d'un bon sourire ! Fawcett sursauta presque, espérant en même temps que son passager ne s'apercevait de rien. Tout au fond de lui, il sentit son estomac se nouer.

— Eh bien, c'est vous qui m'apprenez la nouvelle, répondit-il au bout d'un moment en essayant de prendre un ton léger.

— Sans blague !

Ce salopard de La Mancha était calme, relax, et traitait tout bonnement Jack Fawcett de menteur sans le dire carrément ! Le commissaire sentit la rage lui monter à la gorge, mais il s'efforça de se calmer et arrêta doucement la voiture le long du trottoir. Puis, se

tournant vers son passager, il demanda d'une voix soigneusement contrôlée :

— Que voulez-vous dire exactement ? En quoi la Brigade Fédérale contre le crime organisé s'intéresse-t-elle à un détraqué ?

— Qui vous dit que j'appartenais à la Brigade contre le crime organisé ?

Et ce salaud continuait de sourire !

Fawcett avait horriblement mal au ventre, à présent ; la tête commençait à lui tourner.

— Oh... j'ai tout de suite pensé que...

Le Fédé continuait de sourire, mais d'un sourire sans chaleur.

— Vous savez qu'il ne faut jamais penser trop vite, Jack.

— OK, que voulez-vous, exactement ?

— Je fais partie du GOS, déclara simplement La Mancha. Groupe d'Opérations Sensibles.

Fawcett ne parut pas particulièrement impressionné.

— Je... enfin, je crois n'avoir jamais entendu parler de ce groupe, fit-il.

— Dommage, reprit La Mancha. C'est une lacune, chez quelqu'un de votre rang.

Fawcett eut l'impression que l'on venait de le gifler.

— Bon, d'accord, dit-il en s'efforçant de garder un ton neutre. Pouvez-vous me dire pourquoi vous êtes ici ?

— J'avais certaines questions à vous poser sur ce détraqué qui n'aime pas les femmes.

— Je vous ai déjà dit que nous n'avions aucune affaire de détraqué, sexuel ou pas. J'ignore d'où vous tirez vos informations, mais...

— En effet, coupa paisiblement l'inconnu, vous ignorez d'où je tire mes informations.

Jack Fawcett se sentait maintenant comme un vieux pneu qui, tout doucement, se dégonflait :

— Ecoutez, La Mancha, quelqu'un vous a raconté des salades, passez-moi l'expression. Si nous courions après un détraqué ou un maniaque, sachez bien que je serais le premier informé. De toute façon, je ne pourrais pas l'ignorer...

— C'est bien ce que je pensais, fit songeusement La Mancha en hochant la tête.

Fawcett sentit ses mains se crispier sur le volant.

— Bon ! déclara-t-il. Vous m'avez posé une question, je vous ai répondu. Nous sommes d'accord ?

— L'avenir dira...

— Mais merde, à la fin !...

— Dites-moi, Jack, en ce qui concerne ces deux cadavres, là-bas, je crois qu'il faut que vous réfléchissiez à nouveau sur leur connexion

avec le Syndicat du Crime.

Fawcett sentait qu'il avançait sur un terrain plus stable, à présent, et son assurance lui revenait.

— Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ? demanda-t-il.

— Une intuition personnelle, disons, répliqua La Mancha avec son éternel sourire. Et, tant que vous y êtes, vous devriez aller récupérer les trois suivants.

Fawcett, du coup, ne savait franchement plus à quoi s'en tenir.

— Quels trois suivants ? demanda-t-il stupéfait.

— Trois cadavres, voyons, Jack, précisa patiemment La Mancha.

Et il se mit en devoir d'expliquer au Commissaire Jack Fawcett, littéralement confondu, où il trouverait une Cadillac dont le coffre contenait trois corps raides et froids. Il sortit ensuite de la voiture et, se penchant à la vitre, il ajouta :

— Et surtout ne pensez pas trop vite, Commissaire. Nous n'aimerions pas qu'un fonctionnaire de votre rang se ridiculise, parce qu'il aurait hâtivement – voire délibérément – tiré des conclusions erronées.

Jack Fawcett se figea.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, monsieur.

Le grand homme eut à nouveau son mince sourire.

— OK, je vous contacterai, au cas où vous auriez changé de point de vue.

Fawcett cherchait désespérément une riposte cinglante, quand il s'aperçut que l'inconnu avait purement et simplement disparu. En tendant le cou, il aperçut vaguement, dans le rétroviseur, une silhouette qui s'estompait au bout de la rue. Il resta un long moment immobile au volant, puis se décida enfin à remettre sa voiture en marche.

« J'ai entendu dire que vous aviez sur les bras un détraqué qui n'aime pas les femmes... »

Fawcett jura, et s'en donna même à cœur joie. Le commissaire de la Brigade Criminelle avait du pain sur la planche ! Il lui fallait découvrir au plus vite jusqu'à quel point cet inconnu de la Police Fédérale était au parfum, et de qui il tirait ses informations.

Et par la même occasion, Fawcett en profiterait pour vérifier qui était ce M. La Mancha. Sa carte fédérale semblait en règle, à première vue, et pourtant...

Une autre pensée traversa brutalement l'esprit du Commissaire Fawcett, excluant toutes les autres.

Il lui fallait prévenir le préfet de police, et sans tarder encore ! Le plus tôt serait le mieux.

Il consulta sa montre, fronça les sourcils : il n'était pas encore une heure convenable !

Le préfet de police avait horreur d'être réveillé à l'aube ! À son âge, il est vrai, on était habitué à des horaires de banquier.

Fawcett eut un sourire amer comme pour lui-même. ***Si je ne dors pas, pourquoi les autres dormiraient-ils ?*** songea-t-il.

Mais il ne se sentait ni fier, ni joyeux et, tout au fond de lui, il savait bien que son estomac était encore noué.

À vrai dire, sa seconde corvée de la matinée ne lui souriait guère... pas plus que l'entrevue qui l'attendait, d'ailleurs.

CHAPITRE VIII

Mack Bolan, alias John Phoenix et, tout récemment, Frank La Mancha, sortit de son entrevue avec Jack Fawcett bien persuadé que le commissaire de la Brigade Criminelle en cachait long.

Mais quoi, au juste ?

À l'évidence, Bolan avait touché un point hyper-névralgique en parlant de son « détraqué ». Mais cela ne suffisait pas à prouver qu'un fonctionnaire de la police avec quatorze années de ce service derrière lui était coupable de sabotage de preuves pour protéger un assassin. Néanmoins, la réaction de Fawcett méritait que l'on garde un œil vigilant sur le commissaire en question.

Bolan prit d'abord contact avec Pol Blancanales grâce à sa petite radio. Le Politicien répondit au second bip-bip.

— Super Ex Un, fit-il d'une voix métallique. Je te reçois, Homme de Pierre.

— Comment est la malade ?

— Rien de nouveau. Elle s'énerve un peu.

— Ne la laisse pas sortir. Je ratisse partout, pour l'instant.

— Vas-y doucement, tout de même. Tu pourrais tomber sur du vilain, répliqua Pol, soucieux. On vient d'avoir un coup de fil de notre amie de la police. Elle désire voir La Mancha au plus vite.

— Où ? fit Bolan.

Blancanales lui donna l'adresse d'un restaurant ouvert toute la nuit, non loin de Kellog Boulevard, et lui dit que Fran Traynor avait laissé un numéro de téléphone. Elle attendait un contact de La Mancha pour filer.

L'Exécuteur consulta sa montre.

— Dis-lui de se trouver à l'endroit prévu dans un quart d'heure.

— OK, fit Pol. Dans un quart d'heure. Compris.

— Sais-tu ce que veut la dame ? lui demanda Bolan.

Pol réfléchit un instant avant de répondre :

— Non, rien de précis. Elle semblait toute retournée, au téléphone. Nerveuse comme une puce.

— OK. Dis-moi, tu connais des gens, au service d'immatriculation des véhicules ?

— Oui, j'y ai mes entrées. Pourquoi ? Tu as des numéros pour moi ?

Bolan lui donna rapidement le numéro d'immatriculation du véhicule qu'ils avaient mis hors d'état de nuire en revenant de l'aéroport, ainsi que celui de la Cadillac qu'il avait trouvée chez Fran

Traynor.

— J'ai besoin de ces renseignements au plus vite, conclut-il.

— C'est bon, je m'en occupe.

Pol Blancanales coupa la communication, et Bolan remit sa radio dans sa poche. Après quoi, il fit effectuer un demi-tour serré à sa voiture de location.

Qu'avait-il bien pu arriver à Fran Traynor pour qu'elle fut plus bouleversée encore qu'après sa noyade ratée de peu ? En désespoir de cause, incapable de trouver une réponse, Mack s'efforça de penser à autre chose.

Si madame l'inspecteur réussissait à lui fournir les informations dont il avait besoin, Bolan ferait du grabuge dans les deux villes jumelles de St Paul et Minneapolis ! Et bon Dieu, il était prêt à retourner ciel et terre !...

Le Préfet de police Roger Smalley était debout bien plus tôt qu'à l'ordinaire. En effet, le coup de fil du Commissaire Jack Fawcett l'avait fortement contrarié.

Fawcett n'était plus lui-même au téléphone : presque incapable d'aligner deux phrases cohérentes ; si bien que Smalley s'était vu contraint de l'inviter à passer chez lui pour lui expliquer son problème de vive voix. Et voilà pourquoi, à cette heure indue du matin, Roger Smalley allumait son premier cigare, confortablement installé dans un profond fauteuil de cuir de sa bibliothèque.

Le Préfet de police Smalley recevait parfois de ces appels très matinaux, mais ils provenaient généralement de ses supérieurs. Rarement de ses subordonnés. Or, à l'âge de cinquante-deux ans, lorsque l'on était presque au sommet dans la police d'une ville de l'importance de St Paul, on avait de moins en moins de supérieurs ; quant aux subordonnés, ils savaient qu'en règle générale mieux valait réserver les appels téléphoniques pour les heures ouvrables.

Jack Fawcett avait donc quelque chose de vraiment extraordinaire à raconter, pour éveiller le préfet aux aurores et lui demander un entretien. Raison pour laquelle Smalley n'était pas seulement contrarié, mais également un peu nerveux.

D'ailleurs, dans l'intérêt même du Commissaire Fawcett, il était à souhaiter qu'il s'agisse d'une nouvelle exceptionnelle, sinon...

Smalley entendit un coup discret à la porte de derrière et se leva pour faire entrer Fawcett par la cuisine. Dans la pâle lumière du petit jour, le commissaire paraissait plus calme qu'au téléphone, mais pas vraiment détendu non plus.

— Bonjour, monsieur, attaqua Fawcett d'une voix un peu précipitée. Je suis navré d'arriver à une heure pareille.

Smalley s'efforça de produire un mince sourire, avant de tourner le dos au commissaire.

— Par ici, dit-il un peu sèchement. Et faites attention de ne pas claquer la porte.

Fawcett suivit son supérieur dans la bibliothèque ; les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre dans de profonds fauteuils. Smalley poussa la boîte de cigares Vers son hôte.

— Vous en voulez un ?

Fawcett secoua la tête.

— Merci... j'essaie à nouveau de m'arrêter de fumer.

— Alors, reprit Smalley, qu'est-ce qui est donc assez urgent pour que vous me tiriez du lit à cinq heures et demie du matin ?

— Je crains que nous n'ayons de sérieux ennuis, avoua doucement Fawcett.

Smalley fronça ses sourcils poivre et sel.

— Vous me l'avez déjà dit au téléphone, Jack. Soyez un peu plus précis, je vous prie.

— Je ne sais pas par où commencer, monsieur, bredouilla le commissaire mal à l'aise. Enfin... pour être honnête, je n'y comprends rien moi-même.

Smalley eut un soupir résigné, et exhala un nuage de fumée bleue.

— Prenez tout votre temps, Jack, fit-il enfin. Commencez par le début.

Fawcett prit une longue inspiration qu'il retint un moment dans ses poumons, comme pour calmer ses nerfs, puis expira en sifflant.

Ce rituel achevé, il se mit en devoir de raconter à Smalley la fusillade de la nuit, sa rencontre et sa discussion nébuleuse avec un homme du nom de La Mancha ; puis la découverte consécutive de trois cadavres supplémentaires dans le coffre d'une Cadillac, exactement là où l'inconnu lui avait assuré qu'il trouverait la voiture. Quand il eut achevé son récit, les deux hommes se regardèrent sans parler de longues minutes, à travers la fumée du cigare de Smalley.

Enfin, le préfet de police rompit le silence :

— Et vous pensez que ces deux tueries ont un rapport avec le problème qui nous intéresse ?

Fawcett haussa les épaules.

— Ce type, ce La Mancha, a l'air de le croire, et je puis vous assurer qu'il ne s'est pas trompé sur le second chargement de macchabées. Honnêtement, monsieur, je ne sais que penser.

— À mon avis, il court après du vent, murmura Smalley sur le ton de la confiance. Quel lien pourrait-il y avoir, logiquement, Jack ?

Le commissaire secoua la tête, visiblement perplexe :

— Je l'ignore... À moins que... il doit tout de même y avoir quelque chose, monsieur. Jamais les Fédés ne s'intéresseraient à un crime sadique s'ils ne pensaient pas trouver derrière un filon beaucoup plus important.

— Plus important, dites-vous, Jack ? À quoi songez-vous exactement ?

Le commissaire réfléchit un long moment avant de répondre, d'une voix mal assurée :

— Si quelqu'un, par hasard, n'avait pas su tenir sa langue, depuis les temps...

Roger Smalley se pencha en avant, et souffla sa fumée en plein dans le visage de Fawcett.

— Personne n'est au courant, bon Dieu ! Vous le savez bien ! Personne, en tout cas, qui risquerait de se mettre à table. Les enjeux sont trop gros à ce niveau...

— Vous avez sans doute raison, mais...

Fawcett n'acheva pas sa phrase. Visiblement il n'était convaincu de rien.

— Allez-y, exprimez le fond de votre pensée, insista Smalley.

— Je songe à Traynor, monsieur, avoua lentement Fawcett. Elle se doute de quelque chose, je le sais.

Le préfet de police eut un sourire plein de patience :

— Elle est hors circuit, à présent, Jack ! Combien de fois devrai-je vous le répéter ? Oubliez donc notre amie Traynor.

— Elle peut tout de même être dangereuse, s'obstina Fawcett.

— Du calme, commissaire, du calme ! fit Smalley d'un ton péremptoire. Vous cherchez des difficultés là où tout est clair. Laissez-moi Traynor. Je m'en occupe.

— Et ce type qui dit s'appeler La Mancha ?

Smalley haussa les épaules.

— Je vais un peu me renseigner. En attendant, gardez votre sang-froid. Et faites-moi savoir si ce type vous contacte à nouveau.

Fawcett hocha la tête.

— Bien, monsieur, je n'y manquerai pas.

— À propos, reprit Smalley, notre petit problème annexe est réglé maintenant ?

— Comment ? Oh, oui, oui. Je crois, en tout cas.

— Vous n'en êtes pas sûr, Jack ?

Smalley avait une voix de glace, subitement.

— C'est que... enfin, je veux dire... la fille s'entête toujours, mais nous avons tout gelé autour d'elle. Et, de toute façon, que sait-elle exactement ?

Smalley haussa les épaules.

— Elle est malgré tout témoin, c'est indéniable. Elle pourrait avoir un coup de chance...

Fawcett secoua vigoureusement la tête.

— Sûrement pas. J'ai fait mettre à l'ombre tous les portraits-robots, et la description verbale que cette fille nous a donnée pourrait

correspondre à tous les mauvais garçons de St Paul et Minneapolis réunis.

— Je souhaite que vous ayez raison, Commissaire Fawcett.

La voix à nouveau, était de marbre.

— Vous savez bien que je ne néglige aucun détail, protesta faiblement Fawcett.

Smalley lui lança un regard dur, puis brusquement se détendit :

— Je le sais en effet, et voilà pourquoi je m'en remets à vous. OK ?... J'ai maintenant pas mal de coups de téléphone à donner.

— Allez-vous prévenir M. X ? demanda Fawcett.

Smalley eut un mince sourire à l'adresse de son subordonné.

— Pourquoi pas ? Après tout, c'est lui la source de toute cette histoire. Et si quelqu'un doit se faire du souci, pourquoi pas lui ?

Les deux hommes eurent un ricanement de connivence, puis Fawcett se leva pour prendre congé.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, fit-il vivement, alors que Smalley ne faisait pas mine de le raccompagner. Je connais le chemin.

— C'est bon. À bientôt donc, Jack. Et surtout, n'oubliez pas de garder votre sang-froid !

Quand Fawcett eut disparu, le préfet s'empara de son téléphone. Il posa le combiné contre son oreille, écouta longuement la tonalité tout en réfléchissant.

Fawcett avait une trouille de tous les diables, pas de doute là-dessus. Mais Smalley ignorait encore si le commissaire avait tort ou raison de se mettre dans un état pareil. Lui, de toute façon, en bon préfet de police rusé et avisé, il jouerait la prudence. Bien sûr, l'intrusion de ce flic fédé n'était pas bien claire, surtout après les deux fusillades de la nuit, mais Roger Smalley n'allait pas paniquer avant d'avoir analysé et, éventuellement, épuisé toutes les hypothèses et possibilités logiques.

Il commencerait par passer certains coups de fil. Après tout, on ne devenait préfet de police d'une ville de l'importance de St Paul sans s'être fait certaines relations dans les hautes sphères. Et si ce La Mancha – ou prétendu tel marchait sur les plates-bandes de Fawcett, certains en haut lieu en seraient informés...

Pour finir sur un morceau de choix, Smalley avertirait M. X. Une perspective pas déplaisante du tout...

Roger Smalley se sourit à lui-même : le premier sourire sincère et spontané, depuis qu'il avait été réveillé par l'appel de Fawcett. Et toujours souriant, il commença de composer un numéro sur son appareil.

Oui, la journée s'annonçait superbe et chaude, songeait-il, les yeux perdus vers la fenêtre. Si quelqu'un devait transpirer, pourquoi pas celui qui avait déclenché cette sale affaire de mœurs ?

Le sourire de Roger Smalley se figea. Brusquement son expression ressemblait à celle d'un mauvais fauve prédateur sculpté dans la pierre...

CHAPITRE IX

Le restaurant qu'avait désigné Fran Traynor pour son rendez-vous avec Bolan était un de ces établissements d'une chaîne *fast food*, où le décor et l'odeur sont toujours les mêmes. Bolan choisit une table dans un coin, loin de la grande baie vitrée de l'entrée, et se plaça de façon à pouvoir surveiller la porte. Il attaqua sa première tasse de café, quand Fran Traynor entra.

Elle jeta un regard circulaire dans la salle et, dès qu'elle eut repéré Bolan, se dirigea vivement vers sa table pour se glisser sur le siège, en face de lui. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à ce qu'une serveuse s'approche avec la tasse de café de Fran.

Celle-ci en but une gorgée avant de se décider à attaquer.

— J'ai beaucoup réfléchi à notre discussion.

— Et qu'avez-vous décidé, en fin de compte ?

Elle hésita.

— D'abord, pas grand-chose, avoua-t-elle. Je voulais continuer mes recherches toute seule. Mais à présent... enfin... je me dis que vous avez peut-être raison.

— Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? S'enquit Bolan avec curiosité.

Il avait remarqué que ses mains tremblaient, mais feignit de n'en rien voir.

— Après votre départ, reprit la jeune femme, j'ai appelé une de mes amies, de mon ancienne brigade. Une fille sûre qui m'avait beaucoup aidée, quand nous avons mis notre unité sur pied. Or elle m'a dit que l'on avait subtilisé tous les portraits-robots de l'agresseur de Toni Blancanales.

Bolan fronça les sourcils.

— Et qui a fait cela, à votre avis ?

La jeune femme lui lança un regard brûlant d'excitation.

— Jack Fawcett ! Cela ne peut être que lui ! Hélas, je ne puis le prouver pour l'instant. Oh, je sais, cela paraît stupide d'avancer une accusation pareille ! Mais que voulez-vous, l'intuition féminine, ça existe...

— Il serait très compliqué de faire dessiner un nouveau portrait-robot ? demanda Bolan.

— Ce n'est pas la peine, s'exclama Fran Traynor avec un air de triomphe.

Et, d'un geste large, elle sortit de son sac un cliché de format carte postale qu'elle posa sur la table devant Bolan.

Celui-ci examina le portrait attentivement : c'était le visage d'un homme très jeune, avec des yeux assez écartés, un nez aquilin, et une bouche mince, presque sans lèvres. Le tout encadré de cheveux un peu longs, cachant les oreilles.

Malheureusement, aucune cicatrice, aucun signe distinctif, rien qui singularisât ce visage de milliers d'autres, à St Paul ou ailleurs.

Bolan cependant continua de regarder la photo, s'efforçant de voir au-delà des apparences, pour tenter de se faire une idée du personnage qui possédait ce visage. Mais peine perdue : le portrait était sans vie, il n'évoquait strictement rien.

Fran Traynor devait lire dans ses pensées, car elle observa :

— Cela n'apporte pas grand-chose, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Je pense pourtant avoir un peu rétréci le champ de nos recherches, reprit-elle sur un ton de conspirateur.

Bolan attendit.

— Une des filles de mon ancienne brigade a essayé vainement de m'appeler, cette nuit, mais... nous étions déjà partis pour le motel. La vérification de tous les établissements psychiatriques de l'État est terminée. Comme vous le voyez, mes collaboratrices n'ont pas chômé.

Bolan sentit naître en lui un regain d'enthousiasme et laissa parler Fran.

— Nous avons quatre cas possibles, déclara la jeune femme. Tous les quatre, internés depuis plus de deux ans, et se sont échappés pendant les périodes qui nous intéressent.

— Quatre ? S'étonna Bolan. Cela fait beaucoup, il me semble.

— Attendez une seconde. Si nous procédons par élimination, nous pouvons gagner encore en précision. L'un de nos quatre suspects est mort, et deux autres sont à nouveau internés en ce moment. Il ne nous en reste plus qu'un, par conséquent.

L'air assez satisfait, elle but une gorgée de café.

Intentionnellement, Bolan prit un ton méfiant.

— Vous partez donc du principe que celui qui a violé Toni Blancanales est également le meurtrier des cinq autres victimes, n'est-ce pas ? Mais en admettant que vous vous trompiez, les deux internés encore vivants peuvent figurer sur votre liste de suspects. Il faut donc trouver un lien irréfutable entre le viol de Toni et vos cinq meurtres.

Fran secoua résolument la tête.

— Je suis sûre de ce que j'avance, La Mancha. Ce quatrième détraqué qui court toujours est notre homme. Je le sais !

— OK, annoncez la couleur.

Elle prit un ton neutre pour débiter, comme une récitation apprise par cœur :

— Courtney Gilman, vingt-trois ans, initialement placé en

institution psychiatrique par sa famille, il y a deux ans et demi. C'est-à-dire juste après notre premier viol doublé d'assassinat. Il s'est enfui onze mois plus tard, un peu avant le second et le troisième meurtre, mais a été ré-interné dans le mois qui a suivi ; il est resté sage pendant dix mois. Puis il s'est échappé à nouveau, et nous avons nos meurtres quatre et cinq. Tout de suite après, sa famille l'a ramené dans la clinique psychiatrique.

— Et où est-il à présent ? S'enquit Bolan tout en connaissant d'avance la réponse.

— Nul ne le sait, déclara Fran. Il a assommé un gardien, et s'est évadé, il y a onze jours, c'est-à-dire très exactement une semaine avant l'agression de Toni Blancanales.

— En effet, soupira Bolan, tout cela est fort intéressant, troublant, même. Mais un point demeure mystérieux : Pourquoi Fawcett, ou n'importe qui d'autre, prendrait-il le risque de couvrir votre suspect ?

La question parut surprendre Fran Traynor.

— Comment ? Oh, bien sûr, vous ne pouvez pas savoir. Courtney Gilman est le fils unique de Thomas Gilman.

Elle attendit une réaction de Bolan ; comme rien ne venait, elle comprit qu'elle n'avait pas produit l'effet escompté.

— Tom Gilman est un des Représentants du Minnesota au Congrès, expliqua-t-elle. Et l'on chuchote beaucoup qu'il sera notre prochain Gouverneur d'État.

— Donc, il s'agirait d'une mauvaise magouille politique, résuma Bolan.

— Pas impossible, admit Fran. Ou une affaire de chantage, je l'ignore encore. Mais au moins, c'est une piste.

— Une piste seulement, Fran, observa gravement Bolan. Il reste encore tant d'éléments à vérifier. Où peut-on trouver ce Gilman ? Le père, je veux dire.

— Ici même, à St Paul, bien sûr. Je crois savoir qu'il est originaire du nord de l'État, mais comme St Paul est la capitale du Minnesota, c'est ici que tout se passe. Il a d'abord été élu au Conseil d'État du Minnesota, puis il est passé au Congrès, et tout le monde s'accorde à dire qu'il ne sera satisfait que lorsqu'il sera Gouverneur. Si son fils est notre coupable...

— Vous faites bien de dire « si », observa Bolan.

— OK, vous avez raison, admit la jeune femme, mais vous savez, M. Gilman aurait beaucoup à perdre si la presse et les médias le présentaient comme le père d'un assassin détraqué et maniaque sexuel. Il a très bien pu... enfin... disons s'entendre avec Fawcett, ou quelqu'un de plus haut placé.

Bolan réfléchit un moment avant de soupirer.

— Hélas, nous travaillons sur des hypothèses, rien de plus, et il en

faut bien davantage pour accuser quelqu'un !

— Nous pouvons tout de même vérifier certains éléments, insista Fran ; essayer de voir Gilman, par exemple.

Bolan secoua résolument la tête.

— Ne dites pas « nous », Fran. C'est à moi de jouer. Vous ignorez jusqu'aux règles du jeu !

Elle prit immédiatement la mouche et, redressant fièrement la tête, s'exclama :

— Je suis officier de police, La Mancha ! Et St Paul est mon territoire, pas le vôtre. Vous vous prenez pour qui !

Bolan la coupa doucement mais fermement :

— Allons Fran, soyez réaliste ! vous soupçonnez Fawcett. Si vous avez raison, croyez-vous qu'il ait agi sans la connivence de quelqu'un de très haut placé ? Que pouvez-vous faire toute seule ?

— J'ai mes amies, celles de mon ancienne brigade, protesta faiblement la jeune femme.

— Vous savez très bien quelles seront aussi ligotées que vous. Voyons, Fran, il faut regarder la situation bien en face.

Mais l'inspecteur Traynor avait l'air fermement décidé à ne pas se laisser marcher sur les pieds.

— Je suis désolée, La Mancha, je ne vais pas servir cette affaire à la Police Fédérale sur un plateau d'argent. La police du Minnesota est capable de laver son linge sale elle-même.

Bolan la regarda longuement avant de déclarer :

— Navré, Fran, mais il vous faut passer la main. Et d'ailleurs, c'est déjà fait, vous le savez très bien.

Puis, avec un chaud sourire, il ajouta :

— Vous m'avez été très utile ! Et vous pouvez sans doute l'être davantage encore.

— Comment cela ?

— Expliquez-moi ce qui pousse un individu à violer, fit-il simplement.

Elle le regarda sans répondre.

— Oui, reprit Bolan, pourquoi un détraqué se met-il un beau jour à agresser des femmes ? Il faut que je le comprenne, pour savoir où dénicher notre homme.

— Attention, fit-elle d'une voix sourde, rien n'est vraiment clair dans la tête d'un fou.

— Mais pourquoi choisit-il de violer, plutôt que de jouer les pyromanes, ou de dévaliser les stations-service, par exemple ?

Fran leva les yeux pour regarder Bolan bien en face.

— Le viol, est un acte de violence, pas un acte sexuel, déclara-t-elle avec assurance. Si vous réfléchissez, ce n'est pas tellement différent de l'acte qui consiste à tirer sur quelqu'un ou à le battre à mort.

Bolan hocha la tête, avant de demander.

— Mais que se passe-t-il avant l'acte lui-même ? Quel facteur le déclenche ?

— Ceux qui violent ont peut-être des complexes d'infériorité, répliqua-t-elle. Ils ont besoin de se rassurer en commettant un acte de violence sur quelqu'un qu'ils tiennent à leur merci. C'est une des nombreuses théories, en tout cas. Ils obéissent à des pulsions émotionnelles, et non purement sexuelles. Et à chaque agression, ils réaffirment leur identité, en obligeant leur victime à la reconnaître avec eux. Pendant ces courts moments, ils ont le sentiment d'exister, parce qu'on ne les ignore pas.

— Les gens qui violent sont-ils des tueurs, habituellement ?

— Non, c'est même très rare. Un sur mille, peut-être. L'assassin qui nous intéresse appartient à une race bien particulière.

— Un misogyne poussé à l'extrême ?

— Peut-être, mais pas forcément. Il hait sans doute tout le monde, et lui-même pardessus tout. S'il traque les femmes la nuit, c'est parce qu'il n'a pas le courage de balancer des bombes dans les supermarchés, ou de tirer sur les flics du haut d'une tour.

— C'est le portrait robot qui vous rend si affirmative ?

Fran sourit.

— Vous oubliez les rapports des médecins légistes, fit-elle. Les crimes qui nous intéressent ne sont pas seulement semblables extérieurement. Ils portent la signature de leur auteur. Avec un peu d'expérience, on s'aperçoit qu'un crime est toujours signé de la personnalité de celui qui l'a commis.

Bolan hocha la tête : il comprenait fort bien en effet. Les cannibales de la Mafia, les vautours terroristes eux aussi signaient leurs crimes contre les honnêtes gens.

— Continuez, fit-il, pressant.

Fran réfléchit un moment comme pour mettre de l'ordre dans ses pensées de façon à les exprimer plus clairement, puis elle reprit :

— Ce détraqué viole ses victimes avant de les tuer à coups de couteau. Il les mutile ignoblement, mais jamais au niveau du sexe.

— Qu'entendez-vous par là, Fran ?

— Vous vous souvenez de Jack l'Éventreur, ce cinglé qui semait la panique dans Londres, il y a quatre-vingt-dix ans ? Celui-là ne violait jamais ses victimes ; en revanche, il les mutilait avec un sadisme inégalé : en particulier, il leur enlevait leurs organes sexuels que l'on ne retrouvait jamais. Voilà ce que l'on appelle une perversion sexuelle.

— Et notre détraqué n'est pas Jack l'Éventreur, c'est ça ?

Fran secoua résolument la tête.

— Ils sont aussi différents que le jour et la nuit. En surface, bien sûr, on trouve certaines similitudes, mais notre psychotique tue sans

obsession sexuelle. Il défigure ses victimes, les amoindrit, comme si, par ce fait même, il se sentait plus fort, supérieur... comme s'il s'attribuait ce qu'il enlève aux autres.

— À votre avis, il est fou ?

Fran haussa les épaules.

— D'un point de vue médical, sans aucun doute. D'un point de vue légal, c'est autre chose.

— Que se passera-t-il s'il est arrêté ?

— Cela dépend. Évidemment, s'il y a une sorte de complot visant à le couvrir, il sera sans doute remplacé en institution, ni vu ni connu. Seulement, nous savons qu'il s'en est déjà échappé trois fois.

— Et s'il est jugé ?

— Il peut se passer la même chose, mais il sera vraisemblablement placé dans un hôpital psychiatrique d'État, au lieu d'une clinique privée. Et là, comme ailleurs, la porte qui sert d'entrée, sert aussi de sortie. Bref, on le soignera, et on le relâchera au bout de quelques années. Peut-être même quelques mois, qui sait ?

— Je vois, fit songeusement Bolan. Eh bien merci, Fran, vous m'avez appris beaucoup de choses.

— Cela vous suffit ? La classe est finie ?

Il sourit.

— Oui. Merci encore. Grâce à vous, je commence à me faire une petite idée de notre homme. Je peux un peu rentrer dans sa tête, si vous voyez ce que je veux dire.

Quand elle parla à nouveau, Fran était presque suppliante.

— Les psychotiques ne sont pas stupides, vous savez... Le plus souvent, ils sont aussi intelligents que rusés et sadiques.

Bolan hocha la tête.

— OK, je ferai attention.

Il savait, en effet, combien un maniaque possédé par son obsession peut être dangereux.

Il se leva, posa une main affectueuse sur l'épaule de la jeune femme, laissa de la monnaie sur la table pour payer les cafés et sortit. À peine avait-il regagné sa voiture, qu'il ne songeait plus à Fran Traynor. Il lui restait tant de choses à faire, tant de mystères à éclaircir, avant de tirer définitivement le rideau sur la scène sanglante de St Paul !

D'abord, Bolan devait contacter Pol pour savoir s'il avait réussi à situer les deux voitures de tueurs. C'était une des nombreuses pistes à suivre, et Dieu seul savait où elle aboutirait.

Et après ? On verrait bien...

Une chose était sûre : dans cette grande ville qui s'éveillait à peine, sous les premiers rayons du soleil déjà chaud, un jeune homme sanguinaire, morbide et sérieusement dérangé attendait sa chance de

frapper. Or ce jeune homme avait, à son insu, un rendez-vous non programmé avec l'Exécuteur.

Un rendez-vous que Mack Bolan n'avait pas l'intention de rater !

CHAPITRE X

Mack Bolan était venu à St Paul pour une mission apparemment simple.

Il s'agissait d'aider un vieil ami, de l'assister dans une circonstance particulièrement pénible de sa vie privée.

Mais cette mission dans les deux villes jumelles du Minnesota s'était rapidement transformée en une opération infiniment plus étendue, infiniment plus compliquée qu'elle n'apparaissait de prime abord. Une opération qui, pour l'Exécuteur, était une expérience nouvelle, et que sa nouveauté même rendait sinon désespérée, du moins sinistrement dangereuse.

En effet, pour la première fois de sa vie de combattant, Bolan possédait très peu d'informations sur son – ou ses – ennemis. Dans ses campagnes précédentes contre le Viêt-cong, contre la Mafia, ou même contre sa toute dernière race d'ennemis, les terroristes, l'Exécuteur n'était jamais parti au combat sans une compréhension et une connaissance très précise de ceux qu'il avait à abattre. Il connaissait leur nombre, leur puissance ; et aussi leurs objectifs, leurs noms, leur règle du jeu.

À St Paul, non.

À ce jour, l'Exécuteur ne savait qu'une chose : un jeune homme psychotique violait et assassinait des jeunes femmes pour des raisons qui n'appartenaient qu'à lui. Un monstre qu'il fallait débusquer et mettre définitivement hors d'état de nuire.

Cependant Bolan, depuis son arrivée à St Paul, avait déjà rencontré et éliminé cinq tueurs portant l'estampille quasi évidente du Syndicat du Crime. Et ces gars-là semblaient prêts à tout pour empêcher que l'on mette la main sur le maniaque qui semait la terreur dans les deux villes jumelles de St Paul et Minneapolis.

C'était un élément auquel Bolan ne s'attendait pas, et il était encore loin d'en avoir saisi toutes les implications.

Une chose pourtant était claire : le jeu de St Paul ne se résumerait pas à un duel mortel entre l'Exécuteur et un malade mental assoiffé de sang. La scène du Minnesota était d'ores et déjà beaucoup plus vaste, beaucoup plus sinistre.

Quelqu'un avait fait sortir des tueurs dans la rue, à St Paul. Pourquoi ? Pour protéger la proie que Bolan cherchait à débusquer, ou pour une tout autre raison sans rapport avec la première hypothèse ? Bolan n'en savait encore rien, mais les fusils avaient bien craché, dans les rues, et ils cracheraient à nouveau, avant que Bolan n'ait achevé sa

mission dans la capitale du Minnesota.

L'intervention presque certaine du Syndicat du Crime et l'apparente complicité de la police semblaient indiquer à coup sûr que l'enjeu de St Paul était bien davantage que l'arrestation d'un pauvre détraqué sexuel sans visage, coupable de viols et de meurtres à répétition.

Les deux villes du Minnesota n'avaient jamais figuré très haut dans la hiérarchie des bastions de la Mafia, même avant que Bolan n'entre en scène pour démanteler l'Organisation jusque dans ses fondements. Le Syndicat du Crime y avait bien sûr ses représentants et quelques discrets avant-postes, mais rien de vraiment spectaculaire, rien qui ait pu justifier une descente de l'Exécuteur, du temps de sa campagne sanglante.

Aujourd'hui, pourtant, il semblait que la situation avait un peu évolué...

Sur l'ensemble du territoire des États-Unis, le Syndicat du Crime n'existait plus qu'à l'état de ruines fumantes. Cependant il subsistait encore quelques foyers actifs, éparpillés çà et là, qui avaient échappé à la destruction massive de l'Exécuteur.

Et St Paul, apparemment, constituait un de ces foyers.

L'extermination systématique de Mack Bolan avait réduit les grands chefs de l'Organisation à l'état de seigneurs isolés, jouissant d'une retraite plus ou moins confortable. Privés de l'ombre protectrice de la toute puissante Mafia qui les avait soutenus pendant près d'un siècle, ces anciens chefs étaient à présent infiniment plus prudents, méfiants même, et beaucoup plus attachés à faire prospérer leurs petites magouilles locales qu'à briguer les honneurs et le prestige de rôles à l'échelon national. Mais sur le plan local, ils n'en étaient pas moins actifs, au contraire !

Un serpent moribond reste dangereux, si l'on s'en approche trop près. Et l'hydre de la Mafia, même démantelée, avait encore quelques sursauts d'agonie dont certains pouvaient se révéler mortels.

Enfin et surtout, pour Mack Bolan, l'enjeu restait le même ; d'ailleurs, il ne changerait jamais. Il s'agissait de la victoire de l'homme civilisé contre l'homme-animal, la victoire aussi des bâtisseurs contre les prédateurs.

Depuis toujours, Bolan s'était rangé aux côtés de l'homme civilisé, du bâtisseur. Et du reste, avait-il véritablement eu le choix ? Son sens de la morale et du devoir ne lui avait pas laissé d'alternative.

Il n'avait pas vraiment choisi, quand il s'était embarqué pour le Viêt-nam afin de combattre les fauves dans la jungle du Delta.

Il n'avait pas choisi non plus, quand il avait retrouvé, sur le seuil de sa maison de Pittsfield, son père, sa mère, sa sœur assassinée par les monstres sanguinaires de la Mafia.

Et il n'avait pas choisi quand, rebaptisé sous le nom de John

Macklin Phoenix, il s'était vu appelé par Washington pour lutter contre le terrorisme international.

Enfin, avait-il eu le choix, quand Pol Blancanales l'avait appelé à l'aide, ici, à St Paul ? Bien sûr que non, et si l'ennemi qu'il y trouvait n'était pas celui auquel il s'attendait, cela ne changeait en rien sa mission dictée par le devoir et l'amitié. Au contraire.

Bolan terminerait sa mission jusqu'au bout, et il frapperait la vermine tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Il n'existait pas d'autres possibilités que la victoire ou la mort !

Car cette guerre, décidément, était bien toujours la même : celle de Mack Bolan contre les cannibales. Quelle que soient leurs origines ou leur couleur.

Et l'Exécuteur savait, hélas, qu'il n'en serait jamais autrement.

CHAPITRE XI

Une rapide conversation avec Pol Blancanales apprit à Bolan que les voitures des deux équipes de tueurs qu'il avait éliminées un peu plus tôt ce matin appartenaient à une société : l'industrielle de Développement du Minnesota, ou IDM, Blancanales lui révéla aussi que IDM n'était qu'une société bidon destinée à servir de façade à des opérations véreuses menées par un certain Benny Copa, un homme de la pègre.

Benny Copa, de son vrai nom Benjamin Copacetti était originaire d'un faubourg pourri de New York, et il avait émigré vers l'Ouest à l'âge de seize ans, à la suite d'une série de vols à main armée plus ou moins commandités par un chef mafioso de seconde zone.

Copa n'avait jamais eu de rôle important au sein de la Mafia, même avant la campagne d'extermination de Bolan. En dehors de St Paul, personne ne le connaissait, mais ici, au cœur de sa ville d'adoption, il faisait figure de chef, dans le Milieu.

Or Bolan avait besoin de savoir pourquoi Copa avait fait sortir ses troupes par deux fois, cette nuit. L'Exécuteur était pressé. Tant pis si l'heure était encore bien matinale.

Le QG de Benny Copa était situé au-dessus d'une académie de billard, au second étage d'un immeuble, non loin d'Arcade Street. L'académie s'appelait « Chez Freddi », mais personne ne connaissait Freddi, et l'on se demandait même s'il avait jamais existé.

Bolan trouva l'immeuble sans difficulté, gara sa voiture de location un peu plus haut dans le boulevard et s'engagea à pied dans une rue perpendiculaire pour se retrouver à la porte de derrière de l'académie de billard.

L'établissement était fermé, bien entendu. Aucun tripot, billard ou pas billard, n'ouvre ses portes aux clients à une heure aussi matinale.

La serrure bon marché céda facilement au passe-partout de l'Exécuteur, qui se retrouva dans un couloir obscur, avec un escalier sur sa gauche.

Tous ses sens aux aguets, Bolan explora rapidement le rez-de-chaussée et n'y détecta pas âme qui vive. Quand il fut assuré de ne laisser aucun danger derrière lui, il s'engagea prudemment dans l'escalier, Beretta au poing.

En haut des escaliers, à côté d'une porte, il trouva un type affalé dans un mauvais fauteuil en fer où il somnolait vaguement après une longue nuit de garde. Bolan était presque sur lui quand le gars reprit ses esprits, essayant de se redresser vivement pour saisir son flingue.

Le Beretta souffla son unique syllabe mortelle, et le tueur bascula avec un « flocc » mou, tandis que le fauteuil de ferraille, déséquilibré, s'effondrait. En effleurant le mur, le crâne du gars y laissa une large tache écarlate et visqueuse du plus heureux effet sur la peinture grisâtre.

Partant du principe que le bruit de cette première escarmouche n'avait pas manqué d'alerter ceux qui se trouvaient dans le bureau donnant sur le palier, Bolan en ouvrit sauvagement la porte d'un violent coup de pied et se rua à l'intérieur, pointant son Beretta.

Trois individus se trouvaient là, rassemblés autour d'une grande table-bureau jonchée de billets de banque et de bouts de papiers.

Ils levèrent brutalement la tête, tous les trois en même temps, devant l'entrée en fanfare de Bolan, et leurs yeux se figèrent un instant sur le vilain Beretta. Puis deux des hommes, visiblement conditionnés par toute une vie de bagarres de rues, firent mine de saisir leur arme tout en giclant aux deux extrémités de la pièce pour diviser l'attention de Bolan.

Ils y réussirent presque. Mais *presque* n'était pas suffisant.

Bolan braqua d'abord celui de gauche, et la 9 mm d'acier brûlant lui traversa l'arête du nez, avant même que sa main n'ait effleuré le baudrier de cuir où était son arme.

L'Exécuteur pivota alors pour s'occuper de celui de droite. La première balle prit le gars en pleine poitrine. La seconde rentra droit dans sa bouche, pour ressortir par la nuque escortée d'une horrible giclée d'os et de sang mêlés.

L'unique survivant avait observé la scène sans un geste. Il avait les deux mains posées à plat sur le bureau, et ses yeux écarquillés ne quittaient pas le museau fumant du Beretta.

Dès son entrée dans la pièce, Bolan avait compris que ce troisième individu était Benny Copa en personne, et qu'il n'était pas armé. En effet, il est de bon ton, chez les petits chefs du Milieu, de ne jamais se salir les mains en se servant d'une arme. Ces besognes malpropres sont réservées aux buteurs et autres sous-fifres. Une forme de vanité qui peut s'avérer fatale dans certains cas...

Benny Copa en faisait brutalement la triste expérience...

Bolan traversa la pièce sans quitter des yeux le visage blafard de Benny, le museau du Beretta pointé droit sur son front.

Quand il fut à moins de trente centimètres du petit truand, il lui caressa le nez avec le canon de son arme, lui faisant abondamment respirer l'odeur âcre de la mort qui s'en échappait encore. Puis il repoussa d'un geste sec la petite ordure, qui alla s'affaler sans un mot dans un siège non loin.

Alors seulement Benny Copa recouvra un peu de sa voix pour rompre le silence.

— Eh, du calme, l'ami, dit-il. Vous devez faire erreur !

— Pas moi, Benny. C'est toi qui as fait erreur.

Copa cogita rapidement, passant une langue hâtive sur ses lèvres sèches. Puis :

— OK, ouais... mais enfin... ça ne peut pas être si grave, tout de même ?

— Ça dépend de toi, Benny, réplique Bolan d'une voix dure.

Le type se mit alors à gamberger à toute allure, essayant d'entrevoir une possibilité de marché, unique condition de sa survie.

— Bon, reprit-il enfin. Je vois à peu près. Si on essayait de s'entendre ?

— Très simple, fit Bolan. Tu as des informations, je les veux. Tu me les donnes, tu restes en vie. Ça te va ?

Oui, le regard de Benny Copa disait bien que le petit chef avait compris. Il hocha la tête rapidement tout en lançant :

— OK, allez-y... Je veux dire, posez-les, vos questions.

— Tu as envoyé deux équipes au feu, ce matin, Benny. Et elles ne sont pas rentrées.

L'espace d'un instant, Copa parut stupéfait : sans doute ne s'attendait-il pas à ce que cet individu menaçant soit au courant de ses récents revers. Mais il se reprit vite.

— Oh, fit-il, un peu fanfaron, vous savez, des équipes, j'en ai plein ! Je fais pas mal de business, dans le coin.

— Seules les deux de ce matin m'intéressent, fit sèchement Bolan.

— Oui, oui, je vois, marmonna Benny avec un sourire finaud. En effet, on peut peut-être s'entendre là-dessus, faire un marché...

Bolan appuya violemment le museau du Beretta contre le front du truand, et la chair se plissa au contact de l'acier. La tête de Copa vacilla un moment ; quand Bolan dégagea son arme, la peau était marquée d'un beau rond rouge.

— Le marché est déjà conclu, Benny, et tu le connais, fit-il froidement. Essaie encore une fois de me prendre pour un idiot, et je mets un terme à la conversation.

Et, pas de doute, Bolan était bien décidé à mettre un terme à autre chose aussi.

— D'accord, fit précipitamment Copa. Bon sang, mon vieux, vous pouvez quand même pas me reprocher de tenter ma chance !

— Tu n'as pas intérêt à la tenter deux fois !

Benny jeta un regard mauvais à son interlocuteur.

— Bon Dieu, vous ne plaisantez pas, vous !

— Alors, Benny, ces équipes ? Ne m'oblige pas à répéter ma question.

— Ça va ! On parle de cinq gars, c'est ça ?

Deux à l'aéroport, et trois au domicile d'une certaine dame ?

Bolan hocha la tête sans répondre.

— Bon, reprit Benny. Ces gars, ils faisaient partie d'un contrat. Un contrat extérieur, si vous voyez ce que je veux dire. Rien à voir avec mon business habituel.

Et il ponctua sa phrase d'un large sourire comme si cette révélation à elle seule, devait satisfaire la curiosité de Bolan.

Mais malheureusement pour lui, ce ne fut pas le cas.

— Quelle était leur mission ? demanda l'Exécuteur ?

Le petit truand eut le nerf de ricaner.

— À votre avis ?

Bolan lui lança un regard si dur que Benny poursuivit sans même y être invité :

— C'étaient des hommes de main, si vous me comprenez.

— Tu veux dire que c'étaient des tueurs ?

Copa hocha vivement la tête.

— Et quelle était leur cible, à l'aéroport ?

Copa haussa les épaules pour bien montrer le peu d'intérêt qu'il portait à ce détail.

— Un couillon quelconque, je ne sais pas qui. Je vous ai dit que c'était un contrat extérieur. Le client montre la cible, et moi je compte les dollars.

— Donne-moi le nom du client.

Copa se raidit, et, dans ses yeux, Bolan crut lire une sorte de terreur qui n'avait rien à voir avec le Beretta pointé sur lui.

Benny ne dit rien pendant de longues secondes. Enfin, la peur du danger immédiat parut l'emporter et lui délia la langue :

— Franchement, mon vieux, je ne peux pas répondre à une question pareille. Ça me mettrait dans de sales draps !

— Tu y es déjà, Benny, lui rappela froidement Bolan. Alors n'essaie pas de gagner du temps.

Après un nouveau silence, moins long celui-là, Copa se décida enfin à attaquer :

— C'est que, voyez-vous, je ne connais que sa voix, au client. On s'est mis d'accord par téléphone.

— Tu voudrais me faire croire que tu as balancé cinq de tes hommes sans même savoir le nom de ton client ? fit Bolan avec une tristesse feinte. Eh bien, tant pis pour toi, Benny. Adieu.

Bolan avait le doigt posé sur la détente du Beretta quand Copa poussa un cri étranglé, tout en avançant ses deux mains comme pour se protéger d'une mort certaine.

— Attendez ! Merde ! OK, vieux, vous avez raison.

Le Beretta baissa du nez.

— Le nom du client ! Aboya Bolan.

Benny Copa transpirait abondamment, à présent. Il s'essuya

rapidement le front avec la manche de sa chemise, avant de murmurer, comme si l'aveu lui arrachait la langue :

— Smalley. Roger Smalley. Vous êtes content, maintenant ?

— Et qui est cet individu ? Insista Bolan.

Copa lui lança un regard incrédule, puis le petit sourire rusé réapparut sur son visage moite.

— Ça vous dit vraiment rien, ce nom, pas vrai ? fit-il. C'est encore la meilleure de l'année !

Bolan attendit en silence, l'œil braqué sur le chargeur du Beretta, et Copa dut sentir les vibrations de sa mort imminente, car il reprit :

— Roger Smalley, vieux, c'est le préfet de police de St Paul, ni plus ni moins.

— Et que cherche-t-il exactement, ce Smalley ? Pourquoi t'a-t-il demandé d'envoyer une équipe à l'aéroport ? Tout le monde ignorait mon arrivée ici, il me semble ?

Là, Copa parut sincèrement ahuri :

— Mais c'est pas après vous qu'on était ! Moi, tout ce que je sais de vous, c'est les deux coups fourrés de ce matin... et ça me suffit, croyez-moi !

Bolan appuya le Beretta sur le nez du mauvais truand.

— Revenons-en aux faits, tu veux ? Aboya-t-il. Tu as envoyé tes hommes après qui, et pourquoi ?

Copa répondit très vite cette fois :

— Le client, il a parlé d'un gus qu'avait enlevé une mère dans un hosto. Un mec qui voulait faire du foin, et sortir toutes sortes de saloperies pour emmerder le préfet de police. Mais je vous ai dit, c'était juste un contrat. Rien de gros, rien d'important, et je ne sais pas les détails.

Benny Copa avait l'air assez effrayé, maintenant, et sans doute disait-il la vérité. Bolan abaissa son Beretta.

— OK, Benny, tu vivras.

Il gagna la porte, et se retourna : Copa reprenait rapidement des couleurs. Quand il eut enfin compris que Bolan lui laissait bel et bien la vie, il retrouva un brin de sa gloriole :

— Doux Jésus ! soupira-t-il. Vous m'avez foutu une sacrée trouille !

Puis, jetant un regard sur les deux cadavres, il ajouta :

— Et vous me laissez avec un beau merdier à nettoyer !

— Ça, c'est ton problème, Benny, rétorqua sèchement Bolan. Tu aurais pu faire partie du merdier, au lieu d'avoir à le nettoyer !

Copa eut un large sourire de satisfaction, et, tout à coup, une illumination parut lui traverser l'esprit.

— Eh, attendez ! lança-t-il. Partez pas si vite. On peut peut-être s'entendre encore !

Bolan s'immobilisa sur le seuil de la porte.

— Tu n'as plus rien à offrir qui m'intéresse, répliqua-t-il.

— Mais écoutez-moi, au moins ! S'obstina le truand. Je double la mise. Vous n'avez qu'à dire votre prix. J'ai du boulot, moi, pour un gars de votre... enfin, de votre compétence.

Bolan ne répondit rien. Le culot de ce type était ahurissant. Il venait de frôler la mort et n'hésitait pas à proposer de l'argent à Bolan, en échange de ses bons et loyaux services ! Et il insistait encore :

— Écoutez, franchement, je sais reconnaître les gars doués, quand j'en rencontre. Vous voyez, ces deux types que vous avez descendus ? C'était pas des manchots, croyez-moi. Oh, bien sûr, ils ne valaient pas ceux de la vieille école, mais ils connaissaient la musique... Pour les liquider tous les deux à la fois, faut être sacrément doué !

Bolan resta silencieux, attendant que le truand exprime le fond de sa pensée, et Copa reprit :

— En fait, je ne connais pas beaucoup de gens capables d'affronter deux, et même trois gars à la fois... Dans l'ancien temps, quelques As, peut-être, mais merde...

Derrière les petits yeux finauds, le cerveau fonctionnait à toute allure. Bolan avait presque l'impression de le voir. Puis l'expression de Benny changea, et Mack sentit ce qui allait arriver.

— Vous savez, murmura Copa en réfléchissant toujours, si ça remontait pas à si loin... Dites voir un peu... ça serait pas un Beretta, votre flingue, des fois... ?

Et Bolan vit arriver la fin inexorable, comme les dernières pièces du puzzle se mettaient en place dans la tête de Benny Copa. Alors haussant les épaules, il lança presque tristement :

— Tu l'auras cherché, Benny.

Copa réussit à émettre un son étranglé et balbutia :

— Mais vous êtes mort, mon vieux !

— Toi aussi, rétorqua Bolan.

Le Beretta cracha doucement, et la 9 mm traversa l'oeil gauche de Copa qui bascula derrière le bureau.

Bolan fila rapidement sans se préoccuper des trois cadavres qu'il laissait derrière lui. Quand il arriva au bas de l'escalier, il entendit le téléphone sonner, dans le bureau de Benny Copa. Mais personne, là-haut, ne décrocherait le combiné.

Au volant de sa voiture, Bolan entendait encore les derniers mots du truand. Pol Blancanales avait dit la même chose, cette nuit, peu avant le lever de l'aube :

Tues mort, mon vieux. Mort et enterré.

Eh oui, en théorie et sur papier au moins, Mack Bolan était mort. Une partie de lui-même avait péri au Vietnam, une autre à Pittsfields, et une autre encore à New York, au cours de son ultime attaque sanglante.

Une nouvelle partie de l'Exécuteur allait-elle mourir ici à St Paul ?
Au fond, quelle importance ?

Pour l'instant, Mack Bolan était en vie, et sa vie était grande et belle. Plus que jamais il était prêt à la conduire jusqu'aux portes de l'enfer.

CHAPITRE XII

Le Préfet de police Roger Smalley était exaspéré : le téléphone sonnait, là-bas, depuis trois bonnes minutes, et personne ne répondait. Il jura sourdement dans sa barbe, laissa la sonnerie retentir dans son oreille encore cinq fois avant de raccrocher d'un geste rageur, pour réfléchir à la situation.

D'une manière ou d'une autre, Benny Copa devait apprendre que l'on ne peut pas disparaître dans la nature, en laissant un contrat inachevé. Surtout un contrat comme celui-ci !

Au tout début, quand Smalley avait appris par un de ses informateurs que la fille avait purement et simplement été subtilisée à l'hôpital, il n'avait franchement pas su à quoi s'en tenir. Puis les faits avaient commencé à affluer. D'abord la fille appartenait à une sorte d'agence de renseignement : la société Super Ex, ou quelque chose comme ça. Et son frère y travaillait aussi. Or, tous deux n'étaient pas de St Paul, et l'affaire avait commencé à sentir mauvais. Très mauvais, même. Les choses prenaient une tournure qui ne plaisait pas du tout à Smalley. Il fallait de toute urgence neutraliser cet individu. Et ça, c'était le boulot de Benny Copa.

Or il avait saboté la besogne !

Smalley ne soupçonnait pourtant pas Copa de l'avoir délibérément doublé. Oh, non, le petit truand n'avait pas suffisamment de nerf pour cela. Seulement c'était un irresponsable sans plus de cervelle qu'un moineau, et de plus, il était étrangement réticent, depuis peu, chaque fois qu'il lui fallait se salir les mains lui-même.

Smalley envisageait les différentes manières de faire durement payer à Copa sa légèreté quand le téléphone, à côté de lui, se mit à sonner.

Un mince sourire triomphant illumina le visage du préfet.

L'appel ne pouvait provenir que de Copa qui voulait savoir comment récupérer le coup. Et le sourire de Smalley s'élargit à la pensée de Benny transpirant sang et eau, creusant sa pauvre cervelle pour comprendre ce qui se passait.

Smalley laissa le téléphone sonner trois fois avant de décrocher :

— Allô ? fit-il d'une voix suave.

— Allô ? Monsieur le Préfet Smalley ?

Merde ! Ce n'était pas Benny Copa, mais une voix de femme, que Smalley connaissait sans parvenir à la situer.

— Lui-même.

— Ici, l'inspecteur Traynor, monsieur. Je suis navrée de vous

déranger à une heure aussi matinale, mais je... enfin nous avons un grave problème, et nous ne pouvons pas attendre davantage pour vous en parler.

Smalley sentit les muscles de sa gorge se raidir, et dut tousser pour s'éclaircir la voix avant de répondre. Il prit une longue inspiration. Il tentait de se persuader que la femme, à l'autre bout du fil, était dans un état de nervosité intense, et qu'avec un peu de sang-froid, il s'en servirait à son avantage.

Mais il savait ce qui allait venir. Oh, oui, il le savait trop bien !

— Oui, Fran, bonjour. Que se passe-t-il ?

« Donnez-leur de leur prénom, vous les mettez à l'aise ! Ils penseront que vous vous souvenez d'eux, et ça les détendra tout de suite. »... songeait-il.

— C'est que... enfin, monsieur, je ne sais par où commencer...

Elle était dans un état de confusion extrême, et il s'agissait d'en profiter au maximum.

— Commencez donc par le commencement, suggéra aimablement le préfet de police.

— Oui, monsieur, vous avez raison, je vais essayer, reprit Fran avec un soupir de soulagement, comme si brusquement on la débarrassait du poids du monde.

Dans la foulée, elle débita le rapt de Toni Blancanales, sa propre mutation et la brigade spéciale dans le service des relations publiques, sa théorie sur les cinq crimes sadiques commis au cours des deux dernières années, l'apparente interférence de la police dans les enquêtes... et le débarquement inattendu d'un envoyé de la Police Fédérale nommé La Mancha.

Quand Smalley en eut suffisamment entendu, il la coupa :

— Nous ne pouvons pas discuter d'un problème aussi grave au téléphone, Fran, fit-il sur un ton de conspirateur. J'aimerais vous rencontrer au plus vite.

Elle eut un nouveau soupir de soulagement, avant de répondre :

— Je suis à votre disposition, monsieur. Dites-moi où et quand nous pouvons nous voir.

Smalley consulta la pendule à côté du téléphone, tout en réfléchissant très vite.

— Mieux vaut que l'on ne nous voie pas ensemble au Siège, fit-il doucement. Si vos présomptions sont exactes, il faut nous montrer très prudents.

— Oui, monsieur.

Il l'avait bien ferrée, maintenant, il le sentait. Il se sourit à lui-même, et lui indiqua un endroit où il la retrouverait dans une demi-heure très exactement. Là, lui assura-t-il, ils pourraient discuter en toute tranquillité.

Elle le remercia avec effusion et lui promit qu'elle serait exacte au rendez-vous.

OK, jusque-là, tout n'allait pas trop mal. Smalley s'en était assez bien tiré, et la satisfaction qu'il en éprouvait lui faisait presque oublier cette brûlure grandissante qu'il sentait dans son estomac.

Car le coup de téléphone de Fran Traynor constituait un contretemps assez désagréable, qui allait l'obliger à bouleverser un certain nombre de projets. Entre autre, il se voyait dans l'impossibilité de passer le coup de fil prévu à M. X, et cela le chagrinait infiniment... Mais la sagesse exigeait que, pour appeler M. X, Smalley ait un peu fait place nette autour de lui... Il lui fallait des coudées plus franches.

Il essaya à nouveau le numéro de téléphone de l'académie de billard et, à la septième sonnerie, raccrocha avec rage.

— Ordure de Benny Copa ! S'exclama-t-il à mi-voix.

Après quoi il tira d'un des tiroirs de son bureau un répertoire recouvert de cuir qu'il feuilleta jusqu'à ce qu'il trouvât deux initiales mystérieuses, suivies d'un numéro.

Le mauvais sourire était à nouveau en place sur son visage quand il composa le numéro.

Après tout, St Paul était une grande ville, non ? Et il s'y trouvait mille façons de faire effectuer une sale besogne, même quand on était pressé à la minute.

Mack Bolan et Pol Blancanales s'étaient retrouvés dans la voiture de location. Le Politicien achevait de brancher la sono de la radio de Bolan, et l'essai qu'il fit aussitôt après montrait à l'évidence que le minirécepteur fonctionnait à merveille. Pol se redressa et regarda son ami avec un sourire satisfait.

— Toni tient le coup ? lui demanda Bolan à brûle-pourpoint.

Pol eut un sourire contraint.

— Oh, elle était contente je crois, que je la laisse seule un petit moment. Tu sais comment elle est : même avec moi, elle se croit obligée de faire bonne figure, quand parfois il vaudrait mieux qu'elle se laisse aller.

Bolan hocha la tête. Il comprenait Toni, car il la connaissait bien.

— Elle s'en tirera, Pol, assura-t-il.

Mais sa voix sonnait un peu creux. Comment savait-il que Toni s'en tirerait ? Qui pouvait en être sûr ?

Blancanales ne releva pas et préféra changer de sujet :

— Tu en es où ? demanda-t-il.

Bolan fronça les sourcils, comprenant combien son ami était anxieux de voir la vérité éclater et les coupables punis.

— Donne-moi encore une heure, fit-il. Pour l'instant, j'ai l'impression que ça avance, mais j'ignore encore dans quelle direction.

Blancanales haussa les épaules, l'air écœuré.

— C'est difficile d'avaler un truc pareil, surtout de la part d'un préfet de police ! Un commissaire de la Criminelle, encore... ça pourrait passer, mais le préfet lui-même !

Bolan le regarda bien en face.

— Il reste trop de points d'interrogation pour affirmer quoi que ce soit, observa-t-il. Pour l'instant, tout est encore très flou. Ma prochaine étape me fournira peut-être certains éléments essentiels.

— Je te jure, Mack, si vraiment la police a laissé commettre...

Pol s'arrêta de lui-même, mais son regard outré en disait long.

Et il avait de bonnes raisons de se sentir outragé. Pour sa sœur, d'abord, puis pour lui, à cause de son idéal de la justice qu'il voyait délibérément bafoué sous ses yeux.

— Ce n'est pas la police, Pol, reprit doucement Bolan. Il s'agit d'un individu ou deux. Une poignée tout au plus. Des hommes, mon vieux ! Des êtres imparfaits. On ne va pas arracher tout un verger pour deux ou trois pommes pourries !

— C'est facile à dire, rétorqua Blancanales d'une voix chargée d'amertume.

— Mais c'est la vérité, et tu le sais. Nous avons tous deux connu Charlie Rickert, et bien d'autres. Ils n'ont jamais sali les bons.

Oh oui, le nom de Charlie Rickert évoquait pas mal de souvenirs communs, chez les deux amis.

Rickert, un policier véreux de Los Angeles, touchait des pots-de-vins de la Mafia, au tout début de la campagne sanglante de l'Exécuteur. À lui tout seul, il avait même bien failli mettre un terme à la guerre de Mack Bolan, là-bas, dans la Cité des Anges. Et il y serait sans doute parvenu sans l'arrivée de Cari Lyons, un autre policier, clair et propre, celui-là, qui avait démasqué le double jeu de Rickert et, par la même occasion, sauvé la vie de Bolan.

Et les deux flics – le bon et le mauvais – avaient quitté la scène de Los Angeles dans le sillage de l'Exécuteur. Rickert avait été rayé de la police, renié aussi par ses anciens amis du Milieu. Quant à Lyons, il était passé dans les rangs de la Police Fédérale, avait intégré le Groupe d'Opérations Sensibles et prêté main-forte à Bolan chaque fois que l'occasion s'en était présentée.

Aujourd'hui, Charlie Rickert était mort ; Cari Lyons avait rejoint l'équipe Super Ex, où il était l'un des bras droits de Bolan dans le Projet Phoenix et la lutte contre le terrorisme international.

Le bon et le mauvais, oui.

Pol Blancanales hocha la tête un peu à contrecœur :

— Je sais que tu as raison, Sergent, mais c'est quand même dur à encaisser.

Là encore, Bolan comprenait son ami.

Sa propre vie avait été dure, par moments. Mais parfois, elle était

douce aussi, et Pol ne devait pas oublier que, souvent, après la pluie vient le beau temps...

L'espace d'un instant, le beau visage de Rose d'Avril se juxtaposa dans l'esprit de Bolan à celui torturé, tourmenté, angoissé de Toni Blancanales. Oui, l'Exécuteur avait une dette immense envers ces deux jolies dames !

— Tu devrais retourner auprès de Toni, dit-il au Politicien. Il ne faut pas la laisser seule trop longtemps.

Blancanales hocha la tête :

— Tu as raison, oui. Bon, je m'occupe des ondes. Si tu as besoin de quoi que ce soit, ne te gêne pas, sonne.

Bolan lui adressa un sourire plein de chaleur :

— Tu peux compter sur moi.

Les deux hommes se serrèrent la main, et chacun s'éloigna au volant de sa voiture. Pol s'en allait retrouver sa sœur blessée, traumatisée par un maniaque encore en liberté. Bolan lui, se rendant à un rendez-vous avec le destin.

Son destin, oui, et peut-être celui de quelqu'un d'autre aussi.

L'Exécuteur s'apprêtait à passer chez un certain membre du Congrès. Peut-être, au cours de la discussion, les deux hommes évoqueraient-ils des problèmes de famille...

CHAPITRE XIII

Le Représentant au Congrès Thomas Gilman habitait un quartier très résidentiel, à l'ouest de St Paul, à moins de cinq minutes d'un des meilleurs Country Clubs de la ville. Mack Bolan fit d'abord lentement le tour du quartier pour s'assurer que ne traînait dans les parages ni voiture de police ni véhicule suspect.

Après quoi, il retourna jusqu'à la résidence de Thomas Gilman, prit sans hésiter le chemin privé qui traversait le parc et gara sa voiture de location devant l'entrée de l'imposante maison de style colonial. Apparemment, la politique avait mis pas mal de beurre dans les épinards de Gilman.

Bolan sonna à la porte et entendit les quelques notes mélodieuses résonner doucement, loin au fond de la maison. Au bout d'un assez long moment, la porte s'ouvrit. Un homme entre deux âges en pantalon et chandail apparut. Il avait les tempes grisonnantes, et dévisageait Bolan avec curiosité, derrière ses lunettes cerclées d'acier.

— Oui ? S'enquit-il.

— Thomas Gilman ?

— C'est moi, fit l'homme sans dissimuler son étonnement.

Bolan lui tendit rapidement sa carte, et la rempocha sans lui laisser le temps de la lire clairement.

— Frank La Mancha, de la Police Fédérale, déclara-t-il brutalement. J'ai à vous parler.

Gilman leva un sourcil surpris.

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

— De votre fils, rétorqua l'Exécuteur sans détour.

Tom Gilman pâlit sous son hâle, et, l'espace, d'un instant, Bolan le vit se cramponner à la poignée de porte sculptée qu'il tenait encore. Mais bien vite, il retrouva contenance et recula d'un pas pour laisser passer Bolan.

— Entrez, fit-il d'un ton assez protocolaire.

Bolan pénétra dans un vaste hall. Gilman ferma la porte avant de le précéder dans une grande pièce mi-bureau, mi-bibliothèque.

— Asseyez-vous, fit-il à son hôte en lui indiquant un profond fauteuil de cuir.

Lui-même se laissa tomber dans un siège similaire, non loin.

Mais Bolan préféra rester debout. Les mains dans les poches, il examinait attentivement la pièce et l'homme assis devant lui.

— Quand avez-vous vu votre fils pour la dernière fois, monsieur Gilman ? demanda-t-il brutalement.

— Pas depuis quelque temps, je dois l'avouer. Pourquoi ?

Bolan lui répondit par une autre question :

— Était-ce avant qu'il ne s'échappe de sa clinique ?

Le visage de Gilman s'affaissa, et tout son corps parut se tasser, un peu comme si Bolan lui avait asséné un violent coup sur la tête. Visiblement, l'Exécuteur avait touché une plaie vive. Gilman tenta de répondre, mais dut tousser pour s'éclaircir la voix, après quoi, il essaya à nouveau :

— Je... je ne comprends pas où vous voulez en venir, murmura-t-il, d'un ton incertain.

Bolan le fusilla du regard.

— Je crains que nous n'ayons guère le temps de tourner en rond, Gilman, aboya-t-il. Et j'imagine que vous savez très bien la raison de ma présence ici.

Bolan détourna les yeux : la porte venait de s'ouvrir, laissant passage à une femme d'un âge indéterminé, dont les yeux passèrent avec curiosité de Gilman à son visiteur inconnu.

Quand elle prit la parole, Bolan sentit une sorte de contrainte, presque de la peur, dans sa voix.

— Thomas, fit-elle, tu n'as pas terminé ton petit déjeuner !

Gilman balaya la remarque d'un geste distrait.

— Plus tard, Louise. Je suis occupé pour l'instant.

La femme se détourna ; elle s'apprêtait à quitter la pièce quand Bolan l'arrêta sur le seuil de la porte.

— Pourquoi ne pas rester avec nous, madame Gilman ? Cette conversation vous intéresse aussi.

Elle hésita, et son regard se posa à nouveau sur son mari avant de retourner vers Bolan. Enfin Gilman hocha la tête, un peu à contrecœur, et la pria de rester dans la bibliothèque. Elle alla se poster derrière le fauteuil de son mari, et posa une main craintive sur l'épaule de Gilman.

— Louise, attaqua Gilman, je te présente monsieur, euh...

— La Mancha, acheva Bolan.

— Oui, excusez-moi, fit-il avec l'ébauche d'un sourire contrit à Bolan. Monsieur, reprit-il, à l'adresse de sa femme, est ici pour nous parler de Courtney.

Le visage de Louise se voila immédiatement, partagé entre l'espoir et la terreur. Bolan nota que sa main s'agrippait désespérément à l'épaule de son mari, et celui-ci fronça les sourcils.

— On l'a retrouvé ? Balbutia-t-elle. Il est... il est...

Gilman se secoua pour se débarrasser de l'emprise de sa femme et lança d'un ton cassant :

— Louise, je t'en prie, un peu de retenue !

Bolan les regarda tous les deux d'un air grave.

— Votre fils court toujours, madame, déclara-t-il. Et je souhaite que vous m'aidiez à le retrouver.

Pendant de longues secondes, Gilman et sa femme se regardèrent en silence comme s'ils se posaient l'un à l'autre des questions muettes. Enfin, Gilman prit doucement la main de son épouse, et elle lui sourit tendrement ; mais Bolan remarqua que ses yeux étaient noyés de larmes.

Gilman attaqua alors d'une voix déjà brisée par l'émotion :

— Nous ne savons pas où il est ; c'est la vérité, monsieur. Notre fils n'a plus confiance en nous, et, dans une certaine mesure, cela peut se comprendre.

Oui, Gilman était sincère : la peine profonde qui se lisait sur son visage en était une preuve irréfutable.

— Je vous crois, fit lentement Bolan. Et maintenant, racontez-moi tout depuis le début.

Gilman mit longtemps à se décider à parler ; quand il le fit, sa voix était celle d'un homme brisé par le chagrin :

— Le début... comment choisir le moment, où commence la tragédie, quand vous savez que votre fils est... enfin, est *différent* ? Courtney était un enfant tranquille, très renfermé.

Introverti, comme on dit. Très intelligent, mais fermé, emprisonné dans son propre univers. Même avec sa mère ou moi, il ne se livrait jamais.

— Il n'était pourtant pas mauvais, murmura Louise Gilman d'une voix où perçait un profond désespoir.

Gilman lui serra doucement la main avant de reprendre :

— Très vite, nous avons su ce qu'il avait. Ce qu'il a toujours, hélas. Dès l'âge de six ou sept ans, Courtney avait des accès de fureur et de violence incontrôlables. Pas des colères de gosse ; il explosait comme s'il voulait faire sortir une sorte de monstrueuse révolte enfouie tout au fond de lui. Puis, à l'école, il a commencé à se bagarrer avec ses camarades, et au lycée, il a eu de sérieux problèmes à plusieurs reprises. Nous l'avons changé deux fois d'établissement pour le protéger... protéger aussi sa réputation.

— Et la vôtre, par la même occasion, je suppose, intervint Bolan en observant attentivement Gilman.

Mais celui-ci secoua violemment la tête et le regarda avec colère.

— Absolument pas, monsieur ! rétorqua-t-il sèchement.

Radoucissant sa voix, il poursuivit :

— Pas à cette époque-là... Plus tard, c'est une autre affaire... Au cours de sa dernière année de lycée, Courtney a eu une histoire assez grave... une jeune fille de sa classe était impliquée, et il a été question de renvoyer mon fils, si bien qu'il n'aurait pu se présenter aux examens de fin d'année. Pour moi, c'était impensable, je ne pouvais

pas laisser compromettre ainsi l'avenir de mon enfant.

— Alors vous avez sonné à certaines portes, fit Bolan sur un ton qui n'avait rien d'interrogatif.

Thomas Gilman hocha nerveusement la tête, et sa gorge se contracta comme s'il avait du mal à avaler.

— J'ai de nombreux amis et relations, monsieur, soupira-t-il. Il est toujours possible d'arranger certaines choses. C'était notre fils, comprenez-vous ?

— Et votre réputation était en jeu, insista Bolan.

Cette fois, l'insinuation ne troubla pas Gilman.

— Honnêtement, je ne crois pas y avoir véritablement songé, à l'époque, fit-il. Inconsciemment, peut-être ; on ne peut jamais savoir. En tout cas, je m'étais promis de sortir Courtney de ce mauvais pas, et j'y ai réussi. Après quoi, il a passé dix-huit mois en analyse.

— Et ça n'a pas marché, bien sûr, fit Bolan.

Gilman haussa les épaules.

— Nous nous en sommes rendu compte-mais évidemment il était trop tard. Tout est toujours trop tard, n'est-ce pas ?

Bolan ne répondit rien, et Gilman, après une pause, reprit son récit.

— Il y a deux ans à peu près, il y a eu... enfin, un meurtre a été commis. Je n'y ai pas prêté attention. J'étais à l'époque fort occupé par les élections et un projet de loi qui me tenait à cœur. Courtney passait toutes ses nuits dehors, et nous ignorions absolument ce qu'il faisait, où il allait... Bref, une nuit il a été arrêté... pour vagabondage nocturne, je crois. La police l'a questionné ; apparemment, il s'est effondré pendant l'interrogatoire... Il a avoué avoir violé une jeune femme, et... l'avoir tuée ensuite.

Gilman avait une voix complètement étranglée, à présent, et les mots sortaient, à peine audibles. À côté de lui, sa femme se détourna pour étouffer un sanglot.

L'Exécuteur se représentait très bien la scène...

— Et vous avez reçu un coup de téléphone ? suggéra-t-il, tout en connaissant d'avance la réponse.

Tom Gilman hocha la tête, incapable d'affronter le regard de Bolan, puis il joignit les mains en un geste nerveux.

— Un coup de téléphone d'un inspecteur nommé Fawcett, j'imagine ? reprit Bolan.

Gilman lui lança un regard surpris.

— Fawcett, dites-vous ? Non, ce nom ne me dit rien. C'est un certain Smalley, à l'époque commissaire principal, qui m'a appelé.

Bolan essaya de son mieux de dissimuler son étonnement. Les pièces du puzzle commençaient enfin à se mettre en place. Presque trop bien, d'ailleurs.

— Et que voulait Smalley, exactement ? demanda-t-il.

— Oh, rien de bien compliqué, murmura Gilman avec une pointe d'amertume. Une sorte de marché, si l'on peut dire. Il ferait en sorte que Courtney soit « bien traité », ce sont ses termes, et moi, je lui témoignerai toute ma reconnaissance...

— Alors les aveux de votre fils ont été mis à l'ombre ?

Gilman étendit les mains en un geste vague.

— Sans doute, oui. On les a probablement classés tout au fond du dossier au cas où, plus tard... De toute façon, à ce moment-là, la procédure ne m'intéressait guère. Seuls comptaient les résultats, et Smalley a été très... efficace. L'accusation de vagabondage nocturne a été rejetée, mon fils n'a pas été inculpé, et nous l'avons placé dans une clinique psychiatrique privée.

— Comment s'en est-il échappé ?

Gilman fronça les sourcils.

— Apparemment, personne ne le sait ; ou personne ne veut le savoir. Tous ces établissements psychiatriques ont des systèmes de sécurité qui laissent beaucoup à désirer.

Bolan était bien d'accord sur ce point. Même dans les hôpitaux publics, les fugues de malades internés étaient monnaie courante. L'Étrangleur de Boston, par exemple, trompait quand bon lui semblait la surveillance de ses gardiens, et sortait de son asile pour tuer quelqu'un. Une fois son forfait accompli, il regagnait paisiblement sa chambre d'hôpital sans que personne ne s'en aperçoive. Son macabre manège dura des années, jusqu'au jour où, sans doute parce qu'il s'ennuyait ou avait besoin que l'on s'intéresse à lui, il avait tout avoué.

— Comment a-t-on retrouvé votre fils ? demanda Bolan.

Le mince sourire de Gilman se fit plus amer encore.

— Smalley dispose de moyens que j'ignore. Et il ne m'a pas donné les détails, mais lorsque Courtney a récidivé, croyez-moi, Smalley a rapidement su nous en avertir...

Oui, Bolan voyait bien le tableau : le jeune psychotique s'était échappé à nouveau, il avait frappé encore une fois, et s'était fait reprendre bien entendu – par Jack Fawcett, vraisemblablement. Et à chaque nouvelle fugue, chaque nouveau crime, Tom Gilman était un peu plus ligoté par Roger Smalley, qui exerçait son ignoble chantage en toute sécurité.

La voix rauque de Gilman tira l'Exécuteur de ses pensées.

— C'est à moi que Smalley doit sa position actuelle, vous vous en doutez. Ou du moins, je l'y ai aidé. Cela ne m'était d'ailleurs pas bien difficile : une recommandation par ci, un mot par là, et il s'est retrouvé préfet de police. Mais ça m'était bien égal. J'avais tant de reconnaissance pour lui.

Gilman se tut un moment avant d'exploser avec une amertume frisant le mépris de soi :

— Cinq vies humaines ! Cinq jeunes femmes assassinées ! Oh, je puis être fier de moi, monsieur La Mancha !

Bolan fronça les sourcils.

— Il ne sert à rien de vous culpabiliser, monsieur. Vous réglerez vos problèmes de conscience plus tard. Pour l'instant j'ai besoin de votre aide, et la sixième victime de votre fils en a désespérément besoin, elle aussi.

Louise Gilman eut un hoquet étranglé.

— Une sixième ! Non, ce n'est pas possible...

— Cette fois-ci, la jeune femme a survécu, précisa Bolan. La prochaine n'aura peut-être pas autant de chance.

Gilman prit alors la parole d'une voix presque suppliante.

— Nous ne savons pas où est Courtney, monsieur, je vous le jure ! Il nous en veut de l'avoir placé en établissement psychiatrique, comprenez-vous ? Et pour rien au monde il ne reprendrait contact avec nous. Il préférerait sans doute mourir.

Bolan savait que Gilman était sincère... Il s'apprêtait à prendre congé, quand celui-ci reprit d'une voix hésitante :

— Comment... comment avez-vous découvert la vérité sur mon fils ?

Bolan sentait bien l'angoisse, la terreur même dans la question. Il répondit :

— L'affaire est encore bien étouffée, mais plus pour longtemps, je le crains.

Gilman hocha la tête, résigné.

— Je m'attends à voir la vérité éclater depuis pas mal de temps, déjà, soupira-t-il. Je vous avouerai même que je l'espérais presque... Je dois tenir une conférence de presse, cet après-midi. Je crois que je vais en profiter pour faire une mise au point générale.

Bolan fronça les sourcils, tandis que son cerveau fonctionnait à toute vitesse.

— À votre place, j'y réfléchirais tout de même à deux fois, fit-il gravement. Attendez que je reprenne contact avec vous.

— Mais pourquoi ? s'exclama Gilman sincèrement décontenancé. Si je pouvais ainsi éviter une sixième ou même une septième victime... sauver une vie...

— C'est un peu tard pour y songer, monsieur Gilman, fit froidement Bolan. Vous raconterez votre histoire devant les jurés qui jugeront votre fils. Là, sans doute, elle sera utile.

Et, sans attendre de réponse, Bolan se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il se retourna à demi.

— Je vous contacterai tous les deux, lança-t-il. Entre-temps, si vous avez des nouvelles de votre fils...

— Soyez certain que je ne prendrai aucun risque supplémentaire

avec lui, rétorqua aussitôt Tom Gilman.

Sa voix était empreinte d'une infinie tristesse ; Bolan savait qu'il pouvait lui faire confiance.

Il le laissa avec sa femme et regagna sa voiture de location. Aussitôt, il brancha le petit magnéto pour s'assurer que l'enregistrement avait correctement fonctionné... La voix triste, anxieuse de Gilman résonna dans la voiture :

« *Tout est toujours trop tard, n'est-ce pas ?* »

Bolan coupa le son, et mit le moteur en marche. Il desserrait le frein à main quand le bip-bip de son minuscule transrécepteur retentit dans sa poche. Il appuya sur le bouton d'écoute et entendit :

— Homme de Pierre... ici Super Ex Un... tu me reçois ?

Bolan approcha le micro de sa bouche.

— Homme de Pierre... Je t'entends, Super Ex.

Malgré la déformation provoquée par les ondes, la voix de Pol Blancanales était vibrante d'angoisse :

— Toni a disparu, Sergent, fit-il, le souffle court. Je... quand je suis rentré, l'appartement était sens dessus dessous. Elle a été enlevée !

Bolan sentit son estomac se nouer.

— Des indices ?

— Rien, bon Dieu ! Strictement rien !

— Du calme, Super Ex. Reprends-toi ! Si tu perds les pédales, on ne retrouvera pas notre amie pour autant.

Blancanales resta silencieux quelques secondes, puis :

— OK., Sergent. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Toi, tu restes où tu es, lui ordonna Bolan. J'ai encore un rendez-vous, après quoi je te contacterai. Tu as prévenu la police ?

— Non. Je n'ai pensé qu'à une chose : essayer de te joindre.

— C'est bon. Patience. C'est moi qui t'appellerai.

Bolan coupa le contact de sa radio qu'il posa sur le siège à côté de lui. Comme il se dirigeait vers le centre de St Paul, les paroles de Tom Gilman lui résonnaient inlassablement aux oreilles :

« *Tout est toujours trop tard, n'est-ce pas ?* »

Il serra les dents, les mains crispées sur le volant.

Dans l'intérêt de tous ceux qui étaient impliqués dans cette sordide affaire, il souhaitait sincèrement que Gilman, pour une fois, se soit trompé...

CHAPITRE XIV

Roger Smalley arrêta sa Cadillac sur un chemin non goudronné, coincé entre la clôture du Cimetière du Calvaire et une ancienne voie ferrée désaffectée. Au-delà de la clôture, les pierres tombales surmontées de croix se dressaient solennellement vers le ciel.

Il était là depuis cinq minutes quand il vit arriver, dans son rétroviseur, la petite voiture étrangère de Fran Traynor. Le véhicule s'immobilisa derrière la Cadillac. Fran attendit que le nuage de poussière que sa voiture avait soulevé retombe, puis elle sortit vivement et gagna la Cadillac, pour se glisser sur le siège du passager.

— Bonjour, monsieur, balbutia-t-elle, très mal à l'aise. Je suis vraiment désolée de vous tracasser ainsi.

Smalley lui sourit paternellement et, balayant d'un geste ses excuses, déclara :

— Ne soyez pas stupide, Fran. Si ce que vous soupçonnez est exact, je veux clarifier les choses immédiatement.

Il la vit ostensiblement se détendre, et poursuivit :

— Bon. Pourquoi ne pas tout reprendre depuis le début ?

La jeune femme mit un certain temps à parler et, quand elle le fit, sa voix était tendue, et son débit précipité.

— Nous enquêtons sur une affaire de crimes et de viols répétés, attaqua-t-elle. Or je suis maintenant convaincue que le Commissaire Fawcett ralentit délibérément le déroulement de l'enquête. Il a fait disparaître des preuves, a subtilisé tous les portraits-robots de notre suspect et a jeté par tous les moyens le discrédit sur les déclarations du seul témoin que nous ayons. De plus il...

Smalley leva une main apaisante pour endiguer le flot de paroles de la jeune femme :

— Du calme, Fran, du calme ! Nous avons tout notre temps. Vous parliez d'un suspect...

Fran Traynor hocha vivement la tête :

— C'est bien le problème, monsieur. Nous l'avons découvert grâce à une vérification de routine de tous les établissements psychiatriques de l'État.

Et le préfet de police de St Paul écouta sans broncher la jeune et jolie femme déployer le faisceau accablant de preuves réunies contre Courtney Gilman. Il gardait pourtant l'œil fixé sur son rétroviseur et sentait ses habituelles brûlures d'estomac reprendre avec une vigueur renouvelée.

Fran avait presque achevé son exposé des faits quand une grosse

voiture noire pointa son nez à l'entrée de la route en terre battue pour s'immobiliser derrière la petite voiture étrangère. Les quatre portières s'ouvrirent en même temps, et plusieurs individus en costumes sombres sortirent du véhicule.

Comme Fran traynor arrivait au bout de son histoire, Smalley déboutonna nonchalamment la veste de son costume pour glisser une main sous son aisselle, serrant la crosse de son calibre 38.

— Vous êtes sur quelque chose d'intéressant, Traynor, fit-il avec un mince sourire.

La jeune femme-inspecteur s'apprêtait à lui rendre son sourire, mais ses lèvres se figèrent quand elle vit dans la main de Smalley le revolver noir dont le canon était dirigé sur sa poitrine.

Le sourire de Smalley s'élargit jusqu'à découvrir ses dents.

— Maintenant, Fran, si vous voulez bien me passer votre sac...

Instantanément, la jeune femme le lui balança violemment à la figure, puis tenta d'atteindre la poignée de la portière.

Smalley évita le sac, et abattit brutalement son arme derrière l'oreille de Fran dont la tête s'écrasa contre la vitre latérale. La jeune femme poussa un soupir étouffé, rebondit contre le dossier de son siège, pour atterrir sans connaissance, sur la cuisse du préfet de police.

À cet instant précis, la portière de la Cadillac s'ouvrait, et un des nouveaux arrivants se pencha pour passer la tête à l'intérieur du véhicule. En voyant la jupe de Fran relevée jusqu'aux cuisses, il ne put réprimer un sifflement gouailleur. Avec un regard lubrique à Smalley, il lança :

— Pas si mal, monsieur le Préfet !

Smalley eut une moue méprisante :

— Taisez-vous, je vous prie. Vous êtes payé pour faire un travail. Rien de plus.

Le truand retrouva immédiatement un peu de sérieux.

— On va mettre celle-là à l'ombre avec l'autre, si vous êtes d'accord. Elles se tiendront compagnie, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Smalley hocha la tête :

— Entendu. Cela ne devrait pas durer plus d'une heure ou deux, au maximum.

— OK, fit le truand.

Il s'écarta un peu pour laisser de la place à un de ses comparses, avec lequel il se mit en devoir de tirer Fran Traynor hors de la Cadillac. Dans la manœuvre, la jupe de la malheureuse se releva encore un peu, et les deux brutes lâchèrent une nouvelle plaisanterie obscène. Smalley, écœuré, se détourna. Sa portière se referma.

Quand il fut enfin seul, il mit sa Cadillac en marche et s'éloigna sans regarder dans son rétroviseur. Il avait un goût amer dans la

bouche, comme chaque fois qu'il se frottait à la racaille. Mais il savait pourtant par expérience que la lie de l'humanité peut parfois se montrer bien utile... à condition évidemment de la manier avec poigne.

Néanmoins, Smalley était assez soulagé de laisser ces truands derrière lui. Pour l'instant au moins, ils le débarrassaient d'un de ses multiples problèmes.

Et puis le préfet de police éprouvait aussi une sorte de satisfaction intellectuelle à l'idée que ces voyous, rebuts de l'espèce humaine, l'aidaient à maintenir intacts l'honneur et la respectabilité d'un monsieur de son rang... Car il n'était pas devenu préfet de police par hasard : il avait lutté pendant plus de quinze ans !

Ses efforts cependant, s'étaient trouvés considérablement réduits du jour où Jack Fawcett lui avait apporté Courtney Gilman sur un plateau d'argent... Hélas, ses aigreurs d'estomac ne l'avaient pas lâché pour autant. Au contraire. Et les soucis étaient toujours là, eux aussi...

Mais aujourd'hui, Roger Smalley venait d'échafauder un plan pour se débarrasser définitivement de ses encombrants tracassés. Et ce, sans rien perdre de ce qu'il avait acquis. Bien sûr, il lui faudrait compter sur un peu de chance, mais Smalley se sentait en veine, ce matin... Sous peu, il serait enfin libéré du problème franchement désagréable que représentait le cas Gilman.

Smalley se sourit à lui-même, tandis que la Cadillac rejoignait la route goudronnée pour prendre la direction du siège central de la police.

Fran Traynor, avec sa jolie bouche trop bavarde, avait la tête plongée dans un sac de sable, et elle n'en sortirait pas de si tôt !

Et les soucis du préfet de police s'estompaient déjà, comme le souvenir imprécis d'un cauchemar presque oublié...

CHAPITRE XV

En rentrant dans son bureau, le Commissaire Jack Fawcett se sentait d'une humeur massacrate. Il avait un tas de soucis en tête, et n'éprouvait aucune envie de commencer son rapport sur les cinq macchabées qu'il avait récupérés aux petites lueurs de l'aube. Non, franchement, il avait d'autres problèmes plus urgents à traiter !

Tout cela à cause de cet imbécile de Roger Smalley... et, pour être honnête, un peu à cause de lui aussi. Pourquoi avait-il eu l'ombre d'une hésitation, quand le même Gilman avait commencé à se mettre à table, dans le bureau numéro quatre ? Pourquoi diable avait-il eu l'idée stupide d'appeler le préfet de police – qui n'était alors que commissaire principal – pour lui demander son avis ?

Oh, bien sûr, il avait entrevu ce que cela pourrait lui apporter, et, en appelant Smalley, il s'était vaguement dit qu'un petit coup de pouce bien placé lui permettrait peut-être de grimper un peu plus rapidement la longue route fastidieuse d'une carrière dans l'administration...

Aujourd'hui, il avait plutôt l'impression de s'être fait refiler un aller simple pour l'enfer.

Oh, Smalley lui, n'avait pas à se plaindre ! Il trônait dans un somptueux bureau tout acajou et cuir, et y fumait à loisir ses énormes cigares, sans l'ombre d'un ennui. Pendant ce temps, le Commissaire Fawcett passait ses jours et ses nuits à patauger dans les éclaboussures sanglantes de la violence. Smalley plastronnait à des banquets officiels ; Fawcett lui, se gelait à la morgue pour identifier des macchabées rigides, sous la lumière blafarde des rampes de néon.

Cinq cadavres en particulier le hantaient : cinq femmes, toutes âgées de moins de trente ans, toutes sans doute jolies, quand elles étaient encore en vie ; et toutes portant la marque atroce de ce sadique détraqué qui les avait mutilées, charcutées avant de les jeter dans le ruisseau comme des tas d'immondices inutilisables.

La première victime encore ne hantait pas trop Fawcett. Il n'y était pour rien. Mais les quatre autres...

Elles pesaient lourd sur sa conscience.

Car, au fond de lui, il savait qu'il était tout aussi responsable de leur mort que ce psychotique obsédé qui maniait le couteau.

Et, pour couronner le tout, les cauchemars de Fawcett avaient repris juste après le viol de la fille Blancanales. Naïvement pourtant, Fawcett s'était persuadé qu'il en était débarrassé à jamais. Hélas, il savait que désormais ces visions infernales ne le quitteraient plus.

C'était un rêve obsédant – presque toujours identique. Fawcett se voyait dans son lit, profondément endormi. Brusquement, un bruit étrange, indéfinissable, près de la fenêtre, l'éveillait en sursaut. Il se levait alors, s'emparait de son revolver, sur la table de nuit, et s'approchait à pas de loup de la fenêtre, pour scruter l'obscurité de la nuit.

Elles étaient là ! Les cinq filles ! Livides, raides, leurs yeux grands ouverts, figés dans l'horreur de la mort, avec de longues traînées de sang séché sur leurs linceuls doucement agités par le vent. Et toutes les cinq tendaient le bras, pointant un index accusateur sur lui, Jack Fawcett, tandis que résonnaient, comme une morne litanie, leurs inlassables gémissements.

Dans son premier cauchemar, Fawcett n'avait vu qu'une fille.

À présent elles étaient cinq.

Combien seraient-elles, la nuit prochaine ?

Il se laissa tomber dans son fauteuil de bureau et, soudain, ses yeux repérèrent le mauvais bout de papier à moitié chiffonné, à côté de son téléphone. Il reconnut immédiatement l'écriture en pattes de mouches, mal formée, désordonnée, et s'empara du papier pour lire :

« **Jack – Appelez Pinky.** »

Pinky était un des nombreux petits truands camés qui servaient d'indics à Jack Fawcett. En bon policier qui se respecte, Fawcett savait en effet que l'on débrouille rarement une affaire en suivant la vieille méthode de Sherlock Holmes. Mieux valait généralement tenir un bon pigeon fiable et bien ligoté, pour vous apporter le coupable tout chaud. C'était la meilleure façon de se faire un dossier de service honorable, et l'indic était ravi de récolter quelques miettes qui ne coûtaient pas grand-chose.

Le Pinky en question était un mauvais loubard drogué, sans aucune envergure, que Fawcett avait alpagué une fois, il y avait bien longtemps, alors qu'il refilait sa came à la petite semaine. Sur un coup de tête, le commissaire l'avait laissé à l'air libre en échange d'une prise beaucoup plus glorieuse : son fournisseur. Pinky avait rempli son contrat et reçu en échange un dérisoire sachet de poudre blanche, piqué bien entendu dans les réserves du fournisseur en question.

Un bon coup, oui. Pourtant, Fawcett, qui était tout jeune à l'époque, avait dû essuyer pas mal de sueurs froides... Depuis lors, il ne récompensait ses indics qu'avec du fric à réception de la marchandise.

Récemment, Pinky avait refilé à Fawcett deux prises intéressantes : un gros revendeur dont les méthodes de persuasion étaient assez radicales, et une paire de cow-boys de l'Oklahoma qui adoraient jouer du pic à glace. Enfin, depuis peu, Pinky était censé traîner ses guêtres, oreilles au vent, pour tenter de dénicher un jeune homme du nom de

Courtney Gilman.

Fawcett composa le numéro de tête, et une voix pâteuse qu'il connaissait bien lui répondit à la quatrième sonnerie.

— Ouais ?

Pinky dormait, ou il était drogué, ou sans doute les deux à la fois, à cette heure de la matinée.

— J'ai eu ton message, Pinky. Ça marche ?

L'indic, à l'autre bout, toussa, renifla, pour récupérer un semblant de conscience, puis :

— Ouais, mec. J'savais bien que vous seriez curieux. J'ai même essayé d'appeler chez vous, mais...

Fawcett le coupa brutalement.

— Qu'est-ce que tu as à me dire, Pinky ?

— Quoi ? Ah, oui, mec, oui. Je suis presque sûr que j'ai votre cinglé.

Jack Fawcett se raidit tandis que sa main se crispait sur le téléphone.

— Je t'écoute ! aboya-t-il.

Pinky lui donna l'adresse d'un pouilleux hôtel meublé, non loin de Riverside Park, et le numéro de la chambre que le suspect avait louée. Fawcett inscrivit l'adresse et le numéro sur un bout de papier qu'il fourra dans sa poche.

— Si ton tuyau n'est pas crevé, je t'en devrai une, fit-il dans le téléphone.

La voix pâteuse résonna à nouveau :

— OK, mec. Mais croyez-moi, c'est bien votre avorton. Jamais je vous raconterais d'histoires.

— T'as pas intérêt.

— Vous bilez pas, mec, c'est clair, rétorqua Pinky d'une voix où sonnait maintenant une vague panique.

— OK.

Fawcett raccrocha et sortit vivement de son bureau pour gagner sa voiture. Le trajet jusqu'à l'hôtel pouilleux lui prit plus de vingt-cinq minutes. À chaque feu rouge, le commissaire laissa échapper un chapelet de jurons. Il se gara devant une bouche à incendie, ouvrit sa veste pour que son pistolet soit plus facilement accessible et franchit le seuil du sordide établissement.

En le voyant entrer, un réceptionniste minable et crasseux repoussa le magazine porno qu'il consultait avec attention et posa ses deux coudes sur le comptoir, devant lui. Il avait tout de suite repéré que Fawcett était de la police, le commissaire s'en était aperçu.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda le type d'une voix traînante où perçait une ironie méprisante.

Fawcett ricana.

— Qui est logé dans la chambre vingt-six ? demanda-t-il, grinçant.

Le réceptionniste étendit ses mains en un geste d'impuissance.

— Je suis pas du genre fouineur, et d'ailleurs je n'ai pris mon service qu'à six heures, ce matin.

— On peut peut-être regarder sur le registre ?

L'employé prit une mine offusquée.

— Ça serait pas, des fois, une intrusion dans la vie privée des gens ? fit-il en écarquillant des yeux innocents.

Jack Fawcett lui rendit d'abord un sourire désarmant puis, se penchant sur le comptoir, l'attrapa par le revers de sa chemise douteuse, avant de le secouer comme un prunier. Le commissaire ne souriait plus maintenant. De sa main libre, il sortit de sa poche une petite matraque en cuir, et l'agita brutalement sous le nez du réceptionniste livide :

— Je ne t'ai pas bien entendu, l'ami, marmonna durement Fawcett.

Le type tremblait, maintenant, et paraissait très désireux de contenter le commissaire.

— Le registre ? Bien sûr, balbutia-t-il. Tout de suite...

Il extirpa d'un rayonnage un mauvais cahier écorné et graisseux. Léchait le bout de son index, il se mit en devoir d'en tourner lentement les pages.

— Nous y voilà, fit-il enfin. On dirait qu'il s'agit d'un monsieur seul. Il a enregistré sous le nom de Joseph Smith.

Fawcett fit la grimace.

— Très original !

Le réceptionniste ne se permit pas de commentaire, il haussa simplement les épaules.

— Il est là-haut ? demanda Fawcett.

Nouveau haussement d'épaules, puis :

— Pas la moindre idée. Peut-être bien, oui. Il est encore tôt ; mais comment savoir ?

— Il y a le téléphone dans les chambres ?

Le réceptionniste secoua nerveusement la tête.

— Non, seulement des machines avec des pièces sur le palier du second, et celui du quatrième. Votre gus est au second.

Fawcett pointa sur l'employé un doigt menaçant.

— Débrouille-toi pour que ton bigophone ne sonne pas, vu ?

Il rempocha vivement sa matraque, laissant sa veste ouverte pour bien montrer son artillerie ; après quoi, il s'engouffra dans les escaliers pourris qu'il grimpa quatre à quatre. Au second étage, il enfila un long couloir sordide où flottait une odeur entêtante de vieille crasse et s'arrêta devant la porte numéro vingt-six. Sans grand espoir, il essaya la poignée, mais bien sûr, la chambre était fermée à clé.

Il sortit son revolver, recula d'un pas et balança un violent coup de

pied juste à côté de la serrure. Avec un bruit sinistre de bois fracassé, l'antique porte mal ajustée céda.

Fawcett se rua dans la chambre minuscule où régnait une pénombre moite. De vieux rideaux élimés laissaient passer un peu de lumière et projetaient sur le plafond des ombres d'un surréalisme plutôt cauchemardesques. Au fond de la pièce, un jeune homme maigre gisait, entortillé dans ses draps, sur un lit à moitié défoncé.

Jack Fawcett se précipita vers le lit ! D'une poigne brutale, il souleva l'adolescent pour le mettre sur le dos, tout en le menaçant avec son revolver. Les yeux qu'il connaissait trop bien le dévisagèrent avec une expression où se mêlaient la surprise, la terreur, et surtout la haine : les yeux d'un animal sauvage pris au piège.

L'espace d'un instant, le Commissaire Fawcett eut la tentation presque irrésistible d'appuyer sur la détente de son 38, pour en finir à jamais. Mais il se reprit et lança d'une voix amère, mauvaise :

— Alors, minable, bonne surprise au petit lever, non ? Allez, vite, en position sur le ventre !

Courtney obéit sans opposer la moindre résistance, et roula sur le ventre, présentant ses deux poings fermés sur son dos. Fawcett y passa une paire de menottes, puis en sortit une autre de sa poche, pour ligoter la maigre cheville du garçon au pied du lit.

À aucun moment le jeune homme ne proféra une parole. Mais son corps tout entier paraissait dégager une sorte d'insolence, une force mauvaise, et Fawcett sentit à nouveau sa main se crispier sur son revolver.

Il se reprit à temps. Il savait ce qu'il avait à faire, maintenant. Il savait ce que les circonstances exigeaient de lui.

Il quitta la pièce, laissant la porte entrouverte, et gagna rapidement le téléphone, au bout du couloir. Il glissa une pièce dans la fente, souleva le combiné et composa le numéro du bureau de Smalley.

Alors, Fawcett s'aperçut que ses mains tremblaient.

Une secrétaire lui répondit et lui passa le préfet de police presque immédiatement. La voix sèche et méprisante de Smalley emplit le téléphone.

— Que puis-je faire pour vous, Jack ?

— C'est à moi de vous poser la question, monsieur le Préfet, rétorqua Fawcett, exaspéré par le ton hautain de son supérieur. Je viens de recevoir le colis que vous désiriez. Où dois-je le livrer ?

La voix de Smalley parut soudain toute ragaillardie, et le ton méprisant disparut aussitôt :

— Excellente nouvelle, Jack. Excellente, vraiment. Rien ne pouvait me satisfaire davantage.

— Où... enfin, où dois-je livrer ?

Smalley toussota et hésita un instant avant de murmurer

doucement :

— C'est que nous avons un petit changement de programme, ce matin. Un événement inattendu. Il va falloir que vous me remettiez la marchandise en main propre.

Brusquement, Fawcett entendit une sonnette d'alarme tinter dans son cerveau, tandis que ses cheveux courts se dressaient sur sa nuque. Il ne répondit rien, attendant que Smalley poursuive.

— Jack ? Vous êtes toujours en ligne ?

— Oui, monsieur.

— Je prendrai livraison de notre colis dans Phalen Park, Jack. Prenez West Shore Drive, et je vous retrouverai au bord de l'eau. Disons trois quarts d'heure, ça vous va ?

— À votre service, monsieur le Préfet.

Smalley dut sentir que le commissaire était nerveux, car il s'enquit presque immédiatement :

— Vous n'avez pas de problème, n'est-ce pas, Jack ?

— Non, monsieur, tout va bien, répliqua précipitamment Fawcett, essayant de dissimuler son malaise. Je serai au rendez-vous avec le colis, ajouta-t-il.

La voix de Smalley était douce comme du miel, à présent.

— Parfait ! Au revoir, Jack, et merci.

Fawcett écouta la tonalité dans l'appareil pendant de longues secondes avant de se décider à raccrocher. Son cerveau réagissait enfin, essayait d'anticiper. Smalley n'était pas clair, et chaque minute comptait.

À l'évidence, le préfet de police gardait dans sa manche une carte pourrie. Fawcett connaissait trop bien Smalley, maintenant, pour avoir le moindre doute là-dessus. Si seulement il avait aussi bien connu son supérieur, à l'époque de ce maudit coup de téléphone !

Trop tard, grommela Fawcett pour lui-même. Inutile de se lamenter.

Il se rendrait au rendez-vous avec Smalley. Il n'avait d'ailleurs pas le choix. Mais il n'irait pas les yeux fermés comme un agneau va à l'abattoir.

Si le préfet de police cherchait un bouc émissaire, il se trompait de personne en choisissant le Commissaire Fawcett. On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, et Fawcett n'avait pas l'intention de se faire prendre pour un pigeon. Moins encore de se retrouver à la morgue, les pieds devant.

Le changement de programme dont avait parlé Smalley ne pouvait signifier qu'une chose : de nouveaux ennuis inattendus : et Fawcett savait trop clairement que Smalley essaierait toujours de faire rejaillir la faute sur les autres pour s'en sortir indemne.

Non, Jack Fawcett n'était pas un pigeon.

Et pourtant, tout pourrait être si facile : retourner dans la chambre lépreuse, défaire la paire de menottes qui ligotait Courtney Gilman à son lit, reculer d'un pas ou deux... et **bam !** Un cinglé de moins sur cette terre !

Facile, oui, et cependant impossible.

Jack Fawcett avait choisi la voie lui-même, en passant un fatidique coup de téléphone, il y avait bien longtemps déjà. Maintenant, il n'avait plus le choix. La route était tracée devant lui, il lui fallait la suivre, en essayant de son mieux – oui, de son mieux – de sauver la mise à l'arrivée.

Tout en jurant dans sa barbe, le Commissaire Fawcett regagna à pas lents la chambre de son prisonnier.

CHAPITRE XVI

Décidément, pour le Préfet de Police Roger Smalley, cette maudite matinée se plaçait sous le signe du téléphone. D'abord l'appel aux aurores de Jack Fawcett, qui l'avait tiré du lit et avait bien failli lui gâcher toute sa journée. Puis celui de Fran Traynor qui avait réveillé son ulcère avec une virulence rarement égalee.

Ce sacré téléphone avait même réussi à remplir Smalley d'un intense sentiment de frustration, quand il avait écouté interminablement la sonnerie sans réponse, chez Benny Copa, alors qu'il avait un besoin urgentissime du petit truand.

Heureusement, le dernier coup de fil de Jack Fawcett avait apporté un peu d'espoir à cette journée qui semblait au départ un désastre sans précédent. Mais maintenant, tout allait glisser en place en beauté... avec un peu de chance, bien sûr.

Smalley allait enfin mettre son plan à exécution, et sans perdre une minute, encore. Avec en prime, le joli colis de Fawcett bien ficelé dans du papier rouge scintillant.

Un peu tôt, pour un cadeau de Noël ? Tant pis.

Et voilà que ce maudit téléphone sonnait à nouveau.

Smalley appuya sur la touche de réponse de sa ligne intérieure, et la voix suave de sa secrétaire roucoula dans son oreille.

— Navrée de vous déranger encore, monsieur le Préfet, mais j'ai en ligne un certain M. La Mancha, qui se dit de la Police Fédérale.

La Mancha !

Smalley sentit un frisson le parcourir, tandis que sa main se crispait sur le combiné. Il se força à se détendre et, de sa voix la plus aimable, il répondit :

— Merci, Vicky, passez-le-moi.

Il entendit d'abord un clic dans l'appareil, puis un moment de vide, et enfin un vague bourdonnement. Il sentit alors qu'il y avait quelqu'un à l'autre bout du fil.

— Ici le Préfet Smalley, fit-il d'une voix joviale. Puis-je vous être utile, monsieur ?

— Très probablement, oui.

La voix était profonde, ferme, déterminée. Un homme sûr de ce qu'il allait avancer... Smalley s'efforça de contenir son imagination qui s'emballait. Après tout que pouvait-il savoir, ce type ?

— En quoi la police de St Paul peut-elle être utile à la Police Fédérale ? S'enquit-il sans se départir de sa bonne humeur apparente.

La Mancha rétorqua, sec comme un coup de trique :

— Laissez tomber la police de St Paul, mon vieux ! Je viens de bavarder un moment avec Thomas Gilman. Nous avons évoqué le problème de son fils.

Smalley se raidit dans son fauteuil, un long frisson passa au creux de ses reins. Il réussit tout de même à contrôler sa voix pour déclarer d'un ton calme :

— Comment ? Je crains de ne pas voir clairement où vous voulez en venir.

— Tout simplement à Thomas Gilman. Vous le connaissez fort bien, je crois, et son fils aussi.

Smalley eut brusquement l'impression que le monde s'effondrait autour de lui. Il prit une profonde inspiration et garda l'air bloqué dans ses poumons avant de l'exhaler lentement pour essayer de retrouver un peu de sang-froid.

— J'aimerais savoir à qui j'ai affaire, exactement, déclara-t-il enfin. Car si vous n'êtes pas de la Police Fédérée...

La Mancha le coupa à nouveau :

— Peu importe qui je suis. Ce que j'ai à vous dire, en revanche, est important.

Smalley était de plus en plus décontenancé.

— Eh bien, dans ces conditions... attaqua-t-il.

La Mancha coupa encore une fois.

— J'ai à vous parler d'un meurtrier, monsieur le Préfet. Un meurtrier récidiviste cinq fois, et qui a raté sa sixième victime.

Smalley essaya de gagner l'avantage.

— Vous devriez vous adresser à la Brigade Criminelle, monsieur La Mancha. Voulez-vous que je vous donne le numéro ?

— J'ai déjà parlé aux gens de la Criminelle, lui rétorqua sèchement son interlocuteur. Mon prochain coup de fil sera pour les journaux et les médias.

— Quoi ?

La voix de Smalley était sortie complètement étranglée et, encore une fois, il maudit son manque de contrôle.

Mais le ton de l'inconnu, à l'autre bout du fil, le glaça sur place.

— J'ai à côté de moi une bande enregistrée qui intéresserait très certainement les journaux de St Paul, fit-il.

Les pensées à présent se bousculaient dans la tête de Smalley. Une bande ? De qui ? Gilman ? Le salopard se serait mis à table devant un type de la Police Fédérale ?

Mais non, La Mancha avait déjà laissé entendre qu'il ne venait pas de Washington. C'était sans doute un maître chanteur. OK, ces gars-là, il y avait mille façons de traiter avec eux.

— Peut-être, attaqua prudemment le préfet, pourriez-vous me donner plus de détails...

Mais il n'acheva pas sa phrase : le sifflement d'un magnétophone en marche résonnait dans son téléphone ; quelques instants après, il entendit deux voix qu'il connaissait : la première était celle de l'inconnu qui l'appelait, ce prétendu La Mancha.

L'autre appartenait à Thomas Gilman.

« ...s'est effondré pendant l'interrogatoire,... et il a avoué avoir violé une jeune femme, et... l'avoir tuée ensuite. »

« Et vous avez reçu un coup de téléphone ? » Silence. Smalley voyait très bien la tête de Gilman acquiescer.

« Un coup de téléphone d'un inspecteur nommé Fawcett, j' imagine ? »

« Fawcett, dites-vous ? Ce nom ne me dit rien. C'était un certain Smalley, à l'époque... »

Dieu merci, le magnétophone venait d'être coupé !

Roger Smalley sentit qu'il tremblait dans son fauteuil, tandis que toutes les fibres de son être étaient tendues à se rompre. Un instant, il songea avec panique que sa ligne téléphonique était peut-être sur écoute. Et puis non, il s'en serait rendu compte. On n'était pas préfet de police pour rien, tout de même !

Mais la voix de La Mancha retentissait à nouveau dans l'appareil :

— Vous en avez suffisamment entendu, monsieur le Préfet ?

Curieusement, le ton n'était pas ironique. Au contraire il était... enfin, oui, presque triste.

— Que voulez-vous de moi, exactement ? Demanda Smalley d'une voix rauque, caverneuse.

La réponse de La Mancha lui parvint, claire et déterminée.

— Je veux retrouver Toni Blancanales, et saine et sauve, encore.

Smalley tenta une dernière fois sa chance.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que...

Mais là encore, il n'acheva pas sa phrase. La voix de La Mancha, tranchante comme un rasoir, le coupa net.

— J'ai discuté aussi avec Benny Copa, il s'est montré très coopératif jusqu'à la fin.

Smalley évoqua l'espace d'un instant, l'interminable sonnerie du téléphone chez Benny, quelques heures auparavant. Sans doute le truand ne répondrait-il pas au téléphone pendant quelque temps, et plus vraisemblablement jamais...

— Je vois... murmura le préfet.

Malgré ses efforts, ce fut tout ce qu'il réussit à articuler.

— J'ai une proposition à vous faire, reprit rapidement La Mancha. Rendez-moi la jeune dame dont je vous ai parlé, et je vous assure une heure d'avance pour boucler vos valises, avant que j'appelle les médias.

Pendant une fraction de seconde, Smalley crut voir rouge, et sa

main se crispa avec violence sur le rebord de son bureau. Il avait même l'impression de sentir une odeur de poudre dans ses narines.

— Vous ne parlez tout de même pas sérieusement ! aboya-t-il dès qu'il eut suffisamment récupéré pour parler.

— C'est votre réponse ? s'enquit La Mancha.

— Quoi ?

Brusquement Smalley n'y comprenait plus rien tant la rage le submergeait. Il entendit alors la voix de La Mancha annoncer sur un ton presque résigné :

— Au revoir, monsieur le Préfet.

Alors, désespérément, Smalley s'agrippa au téléphone, comme s'il espérait ainsi empêcher son interlocuteur de raccrocher.

— Attendez, bon Dieu ! Attendez une minute, glapit-il dans l'appareil, tandis qu'une vague idée se faisait jour dans son esprit. OK, reprit-il, visiblement à regret. Quelles sont vos conditions ?

— Dites où et quand.

Subitement la vague idée de Smalley se fit étincelante, illuminant son cerveau tout entier. Oui, il tenait le bon bout, un bout qui en surprendrait plus d'un !

— Vous connaissez Phalen Park ? demanda-t-il d'une voix mesurée pour que n'y transparaisse rien de l'excitation qui l'avait saisi.

— Je trouverai, rétorqua sèchement La Mancha.

— Bien. Retrouvons-nous dans West Shore Drive. Disons dans une heure.

La Mancha ne répondit pas immédiatement : sans doute réfléchissait-il. Enfin, il déclara :

— Jouez franc jeu, monsieur le Préfet. Sinon le marché ne tient plus.

— Et au nom de quoi devrais-je vous faire confiance ? protesta Smalley.

— Avez-vous le choix ? Se contenta de répondre l'inconnu.

Hélas, Roger Smalley n'avait pas de répartie toute prête, et d'ailleurs quelle importance ? La ligne était morte, à présent, et la tonalité neutre résonna dans le bureau.

Le préfet de police reposa son combiné, et s'appuya calmement contre le dossier de son fauteuil pour réfléchir à la situation. Il lui fallait échafauder dare-dare son dernier plan de la matinée. Car si ce La Mancha pensait le tenir par le fond de son pantalon, eh bien, tant mieux pour lui. Rirait bien qui rirait le dernier !

Roger Smalley avait plus d'un tour dans son sac, et ce type étrange n'allait pas tarder à se retrouver à son tour ligoté...

Bien sûr, La Mancha avait joué à fond l'élément de surprise, mais le jeu était inversé, désormais. Et la surprise, il l'aurait, l'ordure, en venant à son rendez-vous dans Phalen Parie. Une surprise dont il ne

reviendrait pas, c'était le cas de le dire.

Smalley souleva son téléphone puis, se reprenant subitement, le reposa.

Il y avait peu de chance que son appareil soit branché sur écoute, mais avec ces sacrés Fédés, on pouvait s'attendre à tout, et mieux valait se montrer trop prudent que pas assez...

Tout à coup le Préfet de Police Smalley se demanda s'il ne devenait pas paranoïaque. Et puis merde à la fin ! C'était l'époque tout entière qui était parano.

Un bref sourire traversa le visage de Smalley : il revoyait tout d'un coup un poster, assez à la mode quelques années plus tôt, sur lequel on pouvait lire : « C'est pas parce qu'on est parano qu'ils nous auront ! »

Bon, parano ou pas, de toute façon, une bonne surprise attendait M. La Mancha, de la Police Fédérale.

Smalley se leva de son siège pour quitter son bureau. Il avait un plan à mettre à exécution, et une surprise-partie à orchestrer. Quand tout serait fini, pourquoi ne repasserait-il pas au bureau pour inviter sa jolie secrétaire à déjeuner ?

Dans une heure, il serait enfin libéré. Libre, et blanc comme neige.

CHAPITRE XVII

Dans la voiture qui la transportait vers quelque destination inconnue, Fran Traynor avait les yeux bandés. Elle éprouvait le plus grand mal à se rappeler ce qui lui était arrivé, mais son crâne la faisait souffrir, là où Smalley l'avait frappée, et sur sa cuisse était posée une grosse main moite.

Enfin, la voiture s'immobilisa en douceur, la main libéra la cuisse de la jeune femme qui, sentant une bouffée d'air frais sur son visage, comprit que l'on ouvrait les portières du véhicule. Ses compagnons de voyage sortirent, et, presque aussitôt, Fran sentit une main brutale qui caressait délibérément la courbe de son sein gauche avant de lui empoigner violemment le bras. Fran, instinctivement, tenta de se dégager, mais ce fut peine perdue.

Elle se laissa donc tirer de la voiture, et guider sur un chemin goudronné. Puis elle traversa un espace couvert de gazon, avant de se retrouver sur un second chemin.

— Par ici, ma belle, fit une voix masculine vulgaire et vaguement lubrique. Attention où tu mets les pattes.

Fran avançait lentement, tâtant le sol du bout de ses chaussures avant chaque pas. Elle entendit enfin que l'on ouvrait une porte devant elle, puis on la poussa à l'intérieur.

Il y faisait frais. Les sons, les odeurs et le tapis sous ses pieds lui indiquèrent qu'elle se trouvait très probablement dans une maison d'habitation.

Maintenant deux mains, une sur chaque bras, la guidaient dans ce qui lui sembla être un dédale de couloirs. Fran commençait à perdre le sens de l'orientation ; elle pesta intérieurement en comprenant que, privée de ses yeux, le plus simple des salons, même sommairement meublé, lui semblerait un véritable labyrinthe.

Elle savait pourtant qu'elle se trouvait dans un couloir à cause de la résonance spéciale des sons contre les murs rapprochés, et elle commençait à compter ses pas pour se repérer, quand les deux mains sur ses bras l'immobilisèrent brutalement. Elle entendit alors une clé grincer dans une serrure, puis une nouvelle porte s'ouvrit, et on la jeta à l'intérieur.

Enfin elle sentit des doigts maladroits tripoter le nœud du bandeau, derrière sa tête ; celui-ci glissa le long de son visage avant de disparaître, subtilisé, derrière elle.

— Reste bien tranquille, ma poupée, reprit la voix lubrique. On aura tout notre temps pour la bagatelle, un peu plus tard.

Fran se tourna pour voir à qui appartenait la voix, mais déjà la porte en bois massif se refermait, et la clé grinçait à nouveau dans la serrure.

La jeune femme resta un instant immobile, écarquillant ses yeux pour les réhabituer à la lumière. Puis elle jeta un regard autour d'elle : c'était une pièce assez exigüe, avec une mauvaise ampoule électrique qui pendait nue du plafond, dispensant une faible lueur blafarde. Les murs avaient une seule ouverture : la porte par laquelle était entrée Fran.

— Fran ? C'est bien vous, n'est-ce pas ?

La jeune femme pivota brusquement, stupéfaite d'entendre une voix qu'elle reconnaissait, tout près d'elle. Elle découvrit alors avec stupeur Toni Blancanales, recroquevillée sur un mauvais grabat, dans un coin de la pièce.

Toni se leva d'un bond pour se précipiter vers Fran. Elle prit ses mains glacées entre les siennes pour les réchauffer.

— Toni ! s'exclama la jeune femme-inspecteur. Mais que faites-vous ici ?

Toni avait les yeux rouges d'avoir abondamment pleuré, son visage était pâle, défait, et ses cheveux en bataille.

— Des individus ont débarqué dans mon appartement, commença-t-elle. Ils étaient armés, et... et...

La jeune fille fut incapable de continuer, tant elle tremblait. Fran passa son bras réconfortant autour de ses frêles épaules et la guida doucement vers le matelas où elle l'obligea à s'asseoir, avant de demander avec anxiété :

— Ils... ils se sont attaqués à vous, Toni ?

Toni la regarda de ses yeux remplis de larmes, et comprit tout de suite ce que redoutait Fran.

— Non, pas de cette façon, répliqua-t-elle.

Elle vit un intense soulagement se peindre sur le visage de sa compagne.

— Ils m'ont un peu brutalisée, reprit-elle, et je me suis défendue.

Fran regarda de plus près le visage de Toni, et découvrit vite un vilain bleu sur sa pommette droite.

— Les salauds ! marmonna-t-elle, les dents serrées.

Mais déjà Toni poursuivait :

— Oh, Fran, expliquez-moi ! Pourquoi tout ça ?

L'Inspecteur Traynor ne savait pas vraiment par où commencer :

— C'est une longue histoire, soupira-t-elle enfin. Et je ne possède pas encore tous les éléments du tableau. Mais d'ores et déjà, c'est difficile à croire.

— Nous sommes en danger, Fran, reprit gravement Toni. Je le sais, je le sens.

La jeune femme hocha la tête.

— En effet, et je crains que nous ne devions nous attendre au pire. Si nous trouvions un moyen de nous échapper...

Toni Blancanales semblait moins terrorisée, maintenant quelle n'était plus seule :

— Je crois avoir vaguement compris pourquoi on me séquestre ici, Fran, murmura-t-elle au bout d'un moment. Mais vous, grands Dieux, pourquoi ? Et comment vous ont-ils enlevée ?

Fran Traynor prit une longue inspiration avant d'attaquer son récit des événements de la matinée, et leur sinistre conclusion avec le rendez-vous du Préfet Smalley, près du Cimetière du Calvaire. Elle n'omit rien ; elle crut remarquer, quand elle parla du mystérieux. La Mancha, que le regard de Toni s'éclairait. Mais peut-être n'était-ce là que l'effet de son imagination surchauffée par les récentes épreuves qu'elle avait traversées.

— C'est donc Smalley qui, depuis le début, étouffe l'affaire, conclut-elle avec tristesse. Et sans doute s'est-il assuré la complicité de Jack Fawcett.

Après un moment de silence, Fran s'exclama :

— Oh, Toni, me pardonneriez-vous un jour mon stupide aveuglement ?

Toni lui reprit la main, et la serra affectueusement.

— Ne soyez pas stupide, soupira-t-elle. Ce n'est pas votre faute. En tout cas, nous sommes embarquées sur le même bateau.

Les deux jeunes femmes, pendant un long moment, discutèrent à voix basse de leurs maigres chances de s'en sortir indemnes. Inutile de songer à s'enfuir : la pièce n'avait pas de fenêtre et ne contenait qu'un grabat, une ampoule électrique, un petit lavabo : rien qui puisse constituer une arme. Elles étaient donc seules, et sans défense.

Elles parlaient toujours quand un téléphone sonna, assez loin dans la maison. Quelqu'un devait se trouver tout près, car la sonnerie s'arrêta presque immédiatement. Quelques minutes après, les deux jeunes femmes entendirent avec angoisse des pas pesants qui s'approchaient dans le couloir.

La porte s'ouvrit brutalement, et un individu trapu apparut. Il portait un costume sombre, des lunettes noires, et tenait nonchalamment dans sa main droite, un revolver 45 automatique. Derrière lui, trois autres silhouettes s'encastèrent dans l'encadrement de la porte, la bloquant complètement.

Quand le premier inconnu parla, Fran reconnut immédiatement la voix de l'homme qui lui caressait la cuisse dans la voiture :

— Allez les filles, on part en balade, lança-t-il, gouailleur.

Puis avec une œillade à Fran :

— Je commence à me demander si on aura du temps pour

s'amuser...

Fran jeta un regard au revolver, puis un rapide coup d'œil à Toni, et enfin ses yeux se posèrent à nouveau sur ceux du tueur, invisibles derrière les lunettes noires.

Alors, Fran Traynor se demanda s'il restait du temps pour quoi que ce soit...

Mack Bolan gara sa voiture de location à côté de celle de Pol Blancanales, sur le parking d'un supermarché. Pol sortit rapidement de son véhicule pour s'engouffrer à côté de Bolan.

L'Exécuteur remarqua le visage tendu, impatient de son vieil ami, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à livrer bataille.

— Filons en vitesse, Sergent, lança-t-il tout en frottant nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

Bolan lui répondit d'une voix très basse, presque rauque :

— Du calme, Pol. Nous n'allons tout de même pas foncer tête baissée, au risque de compliquer les choses pour Toni !

Pol réfléchit un moment, puis hocha la tête avec un mince sourire.

— Tu as raison, vieux ! Comme toujours.

— Parle-moi donc de Phalen Park, reprit l'Exécuteur en mettant la voiture en marche.

Pol resta songeur quelques instants, et quand il parla, ce fut comme s'il récitait une leçon.

— C'est au nord de la ville, attaqua-t-il, et le parc s'étend jusqu'à Maplewood. Il contient un lac, le lac de Phalen, mais j'ignore si c'est le lac qui a donné son nom au parc, ou le contraire.

— Comment se présente le terrain ? Insista Bolan.

— Toute la partie sud est un golf. Au nord, il y a le lac, avec ses berges, et de grands arbres... bref, un parc public.

Bolan comprenait bien l'impatience de Pol, mais son expérience de la guerre lui avait enseigné qu'une bonne connaissance du terrain décide souvent de l'issue d'une bataille, et qu'une bataille bien menée peut aussi faire gagner une guerre.

Bolan essayait de se représenter ce parc de Phalen, quand la voix de Pol le tira de sa réflexion.

— Alors, Sergent, quel est le plan de campagne ? Comment récupère-t-on Toni sans qu'elle y perde des plumes ?

— C'est Smalley qui a désigné l'endroit, expliqua enfin Bolan. Et, compte tenu de ce que nous connaissons de lui, on peut s'attendre à un guet-apens, c'est sûr. On va donc foncer, prêts à toute éventualité, et on verra bien comment les choses se présentent. On joue au flair.

— Tu sais que je n'arrive pas à y croire, vieux ! s'exclama Pol. Cette ordure de préfet de police en personne !

— Ce sont des accidents qui arrivent, répliqua Bolan d'une voix apaisante. Mais il y aura bien quelqu'un pour s'occuper des détails,

quand nous aurons récupéré Toni saine et sauve.

Pol eut un ricanement plein de hargne.

— En tout cas, je t'assure une chose, Mack, bougonna-t-il d'une voix contenue, si ce salopard lui a fait le moindre mal... si quelqu'un lui a posé la main dessus...

Il n'acheva pas sa phrase, et se mordit les lèvres.

— Calme-toi, Pol, fit à nouveau Bolan. Inutile de t'inquiéter à l'avance.

Mais Blancanales secoua la tête avec rage.

— Je te le répète, Mack, si on a touché à un cheveu de Toni, n'essaie pas de me retenir. Je ferai justice moi-même.

Bolan n'aimait pas beaucoup la fureur de son ami, même si elle lui apparaissait parfaitement justifiée. Mais l'Exécuteur avait toujours eu un code de vie basé sur des règles simples qu'il ne transgressait jamais. Et l'une de ces règles voulait que l'on ne se batte pas contre un représentant de la force publique quel qu'il soit. Non, Bolan jamais n'avait tiré sur un flic.

Bien sûr, il y en avait des bons, des mauvais, des pourris, des vicieux, mais quel que soit le fond de leur nature, tous, un jour, avaient combattu aux côtés de Bolan pour venir à bout de l'homme prédateur. Et l'Exécuteur se refusait à descendre ces hommes, symboles de la loi et de l'ordre.

Et pourtant, songeait-il, aujourd'hui, la vie de Toni était en jeu, celle de Pol aussi. S'ils se jetaient tête baissée dans un piège, et que Toni en ressorte blessée, ou pire même, comment réagirait-il ?

Aurait-il la maîtrise de faire taire sa propre colère, pour laisser la justice officielle suivre son cours tortueux ?

Retiendrait-il le bras vengeur de son ami ?

Jusqu'où pouvait-on épargner un soldat coupable de meurtre et de bien pire encore ? Fallait-il pointer son arme sur son ami, pour sauver un traître ?

Bolan se maudit en silence sachant qu'il n'existait pas de réponse toute faite à ces questions cruciales.

Ils traversèrent St Paul relativement rapidement, prenant d'abord la Septième Rue, puis Arcade Avenue, jusqu'au croisement avec Maryland Boulevard. Et de là, ils gagnèrent West Shore Drive, en bordure de Phalen Park. Bolan immobilisa alors son véhicule sous un bouquet d'arbres.

Il consulta sa montre : ils avaient un peu plus de cinq minutes d'avance sur l'heure fixée par Smalley.

Tant mieux. Ils en profiteraient pour envisager toutes les stratégies possibles.

Bolan prit sous le siège arrière son sac de voyage bourré d'armes.

— Equipons-nous, fit-il brièvement avec un clin d'œil à Pol.

Celui-ci hocha gravement la tête et, après inspection du contenu du sac, ne put réprimer un petit sifflement.

— Doux Jésus ! Même quand tu voyages léger, tu as une panoplie bien assortie, souffla-t-il.

Bolan se contenta de lui répondre par un mince sourire.

Et, tout en sortant les armes et les munitions de rechange, Mack Bolan exposa rapidement à son ami un plan d'action, avec ses différentes stratégies possibles selon le déroulement des opérations.

Tout au long de son exposé, il sentait les vies de Toni et Pol, et la sienne aussi palpiter entre ses mains.

Tous trois en effet n'allaient pas tarder à passer par l'épreuve du feu...

CHAPITRE XVIII

La longue limousine de combat était garée sur le bas-côté couvert d'herbe de West Shore Drive. À sa droite, un peu plus loin, dissimulé par des arbres et des buissons, s'étendait le lac Phalen.

Assis à côté du chauffeur, le chef d'équipe Danny Toppacardi était de plus en plus nerveux. Il n'arrêtait pas de regarder sa montre, calculant mentalement les minutes qui restaient avant l'heure fixée par le client pour le rendez-vous. Et ce dernier n'était pas en retard – pas encore, du moins – mais Danny Tops commençait à trouver l'attente un peu longue.

Le reste de la troupe pourtant, semblait très bien s'accommoder de son sort. Le conducteur, un certain Lou Nova, assis au volant venait d'allumer son troisième énorme cigare de la matinée et aspirait avec une évidente satisfaction de longues bouffées de fumée. Sur la banquette arrière, les deux tueurs Vince Cella et Solly Guiffre, encadraient les deux jeunes femmes et, apparemment, cette promiscuité ne leur déplaisait pas. Solly, qui semblait avoir un faible pour la femme-flic, avait passé un bras autour de ses épaules, tandis que de sa main libre il traçait des lignes abstraites sur son genou.

Danny entendit le bruit d'une claque, derrière lui, et l'inspecteur Traynor cria :

— Bas les pattes !

Le chef d'équipe se retourna juste à temps pour la voir rabaisser sa jupe. Solly retira sa main, avec l'air penaud d'un gamin surpris en train de voler des confitures.

Le tueur adressa à son chef un clin d'œil salace.

— Te bile pas, Danny. On s'entend très bien, nous deux, pas vrai, chérie ?

La femme-inspecteur le fusilla du regard sans répondre.

— Calmos, Solly ! grogna Danny. On n'est pas ici pour s'amuser !

Le nommé Solly prit une expression joviale.

— Je sais, chef ! Mais tant qu'on ne fait rien, on peut bien se distraire un peu !

Toppacardi se détourna, et son regard se perdit dans le gigantesque pare-brise de la grosse Lincoln noire. Pardi, il les comprenait, ses gars ! Ils avaient les meilleures raisons du monde de se distraire. Depuis plus d'un quart d'heure, ils étaient là, inactifs, attendant que le vieux Smalley veuille bien les honorer de sa présence et les débarrasser du même coup des deux filles. Ça commençait à faire long, tout de même, surtout quand on était coincé contre la cuisse

chaude d'une femme.

Merde à la fin ! Danny lui-même se mettait à en rêver. Seulement lui, il ne devait pas le montrer.

Un quart d'heure bloqué dans un parc, avec pour toute distraction des arbres et des oiseaux... Sans compter une voiture qui était passée quelques minutes plus tôt. Inoffensive, d'ailleurs, mais tout le monde avait tout de même ouvert l'œil.

Ouais, pas étonnant que ça commence à tracasser sérieusement Solly et Vince...

Danny aussi s'en serait volontiers occupé, de ces nanas. Seulement voilà : un contrat était un contrat, et personne ne devait l'oublier.

Deux longues minutes s'écoulèrent encore, au cours desquelles Danny consulta au moins douze fois sa montre ; enfin la voiture de Roger Smalley apparut pour venir s'immobiliser juste devant la Lincoln. Le vieux Smalley en sortit et prit tout son temps pour rejoindre l'équipe. Il affichait son sourire finaud de politicien : un de ceux dont Danny avait appris à se méfier comme de la peste.

Smalley, franchement, ne semblait pas pressé. Il arriva enfin à la portière de Danny et se pencha pour jeter un coup d'œil à l'intérieur du véhicule. Quand il aperçut les deux jeunes femmes, son sourire se fit plus mielleux encore :

— Mesdames, déclara-t-il très poliment, j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre de la façon dont vous ont traitées ces messieurs ici présents ?

— Allez-vous faire pendre, Smalley ! Glapit Fran Traynor.

Danny vit le visage du vieux renard se figer, tandis que son sourire disparaissait. Oh, oui, Danny prenait son pied : rien ne lui plaisait davantage que de voir un vieil imbécile pompeux et imbu de sa personne en prendre plein la figure. Hélas, en l'occurrence le vieux crétin était le client, et il ne fallait surtout pas l'oublier.

Le chef d'équipe affichait un visage impassible, indéchiffrable, quand le préfet de police se tourna vers lui pour lui demander :

— Vous n'avez pas eu de problème ?

— Rien de vraiment grave, rétorqua Danny. Que fait-on de la marchandise ?

Smalley lança un nouveau coup d'œil aux deux jeunes femmes.

— Je vais vous en débarrasser – pour un moment au moins, répliqua-t-il.

À cet instant précis, une nouvelle voiture apparut dans West Shore Drive, et alla s'immobiliser quelques mètres devant la voiture de Smalley. C'était un véhicule banalisé, mais les quatre tueurs la reconnurent immédiatement : une voiture de police. Instinctivement, ils se raidirent, et leur main droite glissa le long de leur hanche, palpant leur arme. Cette réaction n'échappa pas à Roger Smalley, qui

tenta de les calmer avec un sourire paisible.

— Ne vous excitez pas, fit-il aimablement. C'est un homme à moi. Il n'y a aucun problème.

Danny Tops n'en garda pas moins sa main contre sa hanche – au cas où – et observa un type nerveux, en vêtements civils, qui sortait de la voiture. Il en fit le tour pour en extirper un même maigre et décharné avec un visage livide. Le gosse n'avait pas plus de vingt et un ou vingt-deux ans. Il avait les mains attachées dans le dos par une paire de menottes, et ses yeux avaient le regard affolé, haineux et désespéré d'un animal sauvage pris au piège.

Roger Smalley eut un sourire de vieux requin en voyant enfin sa proie.

— Eh bien, je crois que tout est prêt, maintenant, fit-il. Si l'un de vous, messieurs, veut bien m'aider à escorter ces jeunes personnes jusqu'au bord du lac...

— J'y vais, s'exclama aussitôt Solly en ouvrant sa portière, et en empoignant Fran Traynor.

Danny lança un regard à la banquette arrière, juste à temps pour voir l'oeillade que Solly lançait à son comparse, tandis que celui-ci lui répondait par un geste obscène de la main.

— La prochaine fois, fit sèchement Danny à Solly.

Le type lui répondit par un grognement mauvais.

Le préfet de police recula de deux pas pour permettre aux jeunes femmes de sortir du véhicule. Quelques instants plus tard, il ouvrait la marche, suivi de Vince qui tenait les deux femmes par le bras, tout en exhibant un large sourire.

Ils n'avaient parcouru que quelques mètres quand Smalley s'immobilisa et, se retournant, lança à l'adresse de Danny :

— Oh, j'oubliais de vous avertir : j'attends un arrivant de la dernière heure. Une sorte d'indésirable, si vous voulez. Il sera sans doute seul. Accueillez-le, et mettez-le à l'aise en attendant mon retour. Compris ?

— Ouais, ouais, entendu !

Il ne manquait vraiment plus que cela, songea Danny Toppacardi écoeuré. D'abord il les faisait rappliquer à l'air libre dans le parc, et il les laissait attendre un bon quart d'heure au vu et au su de tout le monde, avec deux nanas récalcitrantes dans la bagnole. Et maintenant, il fallait accueillir son indésirable, qui pouvait surgir de n'importe où. Il ne manquait pas d'air, le vieux renard... Et qu'est-ce qu'il trafiquait donc, là-bas, au bord du lac, avec les deux bonnes femmes ?...

Danny secoua la tête avec rancœur. Ah, comme il regrettait le bon vieux temps ! Les flics alors, soit on les achetait, soit on les terrorisait, soit on les supprimait. Mais c'était au moins clair et net ! On savait où on en était !

Danny vit la petite troupe disparaître derrière les arbres, Smalley ouvrant la marche, comme une sorte de vedette de cinéma, suivi de son escorte. Juste derrière lui venait Vince Cella avec les deux nanas, et enfin le petit inspecteur nerveux qui traînait le même maigrichon. Quand ils furent invisibles derrière les arbres et les buissons, Danny se retrouva seul avec ses deux hommes d'équipe.

Et l'attente recommença. Danny alluma une cigarette, tendit le paquet à Solly, derrière. Mais celui-ci, encore furieux, refusa d'un geste.

Smalley et son escorte n'avaient pas disparu depuis une minute qu'un grand individu apparut sur le bas-côté opposé de la route. Il portait une sorte de combinaison coupe-vent, et marchait d'un pas tranquille, le nez plongé dans son journal, sans jamais lever les yeux.

Danny et Lou Nova le repèrent en même temps, et le chauffeur se redressa illico, tout en grommelant :

— On dirait qu'on a de la compagnie.

De la banquette arrière, Solly Guiffre lança comme un écho :

— Par ici, aussi.

Le chef d'équipe se tordit le cou par la portière, et aperçut en effet un second individu, plus petit, celui-là, en tenue de jogging, qui courait, tête baissée, sur le même trottoir que l'homme au journal, mais arrivait dans le sens opposé.

Danny observa la scène : les deux hommes se rapprochaient, mais ni l'un ni l'autre n'avait encore levé la tête. Le coureur ne songeait qu'à ses pieds et son effort, et l'autre n'avait d'yeux que pour son canard...

Et bon Dieu, ces deux andouilles venaient de se percuter de plein fouet ! Avec toute la place libre qu'ils avaient autour ! Il fallait vraiment être distrait !

Lou Nova gloussa :

— Quels abrutis !

Danny sentit qu'il se détendait un peu. Le grand individu regardait autour de lui avec un air éberlué, tandis que son journal pendait lamentablement au bout de sa main. Le petit jogger était courbé en deux, et se tenait le côté. Son visage était rouge, il transpirait.

Puis le jogger se mit à parler. À voir l'expression de son visage, Danny comprit qu'il traitait l'autre de tous les noms pour n'avoir pas su regarder devant lui.

Le grand type était toujours immobile et ne disait pas un mot, ce qui dut accroître encore la fureur du sportif qui, brusquement, se redressa et arracha le journal de la main de son propriétaire, avant de le piétiner avec rage, tout en débitant un chapelet d'injures.

Lou et Solly rigolaient à gorge déployée, à présent, et Danny lui-même avait bien du mal à garder son sérieux, tant le spectacle était

comique.

— Bon sang, c'est encore mieux qu'à la télé ! s'écria-t-il.

Mais le petit gars avait de plus en plus de punch, maintenant. Sans crier gare, il balança une double gifle au grand. Du coup, l'autre parut se réveiller. Il rougit, et, un instant plus tard, les deux types s'empoignaient, lançant leurs pieds et leurs poings en tous sens comme deux boxeurs de pacotille.

— Je parie dix sacs sur le petit ! hurla Solly.

— La même chose sur l'autre ! Rugit Lou sans quitter la scène des yeux.

Danny Tops observait aussi, et se marrait à voir ces deux imbéciles se battre comme des bleus en plein milieu de West Shore Drive.

Tout en se flanquant des coups à l'aveuglette, les combattants se déplaçaient en diagonale. Ils se rapprochaient de la Lincoln sans même s'en rendre compte. Tout à coup, Danny s'aperçut qu'ils étaient presque sur la voiture tant ils avaient dévié rapidement.

Le chef d'équipe s'arrêta un instant de sourire, mais le spectacle était vraiment hilarant, et bientôt, il fut repris par l'action.

Brusquement, les deux hommes furent contre l'aile avant de la bagnole. Ils continuaient de se balancer des coups, tout en s'agonisant d'injures. Le petit jogger se dégagea, juste le temps de filer à l'autre un bon crochet en pleine gueule, et Solly, sur le siège arrière, eut un hurlement de triomphe.

Cramoisi de fureur, le grand mec saisit son adversaire sous les aisselles et, le soulevant carrément de terre, le jeta contre le capot de la Lincoln. Le gars rebondit sur la carrosserie avec un grognement rauque, et bascula pour disparaître de l'autre côté, au pied de l'aile.

Danny Tops trouva tout à coup que le jeu avait assez duré ; pire, ça sentait le pourri.

— Hé, minute ! grommela-t-il, en ouvrant vivement la portière.

Il était à demi sorti de la voiture quand le petit gars réapparut, accroupi derrière l'extrémité du pare-chocs, pointant sur lui à deux mains un vilain flingue automatique prolongé d'un silencieux.

Le chef d'équipe ouvrit grand la bouche, tandis qu'il sentait son estomac se tordre. Après une fraction de seconde, il essaya de saisir son arme, mais le petit gars lui tira dessus, et par deux fois encore. Calme, tranquille, comme un double soupir !

Pop-pop !

Danny Toppacardi retomba brutalement sur son siège, tandis qu'une douleur fulgurante lui cisailait le ventre, et qu'une sorte de paralysie glacée s'installait sous ses aisselles. Il ne pouvait plus atteindre son revolver. Il ne pouvait même pas changer de position. C'était comme si tous ses muscles, subitement, avaient cessé de lui obéir.

À sa gauche, il entendit un juron de Lou, puis un autre de Solly, le tout suivi de nouveaux **pop-pop**, avec un bruit de verre brisé. À côté de lui, Lou Nova se cabrait en un sursaut grotesque, sous l'impact des gros projectiles. Quant à Solly Guiffre, on n'entendit de lui qu'un gargouillis rapidement avorté, puis plus rien.

Danny sentit quelque chose de mou et chaud sur ses genoux. Baissant les yeux, il s'aperçut qu'il s'agissait de son propre sang, où se mêlaient aussi des débris de substance blanchâtre ressemblant singulièrement à de la cervelle.

Doux Jésus ! La cervelle de Lou !

Puis la portière s'ouvrit, à côté de lui, et le petit jogger apparut. Il pointa son arme en plein devant le visage de Danny, et l'empoigna par l'épaule. Ses lèvres s'agitaient rapidement, mais le son n'arrivait que très lentement aux oreilles de Danny Toppacardi.

— Où sont-ils ? entendit-il enfin. Smalley et la fille... Par où sont-ils partis ?

La tête de Danny s'effondra mollement sur son épaule. Il essaya de répondre, mais les mots ne sortaient pas, et il sentit quelque chose de chaud qui coulait de sa bouche, pour dégouliner lentement le long de son menton.

— Accouche, Bon Dieu ! glapit le petit gars. ***Où sont-ils ?***

Le regard de Danny était perdu bien au-delà du visage de celui qui le tourmentait, perdu dans la masse des arbres, à cinquante mètres de là. Danny arrivait presque à se représenter le lac, avec ses petites rides à la surface, sous l'effet du vent léger...

Comme il serait bon de se laisser glisser dans l'eau et de flotter doucement...

Puis, quelque part derrière Danny, une voix grave sortit du brouillard :

— Viens, Pol. Le lac.

Eh oui, le lac... exactement...

Et les deux inconnus abandonnèrent la Lincoln, laissant Danny Toppacardi assis dans la mare de son propre sang. Il les regarda courir sur l'herbe bien verte, chacun de leurs mouvements lui parvenant comme au ralenti ; puis ils plongèrent dans les arbres et s'évanouirent.

Danny Trops regardait toujours, espérant les voir encore... mais ils avaient disparu, et Danny était toujours assis dans son sang, les yeux fixés sur le soleil dont le brillant éclat prenait lentement un ton sourd de cramoisi, avant de sombrer doucement dans l'obscurité sans fond de la nuit.

CHAPITRE XIX

Debout sur le rivage, Roger Smalley contemplait la surface sans ride du lac Phalen. Aussi loin qu'il pouvait voir, et dans toutes les directions, on ne distinguait pas âme qui vive. En effet, il était encore tôt : les promeneurs, les nageurs, les amateurs de balades en barque n'apparaîtraient que plus tard dans la matinée. D'ici là, Smalley aurait disparu, sa besogne achevée.

Il se détourna du lac pour faire face aux cinq personnes alignées devant lui : d'abord Jack Fawcett qui serrait de près Courtney Gilman, plus nerveux, plus affolé que jamais. Puis le gros Vince Cella, flanqué de ses deux prisonnières qu'il maintenait d'une poigne solide, sans les quitter des yeux.

— Nous n'avons guère de temps, déclara Smalley, rompant le silence. Finissons-en en vitesse.

D'un mouvement souple, il sortit son revolver de sa veste, et avança de deux pas rapides vers Fawcett et son prisonnier. Le commissaire n'avait pas encore saisi ce qui se passait que déjà Smalley levait son arme et tirait une unique balle dans la poitrine décharnée de Courtney Gilman. L'adolescent, touché à mort, s'effondra dans l'herbe et, après un ultime soubresaut, s'immobilisa à jamais.

Jack Fawcett n'en croyait pas ses yeux. Sa mâchoire remua d'abord en silence avant qu'il ait retrouvé un semblant de voix.

— Nom de Dieu, que...

Il ne put faire mieux.

Le Préfet Smalley prit alors la parole :

— C'est pourtant simple, Jack, expliqua-t-il. Vous avez reçu un coup de fil vous indiquant où vous trouveriez ce détraqué sexuel que vous recherchez depuis si longtemps. Vous vous êtes rué jusqu'ici pour l'alpaguer. Trop tard hélas pour sauver la vie de ses deux dernières victimes, mais à temps tout de même pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

Et Smalley ponctua son exposé d'un sourire froid, tandis que Fawcett le regardait d'un œil complètement vide.

— Vous êtes un héros, Commissaire, reprit jovialement Smalley.

Fawcett secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées, et balbutia enfin :

— Mais c'est fou, tout ça... Je veux dire, vous ne pouvez pas vous en tirer avec un truc pareil !

Le sourire de Smalley se figea sans pour autant disparaître.

— Mais je ne suis même pas ici, Jack, comprenez-vous ? Et je vous

assure que vous vous en tirerez aussi. Vous n'avez pas le choix.

Fawcett regarda son supérieur, puis les deux femmes prisonnières, et ses yeux revinrent encore sur Smalley, comme si enfin il comprenait :

— Vous voulez dire qu'il faut les tuer, elles aussi ? murmura-t-il d'un ton caverneux.

— Vous voyez une autre possibilité, Jack ? s'enquit Smalley sans dissimuler son sarcasme. Vous préférez une conférence de presse où ces deux jeunes et jolies dames raconteraient au monde entier les tribulations qu'elles ont traversées ?

Fawcett lui lança un regard éberlué. Il réfléchissait à toute allure, mais en vain.

— Il doit y avoir une autre solution, marmonna-t-il enfin d'une voix à peine audible.

Le sourire de Smalley disparut alors, et sa voix, quand il parla, était dure comme un coup de trique :

— Je vous écoute, Commissaire, fit-il durement. Vous avez trente secondes.

Jack Fawcett paraissait outré, maintenant. Ses yeux se posèrent un instant sur le cadavre de l'adolescent, à ses pieds, puis il les détourna avec un air écoeuré.

— Je refuse de participer à pareille violence, déclara-t-il d'une voix presque assurée.

Smalley eut un brutal éclat de rire.

— Trop tard pour reculer, Jack, ricana-t-il. Mais ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas à salir vos blanches mains.

Le préfet de police se tourna alors vers Vince Cella et les deux jeunes femmes. Il tenait toujours son arme à la hauteur de sa taille et s'adressa au tueur.

— Il nous faut deux crimes sexuels, dit-il simplement. Vous vous sentez d'attaque ?

Vince Cella eut un sourire vicieux, comme son regard lubrique passait d'une de ses prisonnières à l'autre.

— Moi, monsieur ? Toujours !

Fran et Toni choisirent cet instant pour tenter de lui échapper, mais le tueur n'eut aucun mal à les ramener à la raison. D'abord un petit croc-en-jambe à gauche, et Toni s'affalait sur le sol, non sans avoir reçu au passage une solide manchette sur la nuque qui la laissa à demi inconsciente et totalement inerte.

Vince Cella concentra alors toute son attention sur la femme-inspecteur. Il l'attrapa par les cheveux pour l'attirer contre lui. Avec ses bras étroitement emprisonnés, Fran ne pouvait que se tortiller et essayer de flanquer des coups de pied à son agresseur. Mais le tueur avait tout le loisir d'éviter ses coups et, de sa main libre, il fouillait

avidement le chemisier de la jeune femme.

— Allons, chérie, ricana-t-il. Je te l'avais promis, c'est l'heure de la bagatelle.

Roger Smalley regardait la scène d'un œil détaché, son revolver toujours pointé vers les deux jeunes femmes et le truand. Et sur son visage apparaissait maintenant un sourire crispé qui ressemblait fort à une grimace.

Mack Bolan et Pol Blancanales avaient entendu le coup de feu qui devait tuer Court-ney Gilman. Ils étaient déjà en vue de leurs cibles quand Vince Cella avait plaqué Toni au sol, avant de s'attaquer à Fran Traynor.

Le tueur venait maintenant de renverser la jeune femme dans l'herbe, et se tenait au-dessus d'elle, les jambes écartées, déboutonnant maladroitement la ceinture de son pantalon.

Bolan et Pol attendirent que la boucle soit détachée et le pantalon largement défait, pour se montrer. Leurs armes à silencieux couvraient toute la scène, braquant presque simultanément le tueur, Roger Smalley, et Jack Fawcett.

Quatre têtes se tournèrent en même temps, au bruit des nouveaux arrivants. Les trois hommes restèrent cloués, stupéfaits. Seule Fran Traynor parut soulagée.

L'Exécuteur s'adressa d'abord à Vince Cella :

— Attention ! Tu vas perdre ton pantalon !

— Ta gueule, rigolo ! répondit le truand, essayant en vain de prendre une intonation sarcastique.

Puis Roger Smalley intervint.

— Monsieur La Mancha, je présume ?

Le préfet de police tenait toujours son flingue à la hauteur de la taille, braqué à mi-chemin entre Bolan et le Politicien, prêt à tirer.

C'est Fawcett qui répondit à la place de Bolan.

— Oui, c'est La Mancha. Et l'autre, c'est le frère de la fille Blancanales.

Smalley eut un petit sourire cynique.

— Je vois ! C'est la solidarité familiale, si je comprends bien ! Comme c'est touchant ! Et dites-moi, comment vous êtes-vous débrouillés avec... ?

Il n'acheva pas sa phrase, mais désigna de son bras libre l'endroit où se trouvait la Lincoln, avec son macabre chargement.

— Ils sont neutralisés, Smalley, fit sèchement l'Exécuteur. C'est à vous de jouer, maintenant.

Le visage du préfet de police perdit son sourire de miel pour prendre le masque de la fureur. Mack Bolan n'était pas mécontent de le voir ainsi, enfin débarrassé de cette expression odieusement supérieure.

À la gauche du préfet, le truand maintenant, retenait son pantalon d'une main, et tendait son autre poing vengeur vers le ciel en hurlant :

— Danny... Lou... Solly... foutus pour une connerie...

Smalley vit immédiatement sa chance et lança :

— Venge-les donc, nom de Dieu, au lieu de te lamenter !

Brusquement, tout s'accéléra. Vince Cella fouillait sa veste à deux mains pour récupérer son arme. Reculant d'un demi-pas, il s'empêtra dans son pantalon qui lui était tombé sur les chevilles. Il basculait à la renverse quand Bolan l'aida à atterrir sur l'herbe avec une 9 mm d'acier brûlant plantée en plein entre ses deux yeux.

Au même instant, Roger Smalley fonçait en avant vers la silhouette toujours prostrée de Toni. Pol le vit, mais un quart de seconde trop tard : il n'eut pas le temps de tirer que déjà le préfet de police s'emparait du corps à demi inconscient de sa sœur pour s'en servir comme bouclier. Il la redressa en position assise, appuya le canon de son flingue contre sa tempe.

— Tout doux, frérot, fit-il d'une voix haletante. Tout est fini, maintenant.

— Pas encore, monsieur le Préfet !

La voix de Bolan résonna comme un glas dans l'oreille de Smalley, mais il ne fit pas mine d'abandonner son otage. Il grommela au contraire d'une voix blanche :

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous l'aurez voulu !

Il se tourna alors à demi vers le Commissaire Fawcett, sans cesser de regarder Bolan, et cria :

— Changement de programme, Jack. C'est un règlement de comptes entre gangs. Servez-vous de votre arme !

Derrière Smalley, Jack Fawcett se mit lentement en marche tout en sortant son revolver de sa ceinture. Il avança jusqu'à se trouver sur la même ligne que Smalley et la fille, à moins de trois mètres à leur droite.

Mack Bolan lut clairement l'hésitation sur le visage du commissaire.

— Alors Smalley, lança Bolan, il s'arrête où exactement, votre jeu ?

— Précisément ici, monsieur, rétorqua le préfet de police, et vous êtes fait comme un rat !

Bolan eut un sourire grinçant.

— Avec neuf personnes massacrées dont un officier de police ? Allons, soyons sérieux, monsieur le Préfet !

— Bouclez-la, rugit Smalley en se tournant à nouveau vers Jack Fawcett. Alors, Commissaire, qu'attendez-vous pour tirer ? hurla-t-il à nouveau. Tuez-les, tuez-les tous !

Fawcett regarda d'abord Pol et Bolan, puis Smalley. Il paraissait malade, vidé, désespéré. Il leva son arme d'une main tremblante.

— Chef... murmura-t-il presque comme une supplique.

Smalley était livide, mais ses yeux lançaient des éclairs.

— Tire donc salaud ! rugit-il à nouveau. Tu ne m'as pas entendu ?

La première balle toucha Smalley à la tempe droite et ressortit de l'autre côté suivie d'un jet cramoisi. L'espace d'un instant, le visage du préfet prit une expression de stupeur horrifiée, mais une seconde balle lui fit carrément sauter la calotte crânienne, et Smalley s'affala de côté, en une position grotesque.

Toni Blancanales, brusquement libérée, s'effondra en avant, le visage contre terre.

Jack Fawcett s'approcha alors du cadavre du préfet et vida intégralement le chargeur de son arme dans le visage déjà méconnaissable de celui qui avait été son supérieur. Après quoi il laissa mollement tomber son revolver dans l'herbe, à ses pieds.

Le commissaire se tourna ensuite vers Bolan, tandis que Pol se ruait au secours de sa sœur. Brusquement, Fawcett avait vieilli de mille ans.

— À vous de jouer, La Mancha, fit-il enfin, en tendant ses mains vides devant lui.

Bolan rempocha son Beretta et s'approcha de Fran pour l'aider à se relever.

— Le jeu est fini, Jack ! dit-il. À partir de maintenant, c'est chacun pour soi.

Jack Fawcett eut un regard las sur le carnage autour de lui.

— Comment vais-je expliquer toute cette horreur ? murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Dieu, quel massacre !

— Pourquoi ne pas dire la vérité ? suggéra doucement Bolan. Il serait temps, il me semble.

Le commissaire soutint son regard pendant de longues secondes, avant de hocher tristement la tête :

— Oui, vous avez raison, il est grand temps de dire la vérité.

Fran Traynor n'avait cessé d'observer Fawcett.

— Je peux peut-être vous aider, proposa-t-elle enfin. Je veux dire... je peux expliquer, pour Smalley, et appuyer votre déposition.

— J'apprécie votre geste, Fran, soupira Fawcett, mais je suis responsable aussi. Personne ne m'a tenu le bras. À moi maintenant de payer mes pots cassés.

Pol Blancanales et sa sœur avaient déjà quitté cette scène d'enfer. Toni tremblait comme une feuille, et son frère, la soutenait d'un bras passé autour d'elle.

Bolan partit à leur suite, puis s'arrêta au bout de quelques pas et se retourna pour voir les deux représentants de la police, debout côte à côte.

— Je glisserai trois mots bien placés, ça et là, Commissaire, cria-t-il. Bien sûr, je ne vous blanchirai pas des pieds à la tête, mais je

n'oublierai pas non plus que vous avez choisi de nous aider, au dernier moment.

Fawcett acquiesça tristement mais ne bougea pas, laissant Pol, Toni et Bolan regagner tranquillement la voiture de location.

Bolan rattrapa rapidement ses deux amis, tout en sentant en lui une sorte de grand vide, comme chaque fois qu'une partie du jeu venait de s'achever. Pourtant, tout au fond, quelque part, il avait chaud au cœur.

Le rideau était tiré maintenant sur la scène de St Paul. Des vies avaient été écourtées, d'autres complètement bouleversées, mais, dans l'ensemble, Bolan trouvait le résultat à peu près honnête.

Et, regardant Toni qui marchait devant lui, l'Exécuteur espérait seulement que ses blessures guériraient vite...

CHAPITRE XX

Mack Bolan, escorté de Pol et Toni Blancanales, observait le bi-réacteur-taxi qui s'approchait d'eux, dans les derniers rayons du soleil couchant. L'Exécuteur avait passé moins de vingt-quatre heures à St Paul, mais, curieusement, il lui semblait y être resté une longue partie de sa vie.

Il regarda affectueusement ses deux amis et leur dit :

— Un peu de repos ne vous ferait pas de mal. Pourquoi ne pas rentrer avec moi à la Ferme, pour y passer quelques jours ?

Ce fût Toni qui lui répondit :

— Merci, Mack, c'est gentil, mais j'ai vraiment besoin d'être un peu seule pour me remettre.

Et devant l'expression attristée de son frère, elle ajouta :

— Oui, Rosario, il ne faut pas m'en vouloir, mais il y a certaines choses que tu ne peux pas faire pour moi.

Le Politicien hocha lentement la tête.

— Et puis, reprit Toni d'une voix brusquement plus dynamique, il faut que je sois sur place pour ces réunions d'aide et d'assistance que Fran a mises au point avant sa mutation.

Pol et Bolan échangèrent un regard surpris, et la jeune fille expliqua :

— Oui, Fran a élaboré un programme d'aide aux femmes qui ont été violées... Vous remarquerez que je suis capable de prononcer le mot, à présent. Oui, j'ai été violée. Mieux vaut que j'en accepte la réalité, si je veux persuader celles qui l'ont été comme moi d'en faire autant.

Bolan regarda Pol.

— C'est un sacré petit soldat, ta sœur ! S'exclama-t-il.

— Tu crois que je ne le sais pas ? fit le Politicien, rayonnant.

Derrière eux, les réacteurs de l'avion baissaient d'un ton, et le fuselage d'acier scintillait.

L'Exécuteur serra affectueusement la main de son ami Pol, puis se tourna vers Toni.

Celle-ci, à la stupéfaction des deux hommes, se précipita spontanément dans les bras de Bolan et se serra très fort contre lui. Enfin elle l'embrassa, tout en lui murmurant à l'oreille :

— Merci, l'ami.

Bolan la regarda longuement dans les yeux puis, sans un mot, s'éloigna.

Oui, le jeu de St Paul était terminé.

Mais quelque part, au fond de lui, l'Exécuteur se demandait s'il s'agissait d'une vraie fin, ou plutôt d'un commencement...